

**Jean-Pierre Depétris**

# **Dans les vallées**



*Un récit de voyage dans les hautes vallées, les traditions profondes  
et la radicale contemporanéité*

Avril 2015 - janvier 2016



DANS LES VALLÉES

### *Note de versions et téléchargements*

L'autorisation est donnée de télécharger tous ces fichiers et d'en faire l'usage qu'on veut, y compris public, aux deux seules conditions :

- citer ses sources (nom de l'auteur et adresse de l'ouvrage),
- n'attribuer aucun changement à l'auteur (même de typo et de mise en page) sans son accord explicite.

Le non-respect de ces conditions serait considéré comme un refus de la licence, et rendrait ipso facto applicable le strict droit d'auteur.

La version .1.0 de *Dans les vallées* de février 2016 est constituée

- d'une version HTML composée de :

14 fichiers HTML : 9 fichiers contenant les 36 chapitres du récit, une page d'accueil, une table des matières, un « mode d'emploi », 1 fichier d'images, et celui-ci

1 fichier JPG

1 fichier CSS

1 dossier d'images contenant 31 fichiers JPG

- d'une version PDF au format A4 de 152 pages : (4,9 Mo)

- d'une version ODT de 152 pages : (2,8 Mo)

© Jean-Pierre Depétris, mai 2015

Copyleft : cette œuvre est libre, vous pouvez la redistribuer et/ou la modifier selon les termes de la Licence Art Libre. Vous trouverez un exemplaire de cette Licence sur le site CopyleftAttitude <http://www.artlibre.org> ainsi que sur d'autres sites.

Adresse de l'original : [http://jdepetris.free.fr/Livres/dans\\_les\\_vallees/](http://jdepetris.free.fr/Livres/dans_les_vallees/)

# Cahier un À Tourba

*Le 17 mai*

La végétation est dense en cette saison. Elle est faussement dense. Partout des herbes poussent sur la terre sombre, mais ce ne sont que des herbes folles, une simple floraison de printemps ; le pays est sec en réalité. L'adret est peu boisé et la côte est traversée de larges éboulis. Des herbes poussent sur une terre sombre et friable. À l'approche seulement du gouffre, là où la vallée se resserre, la végétation devient dense avec de beaux et grands arbres aux ramures épaisses où nichent des oiseaux qui chantent agréablement le matin.

*Le 18 mai*

Le village est bâti à flanc de falaise. L'impression est assez vertigineuse lorsqu'on se penche aux fenêtres de certaines maisons construites au bord du gouffre. Vue d'en bas, la vision n'est guère moins saisissante, la pierre de construction se confondant au roc sauvage.

La roche est plutôt sombre dans la région ; à dominante gris-bleu et tournant parfois à des tons rouille ou saumonés. Roche métamorphique de la famille des schistes, elle est résistante tout en restant facile à travailler. Les hommes qui creusèrent les fondations et les renforcements ne firent donc pas un travail surhumain, mais certainement pas facile non plus, surtout au-dessus du vide.

En réalité, la plus grande partie du village est construite sur un étroit plateau qui surmonte le gouffre, mais plus large qu'il ne paraît d'en bas. Seules quelques maisons sont bâties au bord de la falaise, ou descendent le long d'une large anfractuosité qui se prolonge dans la direction de l'étroite plaine.

Le village de Tourba surmonte l'endroit où la plaine se transforme en gouffre avant de rejoindre la plus large vallée de l'Ourkhan, quelques centaines de mètres plus bas. Il est placé là comme une citadelle surveillant l'entrée de la vallée du Djirac.

*Mai 2015*

Je mesure seulement aujourd'hui la profonde sérénité qui m'habite depuis que je suis arrivé. Je n'avais plus rien ressenti de tel depuis mon enfance. Je suppose que la vue des champs dans la profonde vallée, bientôt prêts pour la récolte, celle des jardins potagers le long de tranquilles ruisseaux, n'y sont pas pour rien. La vie est dure ici dans ces montagnes, mais on sent que rien d'au-dessus de nos forces ne la protège non plus qu'elle ne la menace. Les granges sont presque vides, mais il reste bien assez de foin et de luzerne pour attendre l'été.

L'air vif et l'altitude m'ont un peu fatigué le premier jour ; ils ont réveillé les douleurs de vieilles blessures. Mon corps n'est plus habitué à l'air pur et à la nourriture saine.

Les hommes sont rudes aussi dans le pays. On ne les sent pas tenus par une politesse diffuse mais sous contrôle. Ils se tiennent seuls, ce qui leur donne une liberté de ton, et un humour qui parvient parfois à se glisser dans l'usage de langues qui ne leur sont pas plus maternelles qu'à moi, les seules dont nous disposons pour communiquer. Je sens bien toutefois que je dois me tenir moi aussi, me tenir seul. Je sais bien qu'un comportement déplacé n'aurait pas pour moi de conséquences bien plus graves que de passer à leurs yeux pour un idiot. Je n'y tiens pas cependant.

De toute façon, dans la situation d'intrus où je me trouve, il est très difficile de se faire passer pour un autre qu'on est. Je suis donc naturel, les sachant compréhensifs pour les règles de civilités qu'un étranger ignore, du moment qu'il demeure attentif. Pour tricher, pour jouer un rôle de composition, on doit bien connaître les mœurs et les usages d'où l'on se trouve. Quand on ne les a pas, on devient particulièrement transparent, c'est pourquoi j'ai pris le parti de ne rien forcer, et ce choix n'est sans doute pas pour rien non plus dans la sérénité que je ressens ici.

### *Le 20 mai*

On n'y peut rien, on est toujours quelque-part. Où qu'on se trouve, on y parle une langue particulière, et autant qu'on soit capable d'en apprendre, on ne saura en manipuler qu'un nombre négligeable. Imaginerait-on une langue de communication qui serait connue sur tout le globe, comme l'anglais simplifié en donne déjà une idée, que chaque autre ne continuerait pas moins à porter des façons de penser et de sentir particulières.

Il n'y a pas d'universalité, et ce qui se donne pour tel n'est que de la particularité pauvre ; une particularité sans goût ni relief. Il n'y a pas d'universalisme, seulement de l'impérialisme. Sinon, un esprit universel serait au contraire celui capable de percevoir les caractères toujours uniques de chaque particularité ; qui saurait percevoir que ses propres particularités ne sont pas universelles.

Et pourtant, on rencontre toujours d'étranges affinités au cœur de ce qu'on s'attendrait à trouver exotique. Je sens familiers ces petits ruisseaux qui longent le chemin de terre, comme le patient travail qui a dû peu à peu araser les déclivités de cette étroite plaine. Dans ce qui me paraît être de hauts peupliers, le vent fait clignoter les feuilles qui brillent au soleil. Je me croirais chez moi, mais un chameau apparaît plus loin, où le chemin croise la route, et tout est différent.

### *Le chameau*

Les chameaux ont deux bosses, contrairement aux dromadaires, leurs proches cousins, qui n'en ont qu'une. Les dromadaires sont courants en Afrique du Nord et dans la Péninsule Arabique, les chameaux se rencontrent plutôt en Asie. Ils sont bien adaptés à la chaleur eux aussi, mais tout autant au froid glacial.

Avec leurs pattes moins hautes et leurs deux bosses qui donnent à leur corps quelque-chose d'ondulant, les chameaux dégagent une impression plus terrestre que des dromadaires perchés sur leurs longs membres. Peut-être est-ce pour cela que je n'ai jamais vu personne monter un chameau ici ; ils incitent plutôt à marcher. Ils donnent plutôt l'idée que la longue marche peut être une expérience intéressante.

On s'en sert d'animaux de somme, et les paysans vont à leur côté le long des routes et des chemins, à moins qu'ils ne les guident à cheval. Ils préfèrent attacher deux trois chameaux ensemble lourdement chargés, plutôt que d'en atteler un à une charrette.

Le chameau semble toujours lourdement chargé ; c'est à cause de son pas qui donne l'impression d'être parti pour un long voyage, même s'il ne porte rien. Il est d'ailleurs robuste et infatigable. Un dromadaire, lui, ne paraît jamais lourdement chargé, aérien et silencieux sur ses longues jambes d'émeu.

Je suppose que tous ces chameaux et ces chevaux doivent faire une importante consommation de fourrage l'hiver, et comme ils sont principalement utilisés à rentrer ce fourrage, je me demande si tout ceci est bien raisonnable. Je crois que si l'on regarde sans préjugé à quoi s'occupent les sociétés d'hommes, on les voit s'affairer à des activités dont la plus grande part ne paraît rechercher d'autres buts que de les distraire. Je sais aussi, où que ce soit, qu'ils n'aiment pas qu'on le leur dise.

*Le 21 mai, Chez Ramzo*

« Nous menons ici une vie traditionnelle, me dit Ramzo, nous lisons en ligne à l'aide d'un navigateur modifié par des hackers à partir des premières versions de [Netscape](#), et nous codons nos pages sur des [éditeurs de texte](#) en strict [HTML.4](#). »

« Et vous récitez les mantras des [quatre libertés fondamentales](#) tous les matins ? » Ajouté-je amusé.

« Parfaitement, après la prière et avant d'allumer nos ordinateurs. Un programme est libre si et seulement s'il garantit les quatre libertés fondamentales : la liberté de l'utiliser, la liberté de le copier, la liberté de l'étudier, la liberté de le modifier et d'en redistribuer les versions modifiées. » Récite-t-il.

Je comprends l'ironie de Ramzo. La tradition est une notion relative. Seule compte au fond la suite qu'on a dans les idées. Qu'une idée fixe soit suivie pendant des années ou des siècles, l'important est comment on la suit.

Il est peu probable qu'on suive une idée longtemps d'une même façon. Il l'est davantage qu'on renonce la plupart du temps à ses principes en prétendant les suivre. Le plus souvent, ce qui se donne pour une même suite d'idées revêt au fil des temps des significations différentes et contradictoires.

*Ramzo*

Ramzo est ingénieur. Il ne semble pas qu'ici le terme soit aussi réglementé qu'en Europe. Ici on est ingénieur du moment qu'on fait un travail qui mette en œuvre les propriétés physiques des matériaux. Certes, en un certain sens, tout travail met en œuvre les propriétés physiques de matériaux, mais pas nécessairement en connaissance de causes. Moi qui ne suis pas ingénieur par exemple, il me suffit bien de connaître la machine ou les outils que j'utilise, pas les comportements mécaniques, électriques, chimiques ou magnétiques qui y sont mis en œuvre. Bien sûr, le champ d'action de l'ingénieur commence aujourd'hui à s'étendre au-delà de ces aspects matériels, au-delà même des mathématiques qui constituaient jusqu'alors une sorte de langage commun à toutes les techniques, jusqu'au génie logiciel, aux algorithmes et aux langages de programmation, et même par-delà encore, à des aspects sémiologiques, sémantiques, pragmatiques, linguistiques.

Ramzo pense que l'art de l'ingénieur est toujours plus parasité par des réglementations. C'est pour lui comme si l'on rajoutait aux lois de la nature, à celles des comportements des matériaux, des lois toutes humaines qui les brouillent. Il ne s'agit pas d'ailleurs précisément de les rajouter, mais de créer comme un système annexe, dont les limites alors ne sont pas assez nettement définies, au point qu'il tend à devenir plus important pour un ingénieur de connaître les réglementations internationales que les arcanes de son art.

– Tu comprends, ceci tend à faire de nous une sorte de police de l'ingéniosité, m'a-t-il expliqué. Et bientôt tout le monde commencera à éprouver ce que cela peut vouloir dire dans les moindres de ses bidouillages.

– J'imagine pourtant que si chacun bricole sans se soucier de rien, il peut en résulter des conséquences néfastes pour tout le monde, lui ai-je objecté.

– Tu crois réellement que les réglementations empêchent de telles conséquences ? Nous le saurions si c'était le cas. Les lois de la physique sont bien suffisantes. Les réglementations cherchent seulement à défendre la propriété forcément mise en danger par l'ingéniosité. La sécurité, l'hygiène, l'écologie offrent alors d'excellents prétextes.

Les jugements de Ramzo me sont d'abord parus quelque peu excessifs, mais ses arguments sont forts quand on les écoute. Je lui ai objecté que les lois de la physique reposent sur des mesures dont

les unités sont le fruit déjà de décisions humaines, et que les mathématiques elles-mêmes sont des constructions tout humaines.

– Non, m’a-t-il répondu péremptoire. Un Français devrait bien le savoir, puisque les mesures les plus utilisées ont été instituées pendant la Révolution. Ces mesures ne sont pas sorties de la délibération humaine ; elles ont été tirées des proportions données par la nature.

– Ta réponse est une contradiction dans les termes, lui ai-je renvoyé. Comment dans la même phrase peux-tu dire que ces mesures aient été instituées en France au dix-huitième siècle et prétendre qu’elles ne dépendent pas d’institutions humaines ?

– Tu es assez savant pour me comprendre : Que ces mesures aient été historiquement instituées n’exclut pas qu’on soit allé les chercher dans la nature. Aussi n’était-il pas plus nécessaire de les réglementer une fois qu’on les avait découvertes qu’on ne l’avait fait, par exemple, de la loi de commutation de l’addition, ou de la formule de l’accélération.

J’habite chez Ramzo depuis que je suis arrivé, et je sens toujours des picotements dans les jambes lorsque je me penche à une fenêtre. Sa maison offre une vue panoramique sur les hautes vallées du sud-est. Elle est tout au bord de la falaise et permet de voir jusqu’au fond du gouffre.

Nous allons souvent pêcher ensemble dans la plaine au-dessus du barrage. C’est une occupation qui n’interdit pas des conversations attentives. Il est bien meilleur pêcheur que moi. À l’évidence, il parvient à discerner des poissons qui me demeurent invisibles. Je suis un peu myope, mais des verres correcteurs me donnent pourtant une vue parfaite. Lui se tient immobile, le visage fermé derrière ses lunettes de soleil complètement opaques, et rien de ce qui se passe sous l’eau ne semble lui échapper. Le secret est peut-être bien dans le verre de ses lunettes.

« Il me semble pourtant que les mathématiques sont, elles, plutôt conventionnelles, ai-je quand même objecté à son raisonnement. On peut choisir des bases différentes, décimales, duodécimales, hexadécimales, binaires... » Ramzo, sans quitter sa ligne des yeux, m’a renvoyé que ces différentes bases ne changent en rien la nature des nombres, pas plus que leurs noms ne modifient la nature des corps, ni ne changent rien aux proportions et aux mesures données par la nature. Il est resté un moment silencieux derrière ses lunettes magiques, puis, le poisson invisible n’ayant pas pitié, il a continué : « On voit pourtant apparaître dans l’art de l’ingénieur des mesures qui sont d’une tout autre nature : des dollars, des euros, des yens, des yuans... Tu peux l’observer toi-même en consultant des ouvrages techniques. »

Je comprends bien en effet qu’un ingénieur doive se soucier des coûts, mais faire entrer de telles mesures à égalité avec des tonnes, des kilomètres, des kilowatts ou des kilobits-seconde, je suis prêt à l’admettre, est de nature à rendre folle toute réflexion sur la matière ; à pervertir pour le moins nos outils cognitifs.

### *Les ombles*

Les poissons que nous pêchons ressemblent à de grosses truites. Apparemment, ce sont des ombles, dont Ramzo m’a donné le nom local que j’ai oublié. C’est une espèce entre la truite et le saumon, de la famille des Salmonidae. La plupart ont au moins la taille de l’avant-bras. Ce sont des animaux puissants et nerveux qui tirent sur le fil avec une force étonnante.

## Cahier deux

### Ici

*Le 25 mai*

La rivière est poissonneuse. Nous y pêchons bien plus d'ombles que nous n'en mangeons. À vrai dire, nous n'en mangeons même pas souvent. En rentrant au village, toujours des gens nous demandent si la pêche a été bonne et nous proposent des échanges contre des œufs, du lait, des légumes, des fruits, un poulet, un lapin, du gibier, un gâteau, que sais-je ? Parfois, Ramzo offre quelques poissons pour rien, ou peut-être en récompense de quelques services déjà rendus.

Souvent, à midi, sa femme vient manger avec nous. La nuit, il va dormir chez elle. « Pourquoi ne vivez-vous pas ensemble ? » Lui ai-je demandé lorsque les connaissant tous les deux assez, cette question a cessé de me paraître indiscreète. « Les femmes aiment se sentir chez elles, m'a-t-il répondu. Et les hommes aussi. »

Hier je suis allé fendre des bûches pour sa femme. C'est une activité salubre, qui met le corps en extension et apprend à ajuster la force et la précision.

« Tu y as passé l'après-midi ? » m'a demandé Ramzo étonné. Ce n'était pas un reproche, même pas une inquiétude que je sois resté tout l'après-midi chez sa femme. Ce n'était que de la surprise. Moi je n'étais pas surpris. Je sais que l'habitude réduit le temps, souvent de façon considérable. Même des activités très simples, comme placer une bûche sur un billot pour la fendre d'un grand coup de hache, peuvent prendre beaucoup plus de temps à cause seulement de quelques fractions de secondes supplémentaires dans chaque mouvement pour les saisir et bien les positionner en équilibre, pour soulever la hache et estimer son geste ; pour essuyer seulement la sueur de son front, car il fait déjà bien chaud l'après-midi maintenant.

*Le 26 mai*

Ramzo n'est pas un pêcheur à la ligne professionnel, un tel métier n'existe pas plus ici qu'ailleurs, bien que cette activité assure à l'évidence une part considérable de son quotidien. Sa principale fonction consiste à assurer la surveillance du barrage, l'alimentation électrique du village et l'entretien de l'antenne qui couvre la connexion à l'internet, ce qui ne l'occupe pas trop.

Le barrage est minuscule, et semble même artisanal. Une partie de l'eau retenue est captée dans une canalisation qui, plus loin, descend tout droit le flanc de la montagne pour alimenter une usine dans la vallée de l'Ourkhan. Une autre fait tourner un générateur qui fournit le courant au village. On imagine que tout a été conçu pour ne pas nuire à la faune aquatique. Ramzo y a veillé personnellement lorsque le barrage a été construit il y a une trentaine d'années.

Il m'a confessé que ce barrage ne répondait probablement à aucune réglementation internationale, mais que les villageois auraient dû être fous pour mettre délibérément en danger leur environnement. « Tu me diras bien sûr que les meilleures conceptions ne peuvent pas envisager toutes les conséquences possibles, a-t-il reconnu, mais à plus forte raison les réglementations, si seulement on veut croire que ce soit leur raison d'être. »

L'eau retenue par le barrage prend une couleur émeraude et fait courir des reflets bleus sur la roche saumonée. « Si tu y jettes une ligne, tu peux y prendre des ombles, m'a affirmé Ramzo en suivant mon regard. Ils ont l'air d'aimer cet endroit. »

### *Le 27 mai*

Depuis que je suis arrivé, je n'ai pas vu passer le temps. Je ne comptais pas m'attarder, mais voilà que je m'incrute. Personne ici ne semble davantage pressé de me voir partir, et moi-même je m'y sens bien. Nous sommes d'ailleurs loin d'avoir fini ce que nous avons entrepris ensemble.

Il est vrai que je ne dérange personne. J'apporte une paire de bras supplémentaire dans la commune, avec en prime une petite touche d'exotisme. Ici comme ailleurs, un tropisme urbain vide les campagnes. La place ne manque pas à Tourba, et Ramzo n'est pas le seul à avoir un appartement distinct de celui de sa compagne. Tout ceci entraîne son lot de bricolages.

### *Darâ et Ramzo*

Darâ, la femme de Ramzo, est restée belle. Le soleil des cimes a tanné son visage, mais ses grands yeux sont restés vifs, son sourire mobile et sa silhouette svelte. Ramzo aurait eu des raisons de s'inquiéter quand j'ai passé l'après-midi chez elle, du moins si ça n'avait tenu qu'à moi ; mais je me suis bien rendu compte qu'elle le voyait tel que Dieu l'a créé, alors que moi, seulement comme ma mère m'avait fait. Je dois dire que Ramzo n'est pas mal non plus pour son âge, avec sa barbe restée noire – seule, curieusement, l'extrémité de ses moustaches grisonne un peu – son regard tout à la fois pensif et attentif, son chapeau mou qu'il ne quitte jamais, qui rappelle les gangsters de Chicago mais qui n'est pas moins une coiffure traditionnelle dans une part considérable de l'Asie – il est vrai que la tradition est un point de vue relatif – et ses bottes de cuir qui lui donnent des airs de bandit de western.

Darâ a vu que je la trouvais belle, et ça ne lui a pas déplu ; j'ai déjà dit que je ne cherchais pas à me déguiser ici. D'ailleurs ça n'a pas déplu à Ramzo non plus que je parvienne à voir Darâ un peu comme lui.

Darâ aime le rouge. Elle porte toujours une longue veste garance et des foulards aux couleurs vives. Elle aussi est chaussée de bottes. On fait de belles bottes en cuir de chameau ici. Elles sont pratiques pour marcher dans la montagne. Hier je me suis écorché le mollet à une roche taillée comme une lame, et j'ai déchiré le bas de mon pantalon. Il faudra que je demande combien d'ombles coûte une paire de bottes.

### *Des chameaux et de l'Avesta*

Les chameaux ont une importance inimaginable pour les gens d'ici ; c'est un peu ce que sont chez nous à la fois le cheval, la vache et le mouton. C'est un animal de somme et de trait, c'est une monture de course et de parade, c'est aussi la viande et le lait, et c'est aussi la laine et le cuir.

Les chameaux ont une épaisse toison, particulièrement dense autour du cou et de la tête, et qui la fait paraître plus disproportionnée encore qu'elle n'est. Plus je regarde ces animaux et plus je les trouve magnifiques, surtout quand je les croise au matin, descendant lentement la route qui conduit à la vallée. Avec leur grosse tête au bout de leur large cou qui descend si près du sol et remonte pour la rehausser dans le prolongement des ondulations de leurs bosses. J'en comprends mieux l'importance qu'ils prenaient dans les *Gāthās* de Zarathoustra.

### *Le 28 mai*

Darâ m'a fait passer un livre en anglais de [Muhammad Iqbal](#). Elle me l'a envoyé par courriel. C'est un fac-similé en PDF de l'édition originale. Muhammad Iqbal a écrit plusieurs de ses livres en anglais, bien que la plupart soient en persan ou en ourdou. Je n'ai jamais rien lu de lui. Darâ y a pensé en voyant mon intérêt pour le Zoroastrisme. Iqbal lui accorde en effet une grande importance

dans son [Development of metaphysics in Persia, a contribution to the history of Muslim philosophy](#), London, Luzac and Company, 1908.

C'est une bénédiction de pouvoir accéder sans peine à ce que l'esprit humain a fait de meilleur. Ceux qui publient ainsi des livres restent hélas trop souvent prisonniers de la forme papier, qu'ils imitent sans parvenir bien sûr à en conserver les propriétés, mais en perdant une part des avantages de la numérisation.

Des siècles ont été nécessaires pour atteindre la perfection du livre sur papier. Les Perses ont amélioré le papier, le faisant plus blanc, léger et résistant, mais négligeant l'imprimerie. Les premiers textes imprimés imitaient les manuscrits. Les Coréens, eux, n'hésitèrent pas à réformer leur écriture pour l'adapter aux caractères de plomb mobiles.

Cette perfection est maintenant toujours plus loupée, et au fond même pas recherchée. Que cherchent alors ceux qui publient les livres ? Les attributs physiques d'un livre disent beaucoup de son contenu, ou plutôt de l'idée que s'en fait celui qui le publie. Il en va exactement de même avec le livre numérisé. De prime abord, nous avons une nette impression que les livres ne sont pas réalisés par ceux qui les écrivent, ni non plus par ceux qui les lisent. Plus je m'en rends compte, et moins je me sens disposé à confier l'édition de ceux que j'écris à un autre, ni même leur publication.

Parfois l'on se demande si l'écriture a encore seulement été découverte ; si l'on ne demeure pas dans une sorte de préhistoire. Combien de temps faudra-t-il attendre encore après ces cinq premiers millénaires ?

Mais probablement cette attente de perfection n'est qu'une poursuite du vent. Nous n'en avons finalement nul besoin. Nous avons déjà cette bénédiction de pouvoir accéder sans trop de peine au meilleur de l'esprit humain, et qu'importe les curieuses motivations de ceux qui y contribuent.

### *Le 7 mai, la raison est fondée ailleurs que sur elle-même*

La raison est fondée ailleurs que sur elle-même. La seule façon de dénier cette évidence consiste à faire de la Raison une sorte d'attribut divin, comme Descartes ou Hegel, voire l'Être Suprême lui-même, comme Robespierre. Même alors, si l'on tient à conserver un minimum de sérieux à une telle conception, on doit introduire entre Moi, Dieu et la Raison, un quatrième terme, la Nature, et par là, l'expérience.

Je ne crois pas aux données immédiates de l'entendement. «  $1+1=2$  », par exemple, n'a rien d'une donnée immédiate, et d'abord parce qu'au-delà de toute expérience, ce n'est qu'une tautologie dépourvue de sens, au mieux une règle grammaticale. Ce n'est pas non plus une donnée simple. Il n'est pas nécessaire de remonter à Gorgias, ou seulement à [Raymond Devos](#), pour observer que n'importe quel bout de bois a deux bouts, et si on le casse, que chaque bout en a encore deux. Un principe aussi élémentaire que «  $1+1=2$  » n'est donc pas si intuitif ni si simple à manipuler qu'il n'y paraît avant d'avoir appris à s'en servir. Imaginons alors des équations plus complexes, celles de la gravité, le paradigme de poids, notamment par rapport à celui de densité.

Nous avons appris enfants patiemment à additionner, mais on nous a bien prévenu que nous ne pouvions pas additionner n'importe quoi, tout en se gardant bien de nous donner des règles exhaustives pour distinguer ce qui pouvait être additionné ou non. On nous a appris que le qualitatif était du quantitatif pauvre, mais nous voyons bien, comme l'a argumenté René Thom, que le quantitatif est aussi du qualitatif pauvre. Si l'on cherche à trop comprendre de telles choses, on ne s'étonnera pas de n'y rien comprendre ; si l'on se contente de les apprendre bêtement, on s'étonnera plutôt de ce qu'elles permettent de comprendre. À partir de là, peut-être, nous les comprendrons aussi.

La raison repose sur l'expérience, y compris l'expérience de la raison reposant sur l'expérience (voir Wittgenstein). On n'en sortira pas... puisqu'on n'y aura jamais été enfermé.

Il n'y a là rien de raisonnable, mais rien d'irrationnel non plus. L'irrationnel n'est pas un extérieur de la raison ; il y est compris. Rien n'est irrationnel hors du rationnel. Le rationnel produit *ipso facto* de l'irrationnel, et inversement (comme le montre incidemment la thèse de doctorat de Jacques Lacan sur la psychose paranoïaque).

Au-delà, ou en-deçà si l'on veut, comme sol sur lequel la raison est fondée, est l'expérience. Expérience de laboratoire ou expérience spirituelle, il n'y a pas grande différence, car on ne voit pas comment une expérience pourrait ne pas être spirituelle, ni ne pas engager les propriétés mécaniques des matériaux.

### *Le 29 mai*

J'ai écrit ce texte avant de partir, en marge de ma lecture de [L'effondrement du temps](#), édition *le Grand Souffle*, et je viens de le traduire en anglais. Je l'ai fait relire à Ramzo, et surtout à Darâ qui était professeur d'anglais avant de prendre sa retraite.

Ramzo a été tout particulièrement attentif à la complémentarité qu'il découvre entre ce que j'ai écrit là et ce qu'il me disait au cours de la semaine, et qui m'avaient un peu échappé.

### *Merveilles*

Un peu plus haut dans la vallée, là où elle commence à se resserrer avant la cluse où est construit le barrage, se trouve un marécage au pied de la côte qui est pourtant assez aride. Il est alimenté par un ru qui surgit d'un amas de rochers et s'élargit en serpentant autour de quelques petits saules jusqu'à faire un marais où il est hasardeux mais possible de s'aventurer à pied sec. Il rejoint la rivière sous un pont de bois qui fait opportunément fonction de ralentisseur avant un large virage.

Les ombles viennent y frayer. Ces marécages pullulent alors d'alevins qui se nourrissent principalement de têtards et de sauterelles tombées maladroitement dans l'eau. Comme Lichtenberg s'émerveillait que la peau des chats soit percée de deux trous précisément à la place des yeux, je m'émerveille que les têtards et les sauterelles se mettent aussi à pulluler précisément quand les alevins grandissent.

### *À Tourba*

Depuis que je suis ici, je n'écoute plus la radio ; j'écoute les bruits de l'espace immense, celui des mouvements de l'air que provoque la proximité du gouffre et qui fait bruisser les feuillages, celui des chants d'oiseaux tout proches mais invisibles, des cris des corneilles lointaines qui nichent dans les rochers à-pic, du grésillement perpétuel des insectes qui se mêle étrangement au bruit de la fontaine. Ces bruits donnent une prégnante profondeur à l'espace.

## Cahier trois

### Une réinvention du cinéma

#### *Le nouveau cinéma*

J'ai rencontré un « Nouveau Cinéaste ». Mahmmud Al Haqif est l'un de ces jeunes réalisateurs, je crois qu'on dit ainsi, qui ont entrepris de réinventer le cinéma. Il vient tourner son nouveau long-métrage dans la vallée.

Je m'attendais à voir débarquer tout son staff, avec camions et caravanes, mais il est arrivé seul... à vélo. Je me suis bien demandé comment il était parvenu à grimper la route de la vallée, qui n'est même pas asphaltée sur toute sa longueur, avec son énorme sac à dos sur le porte bagage ? Comme il le fait couramment dans la région, a-t-il pu m'expliquer, il s'est accroché à un chameau et s'est laissé tirer.

Il a été reçu cordialement au village, mais sans manière. Ramzo et quelques voisins l'attendaient. Les gens connaissent ici le nouveau cinéma, ils paraissent en avoir une opinion plutôt favorable, mais ils ne s'y intéressent pas autrement. Qu'un réalisateur veuille travailler dans la vallée leur est plutôt sympathique, et ils se montrent prêts à l'y aider autant qu'il est possible, mais pas au point de se sentir davantage impliqués. « J'ai autre chose à faire que regarder des films », m'a confié Laoub, un voisin.

« Je crois que c'est aussi une forme de politesse » m'a expliqué Ramzo quand je lui faisais part de ma surprise devant ce mélange indécidable d'intérêt et d'indifférence. « J'imagine que si nous manifestions trop d'intérêt pour ce que fait Mahmmud, il pourrait en ressentir une gêne. Qu'aurais-tu éprouvé toi-même, si à ton arrivée tout le monde s'était intéressé à toi et à ce que tu venais faire ? » J'observe en effet que les gens ici manifestent, telle une forme subtile de politesse, une certaine indifférence les uns pour les autres.

« Et puis, a-t-il ajouté, c'est son cinéma ; je ne sais pas si ça lui plairait qu'on lui donne l'impression qu'il le fait pour nous. »

« Vous êtes pourtant prêts à l'aider » me suis-je étonné.

« On peut aider quelqu'un si l'on pense que ce qu'il fait est bon, sans en faire une occasion de se mêler de ses affaires » a-t-il répondu.

#### *Mahmmud*

Je suis le seul ici à n'être tenu par aucune obligation, et je suis le seul aussi à avoir quelques connaissances cinématographiques, à être du moins familier de son vocabulaire technique, je me suis donc fait le chauffeur de Mahmmud, à qui le village a prêté une vieille camionnette. Ceci est du moins le scénario que je me suis monté tout seul, car Mahmmud se moque bien de mes connaissances. « Qu'a-t-on besoin de savoir pour tout réinventer ? » me demande-t-il en partant. « Savoir quoi ne pas refaire, peut-être » suggéré-je. « Peut-être, mais il est alors nécessaire de bien décanter » dit-il. « Autant ne rien savoir. »

Le principe du nouveau cinéma est simple. Les réalisateurs des premiers temps ont dû faire face à de fortes contraintes. Le matériel était lourd et encombrant, et une armée de techniciens divers était nécessaire pour réaliser les successives étapes de la production. Aujourd'hui un simple téléphone prend des images de bien meilleure qualité que les énormes caméras du siècle dernier.

Les moyens de prise de son eux aussi ont évolué en qualité, en maniabilité et en accessibilité. Le plus simple ordinateur avec un écran un peu confortable, fait un parfait laboratoire de postproduction. On peut voir immédiatement les images qu'on a mises en boîte, ce qui est un avantage considérable. Tous ces matériels ne sont pas onéreux, la plupart des gens en possèdent déjà pour d'autres usages, et leur utilisation ne coûte quasiment rien. Quand on loupe une prise, on l'efface tout simplement.

C'est ce que Mahmmud a commencé à m'expliquer pendant que nous roulions de bon matin vers le fond de la vallée, et que je m'inquiétais de la conclusion à laquelle il s'apprêtait à aboutir.

Malgré tous ces moyens pour travailler plus librement et se simplifier la vie, le nouvel art en moins d'un siècle s'est transformé en industrie. « As-tu besoin de regarder des films industriels ? » me demande Mahmmud.

On peut en effet trouver étrange que dans un monde qui fait la chasse au travail, tant de moyens pour tourner le moindre film soient mis en œuvre sans compter, mais je trouve que Mahmmud exagère : la production d'un bon film demande toujours de lourds moyens, ne serait-ce que par la diversité des compétences qu'elle met en œuvre. Moi-même, si je me sens à peu près capable d'écrire correctement un scénario, je serais bien en peine d'en faire un découpage acceptable. Quant à la postproduction, ce n'est même pas la peine d'y penser. Je ne saurais pas seulement monter un petit reportage de vacances qui ait un peu de vigueur. « Tu as déjà regardé des séries états-uniennes, lancé-je, tu as vu comment c'est cadré, comment c'est découpé, comment c'est monté et synchronisé ? C'est de la pure virtuosité. »

Mahmmud éclate de rire. « C'est tout ce que tu as comme référence ? » Sa réplique me prend de court et je ne sais quoi répondre. « Je remarque que tu admires leur technique, continue-t-il, mais ces séries ne cherchent pas à montrer cette virtuosité ; seulement à nous fasciner par leurs pitoyables intrigues policières. Tu as été attentif à la virtuosité de ces séries et pourtant elles ne semblent pas t'avoir appris à réaliser toi-même un bon découpage ou un montage. »

Mahmmud a pris le volant au départ de Tourba, et je commence à m'inquiéter depuis que nous avons passé le deuxième pont de la vallée après lequel elle se resserre en une gorge sur deux ou trois kilomètres, et où la route fait des lacets au-dessus du torrent. Il ne semble pas un mauvais conducteur, mais il s'exalte en parlant, aime ponctuer ses paroles par le geste, et des « ha ! » brefs et brutaux. Je lui suggère donc de me laisser conduire prétextant l'état de la boîte de vitesse.

– Ce partitionnement du travail est de la connerie, affirme-t-il. On n'a plus besoin de scénario, de découpage, ni de toutes ces répartitions des tâches et des aptitudes. Aujourd'hui, un homme peut réaliser un film tout seul.

– Mais non, il ne peut pas. On ne peut pas être à la fois un virtuose du cadrage, du montage, du scénario, de tout en même temps.

– Mais qui te demande d'être un virtuose ? On ne fait pas du cirque. Bien sûr, si quelqu'un veut réaliser un film, il devra bien cumuler quelques compétences, mais pas au point qu'on l'admire pour cela.

### *Réinventer le cinéma*

Je peux observer encore une fois les limites de la parole. Voir travailler Mahmmud est autrement plus instructif que l'écouter. Comment travaille-t-il ? [Il se promène. Principalement il se promène.](#)

Je ne m'en étais pas tout d'abord aperçu, dès son arrivée il sortait par instants son téléphone subrepticement de sa poche, comme tout le monde aujourd'hui le fait sur la planète entière, mais lui filmait des scènes plutôt qu'il ne consultait son écran. Parfois il retirait un reflex d'une autre poche,

pour saisir un paysage lointain, ou un nid de fourmis à ses pieds, qui nécessitaient un zoom optique ou un mode macro. Voilà comment Mahmmud travaille. Il n'était pas venu en repérage, la réalisation de son film a déjà commencé, et même sa [postproduction](#).

La force de sa méthode consiste à ignorer les phases successives de la production audiovisuelle, qui n'ont cessé de se démultiplier alors même que les nouveaux moyens techniques les rendaient inutiles. Tout devient simultané : on brouillonne encore un synopsis alors même qu'on synchronise déjà des prises.

La production cinématographique commence alors à ressembler au procès d'écriture, où l'on ne construit pas des dialogues avant de rédiger les descriptions pour finir par remettre en ordre les paragraphes, et où l'on délègue moins encore ces opérations à des professionnels distincts. Ses fichiers numériques sont autant de pages d'un carnet, semblable à ceux de Paul Valéry qui furent publiés après sa mort, et dans lesquels il puisait la matière de ses ouvrages publiés.

### *Inventer enfin le cinéma*

J'avais mal évalué Mahmmud au premier contact. Son statut de réalisateur, de jeune réalisateur, m'avait fait lui prêter tout d'abord une aura tout imaginaire. Il est jeune en effet, mais pas tant que ça, et sa courte barbe noire le vieillit, ainsi que sa veste grise, aux poches déformées par divers objets d'optique et d'électronique, et sa chemise blanche au col déboutonné, tout à fait incongrues pour crapahuter dans une haute vallée.

Il n'est pas prétentieux, sauf sur ce qui touche à son art. Il prétend réinventer le cinéma et non pas seulement en faire un nouveau. Une telle posture ne me déplaît pas. En règle générale, je pense que c'est la bonne : partir des moyens techniques dont on dispose, et en tirer le meilleur parti sans se soucier d'autre chose, ni des conventions, ni des valeurs admises.

Mahmmud semble avoir fait siennes les paroles du temple d'Éphèse : « Rien de trop ». Pour le montage et la synchronisation, il opte toujours pour le procédé le plus simple, la voie la plus directe. Il utilise le format 6-4, qui ne tire pas tout le parti des écrans modernes en 16-9, mais ne donne pas cette sensation écrasante de voir le monde à travers la fente d'un périscope. Le résultat est incontestable ; ce qu'on voit à l'écran, même d'un simple ordinateur de poche, semble tout proche et terriblement réel. L'imperfection du son et de l'image, son bougé même, renforcent cette impression.

« Il n'est pas nécessaire que l'image soit trop bonne, dit Mahmmud, ni le son. L'image peut même être un peu pixelisée. » Il m'a montré une prise accidentelle alors qu'il avait déclenché son caméscope involontairement en descendant une pente. « On ne peut pas réussir une telle prise en le faisant exprès », disait-il.

Mahmmud n'a pas besoin d'histoire, ni de personnages, ni donc d'acteurs. On pourrait parler de cinéma minimaliste, si ce n'est que l'effet produit est loin d'être minimal. Je ne dirais pas que ses films sont un peu ce que serait la poésie au roman. Non, ce serait plutôt des carnets. Si ses films évoquent de quelque façon la poésie, ce serait la poésie sonore, celle de [Bernard Heidsieck](#), qu'il connaît par ailleurs, bien qu'il ne sache que quelques mots de français.

– Mais il n'y a pas d'images chez Heidsieck.

– Ce n'est pas l'image qui fait le cinéma, ni le scénario, ni les quelques paroles qui le parcourent, ni même le son, c'est la musique que constitue leur ensemble.

« Le cinéma doit aller à la racine de la pensée, dit-il encore. L'esprit fonctionne avec des traces mnésiques de percepts, et c'est avec quoi on fait un film. Mon propos est de les utiliser comme un langage, mais surtout pas de les traduire en langage ; il est de retrouver la source de la pensée, un langage originel et oublié. »

Comment Mahmmud distribue-t-il ses films ? Par le web. Comme moi mon journal de voyage, il commence à les diffuser avant même qu'ils ne soient achevés. Ils ne sont pas commodes à trouver car une balise *méta* bloque les moteurs de recherche (<meta="index" content="noindex">). Il ne tient pas à ce qu'ils deviennent trop populaires. Il considère que les voir doit se mériter.

– Tu n'y peux rien, enfin, lui ai-je dit, dès que tu places quelque-chose en ligne, même en bloquant les moteurs de recherche, tu ne peux empêcher que d'autres en parlent et fassent des liens.

– Justement, je préfère que ça se passe ainsi. Je préfère aussi qu'on n'en trouve pas trop de trace dans les réseaux privés.

– Les réseaux privés ?

– Oui, ce qu'on appelle par oxymore « réseaux sociaux ».

Si l'on parvient à découvrir un de ses films, on n'est pas déçu. Tout est accessible en format ouvert. On y trouve tous les fichiers qui ont servi à le réaliser, et on peut les réutiliser pour tout autre ouvrage. Le film est parfaitement navigable, et l'on peut aisément revenir sur des séquences sans devoir chercher ni marquer soi-même des repères.

« On a la possibilité aujourd'hui de naviguer dans un film comme dans du texte, en tenant entre ses mains une plaquette de la taille d'un livre, et je tiens à exploiter cette possibilité aussi loin qu'il est possible. J'invite en fait bien plus à une lecture qu'à un spectacle. Tu te rends compte, j'espère, qu'on peut commencer aujourd'hui à faire du véritable cinéma. »

« En somme, ai-je conclu en paraphrasant Paul Valéry, on devrait regarder un film comme par-dessus l'épaule du réalisateur. »

« Par-dessus son épaule pendant qu'il cadre alors, a-t-il précisé. » Comme je restais songeur, il a continué : « plutôt que par-dessus son épaule pendant qu'il monte ; c'est-à-dire le voir avec les yeux du monteur. » Ce qui m'a laissé plus pensif encore.

### *Le premier juin*

Nous avons pris nos quartiers dans une cabane qu'utilisent parfois des bergers et des chasseurs, et qui n'est habitée ces temps-ci que par d'énormes araignées. Nous n'avons pas d'électricité ici, et nous devons recharger nos divers appareils à la batterie de la camionnette. Nous n'avons pas de réseau non plus, et nous ne pouvons travailler qu'avec le contenu de nos disques durs.

Heureusement que j'ai déjà pu m'acclimater quelques jours en bas de la vallée, car les nuits ici sont plus glacées encore. Le ciel en est somptueusement étoilé, et je contemple longuement les constellations se dessiner pendant que tombe l'obscurité. Nous occupons une bonne part de nos soirées à jouer aux échecs devant un feu de bois.

### *Avant de partir*

« Prend quand même ça avec toi », m'a dit Ramzo avant de partir, en me tendant un fusil de guerre. « Il y a des ours là-haut. Ils ont plus peur de nous qu'ils ne nous font peur, mais on ne sait jamais. »

## Cahier quatre

### Chez Ramzo

*Le 2 juin*

« Je suis athée, et je suis même nettement anticlérical. Si tu me dis que l'athéisme est ma religion, ça ne me gêne pas. Je veux dire que je peux le comprendre. Bakounine avait écrit un essai : *Liberté notre religion*. Pourquoi pas ? Mais ma religion serait quand même anticléricale. Certes il y a des religions qui n'ont pas de clergé, et l'on trouve même des athées qui concevraient bien un clergé sans Dieu. Je me sentirais finalement plus proche d'un anticlérical qui ne partagerait pas ma religion, que l'inverse. »

Je réponds ainsi à Ramzo, qui a quelque peine à croire que l'on puisse n'être d'aucune confession. « Ceci dit, je ne crois pas que l'athéisme soit une religion, continué-je. Le monothéisme non plus n'en est pas une, pas plus que le polythéisme. Chacun de ces mots désigne un ensemble de religions diverses. Même le Christianisme n'en désigne pas une, mais plusieurs. Il y a beaucoup de points communs entre les divers Christianismes, mais il y a aussi des différences importantes, notamment au sujet du clergé, et bien d'autres encore. »

Nous avons abordé ce sujet quand Ramzo m'a confié avant de nous mettre à table, que si je voulais dire une action de grâce avant de manger, comme il l'a vu faire dans des films occidentaux, je ne devais pas me gêner, ni faire de manières avec lui. Je lui ai répondu que « si je voulais remercier quelqu'un pour la nourriture qu'il m'offre, je la mangerais plutôt avec le meilleur appétit, et je serais le plus attentif possible aux saveurs. Ça lui ferait sans doute plus plaisir que des paroles, à plus forte raison s'il était le Créateur de toute chose ». Il a souri amusé en servant la salade. Puis il a souhaité en savoir plus.

« Il me semble de toute façon qu'il n'y a rien de commun entre tous ceux qui se prétendent athées », dis-je pour conclure.

Je suis rentré hier avec Mahmmud du fond de la vallée. Il n'aurait pas été prudent en effet de le laisser seul là-haut. La maison de Ramzo me semble plus confortable depuis que j'y suis revenu, bien qu'elle soit fraîche elle aussi. La roche contre laquelle elle est construite lui donne une température constante ; elle n'est pas trop froide au matin, et repousse la chaleur de l'après-midi.

« Hors rhétorique, mon athéisme n'est donc pas une religion, continué-je. Ou alors il est une religion personnelle. Dans ce sens, d'accord ; mais dans ce sens, justement, ça n'a guère de sens. Il n'est d'ailleurs pas nécessaire d'être athée pour avoir une religion personnelle. Il n'est même pas nécessaire d'être anticlérical. »

« Je ne suis pas dupe, me répond Ramzo, on ne choisit pas une religion comme dans un centre commercial de la spiritualité, à la façon qu'évoque Julien de Samosate. Pour la plupart des gens, la religion est un héritage. On n'en décide pas. » Il fait allusion à un traité du philosophe et rhéteur syriaque du deuxième siècle dont nous avons déjà parlé, *Religions à vendre*.

« Moi, je n'ai pas eu d'héritage. Je suis un déshérité, un déshérité spirituel, plaisanté-je. Il est probable que si j'avais hérité d'une religion, j'aurais hésité davantage à la refuser, et cela d'autant plus si elle avait été l'héritage porté par une communauté construite au fil des générations. J'aurais probablement eu plus de scrupules à l'abandonner à mes coreligionnaires. Seulement je n'ai hérité d'aucune religion. Je suis né en principe catholique, mais j'ai bien dû attendre d'avoir passé dix ans

pour apprendre avec surprise que chez les Catholiques, Jésus n'était pas un homme qui serait devenu un dieu, mais l'incarnation du dieu qui avait créé le monde. À cet âge, je connaissais mieux la mythologie grecque et hindoue. Et naturellement, je n'avais pas pour autant hérité de la religion des Grecs ou des Indiens. »

J'ôte ma veste, le soleil qui entre largement par les fenêtres ouvertes a enfin réchauffé la pièce. La maison de Ramzo est quand même agréable. On n'y trouve pas de salle de bain ni d'eau chaude, mais le bain communal y pourvoit très bien. L'eau froide est vivifiante le matin. Je n'aime guère les maisons aux murs étroits, qui deviendraient invivables sans un chauffage central. Je ne sais jamais les régler, ils sont de toute façon in-réglables. On s'y sent frigorifié dès que la température descend au-dessous de vingt, et l'on commence à devenir moite dès qu'on n'y a plus froid. La fraîcheur ici ne nous surprend pas sournoisement. Nous la percevons bien et nous savons nous en défendre d'une façon ou d'une autre. Oui, c'est bien cela ; la température n'y est jamais sournoise.

« Mes parents étaient communistes et athées », dis-je pour répondre à l'étonnement de Ramzo devant mes confidences, « et je ne comprenais pas non plus pourquoi ils m'avaient fait baptiser. Ils étaient encore sous le coup de l'occupation. Ils avaient eu peur, mon père était recherché par la Gestapo. “Un extrait de baptême, ça peut toujours être utile”, m'ont-ils expliqué. Drôle d'héritage spirituels, non ? » J'étends les jambes sur le tapis pendant que Ramzo s'est levé pour aller chercher le fromage. Puis je reprends : « Je n'ai pas pour autant hérité de mon athéisme, note bien. D'ailleurs ma mère n'était pas athée. Elle croyait même à la Sainte Vierge, mais pas à l'Église. Un Christianisme privé, en somme. Mon athéisme est le fruit d'une expérience spirituelle, une révélation, si tu veux, au cours de mon adolescence. Ça tombait finalement bien que je n'aie pas eu d'héritage, je n'ai pas eu à y renoncer. »

Le sol est couvert de tapis. Tous les sols ici sont couverts de tapis, et c'est sur un tapis que nous mangeons. Ça ne me déplaît pas, mais je garde une affection particulière pour les tables dont les chaises ne me donnent que fort rarement des fourmis. L'avantage des tapis est qu'on n'a pas froid aux pieds. D'autant plus qu'ici on n'entre jamais chaussé dans un appartement.

« Je n'ai rien contre ceux qui sont fidèles à un héritage », précisé-je en me servant du vin, qui est fort bon et local, « mais je suis toujours plus intéressé par ceux qui ont vécu une expérience. Un jeune homme m'a abordé un jour dans la rue en me disant qu'il avait rencontré Dieu. Très intéressé, je lui ai proposé de prendre un verre pour qu'il m'en dise davantage. Ce fut décevant. Ce n'était probablement que le prêcheur d'une église évangélique, mais ça ne prouve rien, car une expérience se donne rarement avec les mots pour la dire. Nous ne pouvons au mieux que nous renvoyer à des textes. »

« Les textes des religions ne sont pas les plus mauvais pour parler d'une expérience spirituelle », commente Ramzo.

« Ceux de la physique et des mathématiques me conviendraient mieux personnellement. »

« La science moderne serait-elle ta religion ? »

« Je serais, dans ce cas encore, anticlérical, et très mauvais pratiquant. Mais non, ce ne serait que pour faire image qu'on pourrait dire de la science qu'elle est une religion. Le seul parallèle que je pourrais établir avec la religion, est que je n'irais pas chercher dans des livres scientifiques les preuves de mon expérience. »

« Je crois que personne de sensé n'irait non plus chercher de telles preuves dans des textes, s'il parle d'une expérience spirituelle. Il s'en servirait autrement », relève Ramzo. « Tu as lu Ibn Arabi ? »

« Bien sûr. » Et nous avons continué à parler de la façon dont Ibn Arabi se servait du Coran, longtemps encore après le café.

### *La nuit*

On pourrait s'étonner que je me plaigne qu'être assis par-terre me donne des fourmis quand, dès que je m'installe sur une banquette, j'adopte spontanément une position en tailleur. Ce sont les contradictions de l'homme.

Il y a un banc devant la maison, un banc de bois grossier avec un dossier fait de cordes tressées. Ce sont des cordes épaisses mais souples dont on se sert pour amarrer les charges sur le dos des chameaux. Elles n'écorchent pas la peau, même à travers une chemise légère. Les pieds sont de petits rondins dont on n'a même pas ôté l'écorce, apparemment de sapin. Trois planches légèrement à claire voie et recouvertes d'une toile rude, probablement d'un bourras, servent de siège.

Le banc est placé à gauche de la porte d'entrée, face au sud, devant la fenêtre de la cuisine, la seule qui ne soit pas ouverte jusqu'au sol, sur une étroite terrasse où une rampe de bois grossier, blanchi par le soleil et les pluies, protège du vide. Je m'y assois souvent dans la nuit, quand Ramzo part rejoindre Darâ. (Lorsque je le vois se donner un rapide coup de peigne avant de sortir, il me fait penser à un adolescent.)

Je peux passer des heures sur ce banc à regarder le ciel lourdement étoilé, et écouter la nuit, jusqu'à ce que le froid me gagne.

### *Le 3 juin, parole et topologie*

Qu'est-ce que je suis venu faire ici ? Ramzo m'a dit : « Tu peux venir chez moi si rien ne te retient ailleurs. Nous travaillerons mieux sur place. » C'est faux bien sûr. J'ai bien souvent collaboré à des projets par-delà les continents, avec la même facilité que si nous avions occupé un [open space](#).

Il était même agréable de voir que l'activité ne s'arrêtait pratiquement jamais ; l'un soumettant une idée et demandant d'y réfléchir pendant qu'il sortait déjeuner, l'autre informant qu'il allait se coucher. On était certainement mieux que dans un espace commun, puisque chacun pouvait s'installer selon sa propre idée de confort, l'un sous un parasol, l'autre à son bureau devant une fenêtre bien calfeutrée ouverte sur un ciel étoilé, un autre encore, couché sur la moquette du salon, ou dans sa cuisine en faisant chauffer du café sur le gaz...

Je ne suis pas sans m'inquiéter d'où ces commodités pourraient nous conduire. Nous vivons de fortes aventures avec des gens lointains, partageons des enthousiasmes, des confidences, des querelles, alors que ceux que nous côtoyons dans l'espace physique nous sont toujours plus inconnus et indifférents.

Au début, je trouvais dans ces communications lointaines l'avantage de pouvoir parler plus librement à des interlocuteurs détachés de ma vie quotidienne, avec qui des confidences, ou même des indiscretions, ne prêtaient pas à conséquences. Aujourd'hui, ce serait plutôt le contraire. Je ne dirais pas que nous nous dématérialisons, car j'ai besoin de connaître le visage de mes correspondants, leur voix, leur silhouette... pour retrouver dans un courriel la dimension d'une parole ; mais de telles choses passent aussi par le web. Je n'avais pas eu à imaginer Ramzo avant de le rencontrer.

Pas plus que nous ne nous dématérialisons, nous ne nous émancipons de l'espace, car nous sommes toujours amenés à songer aux heures locales. Nous sommes seulement distants géographiquement, et je m'inquiète de ce que cette nouvelle topologie modifie des rapports dans l'espace géographique. Ce n'est pourtant pas la raison qui m'a fait répondre à l'invitation de Ramzo. Ou plutôt si, mais indirectement : les relations que je vivais dans mon espace physique avaient fini par me peser, au point de sauter sur l'occasion d'en changer.

En me connectant pour envoyer ce que je viens d'écrire là à une amie, j'ai reçu un nouveau courriel de Ramzo.

#### *Le 4 juin, remarque*

Il est parfois plus commode, et même plus rapide d'écrire un texte bien construit que de parler ; et il est aussi plus commode et plus rapide de lire et de comprendre un tel texte, que d'entendre des paroles qu'on interrompt et auxquelles on répond toujours trop vite. Ce n'est donc pas sans raison que Ramzo m'écrit de chez Darâ quelques heures après m'avoir quitté. Mais quand même...

#### *Autres remarques*

À la réflexion, je pense que j'avais tort quand j'ai répondu à Mahmmud qu'il était utile d'avoir des connaissances pour ne pas refaire ce qui avait été fait avant. Je crois qu'il n'y a aucune chance de passer deux fois pas le même chemin. Parmi des civilisations qui s'ignoraient, l'une a inventé l'arc, l'autre la fronde, une autre le boomerang ; l'une la quille pour les bateaux, l'autre le balancier ; l'une le sonnet, l'autre le tanka... On ne refait jamais deux fois les mêmes choses, car on est toujours placé dans des situations nouvelles.

Voudrait-on d'ailleurs imiter le passé, s'imposerait-on même des copies serviles, comme la Renaissance le fit de l'Antiquité, qu'on créerait malgré tout du nouveau, du tout différent, car l'identique, dans un autre contexte, dans une autre situation, deviendrait tout autre.

Le secret, je crois qu'il a raison, est d'avoir les deux pieds bien posés *hic et nunc*, de tirer le meilleur parti des moyens dont on dispose, et de tracer au plus simple et au plus évident.

La nouvelle topologie qu'entraîne la mise en réseau des réseaux éveille aussi mon inquiétude sur ce point. La perte de l'ancrage géographique pourrait être néfaste à la floraison de l'ingéniosité. D'un autre côté, je me dis qu'elle en est aussi le remède. En apparence seulement le web entraîne le monde entier sur une même voie. En réalité, il nous sépare, il brise l'unité qu'avait construite l'impérialisme des médias de masse. Il éparpille bien mieux que n'avait fait la Tour de Babel, et permet la démultiplication des cheminements. Il est ironique de voir qu'il permet cela quand la plupart des usages semblerait pourtant y chercher le contraire.

Quand on voit le ciel étoilé étendu sur sa tête, ou sous ses yeux, car à ce moment-là la distinction entre le haut et le bas n'a plus beaucoup de sens, comment y voir autre chose qu'un chaos ? Comment y voir une harmonie, ou seulement un équilibre ? C'est un désordre infini, et ça ne ressemble à rien d'autre.

Comment a-t-on jamais pu imaginer qu'un Dieu ou une entité quelconque aurait créé ce chaos pour nous. Quelle impudence d'enfant ! Comment a-t-on pu imaginer seulement que le chaos infini ait été créé ? Comment imaginer plus grand que l'immensité-même, sans être en réalité incapable de voir ce qu'on a sous les yeux. Quel manque d'humilité !

Et pourtant, j'ai toujours senti un lien, une relation intime entre l'immensité chaotique et moi-même, comme si elle s'engouffrait pour se perdre et se jouer tout entière et pour une fois seulement dans ma propre vie, et comme s'il n'y avait en réalité jamais eu aucune séparation véritable, sauf dans le cours momentané de cette vie. J'en ressens la force, l'infinité et le grouillement au fond de moi.

Religion privée, comme on en parlait avec Ramzo ?

Pour sûr on ne va pas faire une communauté là-dessus.

## Cahier cinq

### Les rives du Djirac

#### *Un peu d'orage*

Un peu d'orage a fait du bien. La pluie a non seulement rafraîchi la surface des roches, devenue brûlante sous la main, elle a aussi réveillé le vent. Rien ne bougeait la semaine dernière. Les feuilles pendaient des branches, assoiffées. Maintenant, elles s'agitent sous la brise, produisant, comme pour conserver la fraîcheur, des bruits de sources et de ruisseaux.

J'ai accompagné Ramzo au barrage. Le débit de la rivière avait fortement grossi, et même si un programme lui permet de tout contrôler de chez lui, il est préférable d'y voir sur place. Le système de commande à distance des différents vannes est ingénieux, surtout l'interface matérielle où des cordes à bourras tirent en un sens ou dans l'autre les poignées des écluses de tôle. Entre cordes et boîtier, un système de petits vérins et de poulies démultiplie la puissance. Son installation est comme un petit musée qui réunirait en un seul dispositif toute l'histoire des techniques.

Marcher sous l'orage n'est pas très pratique quand on porte des lunettes, mais j'y vois suffisamment bien pour m'en passer. Une fois ôtées et mises à l'abri, aller sous la pluie est agréable, et j'ai laissé Ramzo à son bricolage pour remonter le torrent. Après des jours de sécheresse, la terre exhalait des parfums saisissants, et le bruit du torrent le disputait à celui du tonnerre.

#### *Le 8 juin*

« On a pu avoir l'impression, dans la seconde moitié du vingtième siècle, que les faits finissaient tôt ou tard par se plier aux décisions juridiques, à la présentation que les organes d'information finissaient par leur donner, aux analyses de différents spécialistes dûment certifiés. On a pu avoir l'impression alors, qu'un bloc géostratégique était celui de la propagande et du [mensonge déconcertant](#), alors que l'autre était non seulement celui qui disait la vérité, mais surtout, qui, en la disant, la provoquait. »

Ramzo m'écoute silencieux pendant que nous avançons avec de longs pas de montagnards sur le chemin forestier qui longe la rivière. La pente est à peine perceptible, mais en habitué du trajet, il sait qu'elle prend suffisamment de souffle pour qu'il ne soit pas facile de le conserver en parlant. Je me tais donc moi aussi un moment pour le retrouver.

« Des esprits suffisamment perspicaces ont critiqué cette conception, continué-je quelques dizaines de mètres plus loin. Plus intelligemment, ils ont montré comment se construisait cette pseudo-réalité, ce spectacle de la réalité, jusqu'à produire une réalité immédiatement spectaculaire. Je n'ai rien à ajouter à leurs travaux, peu de critiques à en faire. Mon propos concerne ce fait nouveau qu'un tel processus se soit enrayé depuis la fin du siècle. La chose est advenue sans que rien d'évident ne se soit passé de nature à l'expliquer. [Après être devenu intégré](#), il semble que le spectacle se désintègre. »

La rivière a grossi mais elle ne présente aucun risque de déborder. C'est ce que nous avons entrepris de vérifier, attentifs notamment à ce qu'aucun tronc qui aurait été emporté ne forme un barrage. Nous avons dû parfois quitter le chemin d'où l'épaisseur des troncs et des feuillages nous empêchaient de bien voir.

« Que le spectacle se désintègre, que la réalité reprenne ses droits ne devrait pas étonner », reprends-je deux-cents mètres plus loin. « Ce qui demande explication est plutôt le contraire. Quand on sait ce qui faisait tenir le spectacle, on peut alors comprendre mieux ce qui a changé. Ceux qui ont analysé avec beaucoup de finesse le fonctionnement du spectacle – Guy Ernest Debord, certes, et quelques autres aussi sur des aspects éventuellement marginaux mais pas nécessairement sans importance – avaient sans doute négligé la technologie ; les aspects techno-scientifiques et industriels de la domination spectaculaire. »

J'attends que le chemin, qui a gagné maintenant plusieurs mètres au-dessus de la rivière, redescende pour continuer. L'avantage de parler dans un lieu sauvage plutôt qu'en promenant dans un espace urbain – j'ai encore l'occasion de le constater – est qu'on y perd moins facilement le fil de ses idées. Rien ne manque pourtant pour retenir l'attention, sollicitant même l'ensemble de nos sens ; mais notre pensée s'ancrerait alors plutôt à ces perceptions qu'elle n'en serait dissipée. Il n'en irait pas de même si l'on devait traverser une rue ou descendre dangereusement d'un trottoir pour contourner une voiture garée. L'excès même de paroles inscrites sur les affiches, les panneaux ou dans les vitrines, perturberait davantage la poursuite d'une conversation. Je poursuis donc :

« C'est le propre du spectacle de négliger les aspects techniques, ou plutôt, de subtiliser la technique sous un spectacle technologique. D'abord, un voyageur qui débarquerait sur la Terre pourrait croire que le principal usage des technologies consiste à fabriquer des films et des feuilletons télévisés. Il n'aurait pas tout à fait tort si l'on en mesure aux coûts de production et au temps passé à les contempler. La vérité est cependant tout autre : la technologie est moins employée à produire du spectacle consommable sur des objets de haute technologie, qu'elle n'y est mise elle-même en spectacle pour y prévenir toute prise en main, toute appropriation de ces techniques à des fins plus pratiques. »

« En somme, synthétise Ramzo maintenant que le chemin ne monte plus, m'assurant contre toute apparence qu'il me suit bien, l'importance accordée au multimédia serait comme une mise en spectacle du spectacle lui-même, un spectacle au second degré en quelque sorte, qui masquerait sa désintégration. Le spectacle s'étant évidemment intégré dans toutes les techniques. »

Les arbres se sont espacés tandis que nous descendons vers un pont de bois. Avant d'y arriver, un petit torrent traverse la route, trop petit pour qu'on ait jugé nécessaire d'y construire aussi un pont. Nous observons que la pluie n'y a pas fait de dégât. On le passe à pied-sec en sautant d'une pierre à l'autre et en faisant se lever une nuée de papillons blancs venus boire.

« J'ai assisté moi-même dans mon enfance à l'introduction du moteur à piston dans les Alpes rurales, poursuis-je. En quelques années, ânes, chevaux, mulets ont été remplacés par des camionnettes, des fourgons, des motoculteurs, tracteurs, scies mécaniques et autres. Les étables sont alors devenues des garages, et les paysans qui n'avaient jamais vu un moteur se sont faits des mécaniciens. Ils ont très vite percé les secrets de ces nouveaux engins mécaniques qui leur sont devenus aussi familiers que les anciens. Le même tournant semblait être pris à la fin du vingtième siècle avec les matériels électroniques et les logiciels, mais à l'évidence il a fait long feu. »

« Très intéressant éclairage », me dit enfin Ramzo après que nous avons passé le pont, tandis que nous nous engageons sur le chemin de terre qui traverse une petite plaine, entre des champs de luzerne sur notre droite, et la vaste berge de roches et de galets qui longe la rivière. « J'aurais beaucoup de question à te poser. »

### *Un courriel de Mahmmud*

Je comprends la logique de Mahmmud, on ne peut créer le nouveau cinéma dans la coquille de l'ancien. La chaîne de production et de distribution est verrouillée. Elle ne permet de s'en éloigner

en rien. Les acteurs, en amont, ont appris à travailler d'une même façon dans le monde entier. Comme ce mode de production coûte très cher, les divers financeurs, privés ou institutionnels, doivent être sollicités selon des modes convenues. Quant aux diffuseurs en aval, ils sont eux-mêmes à la fois contraints par le réseau de distribution et contraignants.

« Il n'est pas si insurmontable d'obtenir des moyens, dit Mahmmud, mais ils entraînent une limitation drastique des possibles ; et cela précisément au moment où tout est possible avec très peu de moyens ; quasiment même sans moyens. Mieux : le manque de moyens se fait heuristique, aidant à échapper à la facilité. J'en suis arrivé à économiser l'espace disque en évitant les résolutions inutilement élevées. »

Je comprends ce que dit Mahmmud, si l'on traduit ici moyens par coûts. Mais la technique de son côté multiplie aussi ses propres moyens, qui se révèlent plus souvent stérilisants que bien utiles. C'est ce que j'ai répondu au courriel de Mahmmud, me demandant aussi quoi penser si l'on étend son raisonnement à d'autres activités, car, par exemple, les syndicalistes révolutionnaires des USA, il y a un siècle, voulaient précisément [construire le nouveau monde de la coquille de l'ancien](#), et ce mot d'ordre m'a toujours séduit. Qu'y avait-il de différent ?

Je remarque qu'il prend le temps de m'écrire un courrier personnel, plutôt que de s'épancher à la cantonade sur un blog, un forum, ou un réseau social. Il pourrait mettre aussi quelques autres adresses en copies ; il ne l'a pas fait. Il est vrai que la numérisation de l'écrit permet de reprendre aisément des paroles qui peuvent toujours être réutilisées plus tard dans d'autres correspondances ou d'autres écrits. Quand on parle, aussi bien, on peut toujours reprendre ce qu'on a dit dans un autre contexte ou une autre situation. S'adresser à un interlocuteur précis, évidemment, crée une expérience de pensée toujours singulière.

### *Le 9 juin*

Il ne faudrait pas croire que la pêche dans la Vallée du Djirac soit une activité paresseuse où l'on laisse tranquillement pendre sa ligne en attendant que les ombles viennent s'y accrocher. Peut-être finirait-on par en attraper quand même car la rivière est très poissonneuse, mais ce n'est pas ainsi qu'on s'y prend. Pour ainsi dire, on les chasse. Et tout d'abord, parcourir les berges du torrent n'est pas de tout repos. Le courant est fort par endroits, et le rivage accidenté. Il n'est pas commode non plus d'éviter que sa ligne ne s'accroche aux branches basses ou encore aux bois morts et aux buissons qui encombrent les rives. La pêche dans le Djirac me rappelle moins celle du bord de mer, que la chasse sous-marine. Le bruit du torrent est d'ailleurs trop fort la plupart du temps pour que nous puissions nous entendre.

J'ai compris pourquoi Ramzo depuis le début attrape plus de poissons que moi ; il est plus attentif, il est tout à son activité, sentant par avance où sa proie peut se trouver, la voyant et lançant habilement l'appât devant son nez, ferrant d'un coup sec une fois qu'elle y a pitié. Aussi nous parlons bien moins que mes premières notes ont pu le laisser croire. Et d'abord les poissons nous entendent. On entend très bien dans l'eau, et ils nous voient sur la rive. Nous rusons donc.

En bon Musulman, Ramzo n'utilise pas d'appâts vivants, et il décapite le poisson sitôt sorti de l'eau, ce qui n'est pas très à mon goût, moi qui aime avoir un poisson entier dans mon assiette. « Qu'attends-tu pour achever ce pauvre animal », ne cessait-il de me dire jusqu'à ce que je cède. Les appâts sont des hameçons triples probablement en vanadium, auxquels sont accrochés de petits boucliers ovales de métal, peut-être du laiton, qui tournoient dans le courant.

J'apprends lentement à me rendre aussi attentif que lui, et je fais l'expérience que je deviens alors plus sensible encore à tout ce qui peuple l'espace environnant. Toutes mes perceptions se trouvent accrues comme sous l'effet de psychédéliques.

### *Trichoptères*

Près des berges, là où le fond est recouvert d'un sable grossier et où l'eau est à peine agitée, on trouve des larves de trichoptères. Le Trichoptère est un parent du papillon que l'on rencontre à peu près partout sur terre au-dessous de trois mille mètres. Ce sont des papillons dont les ailes ont une couleur terne de feuilles sèches. Ils passent le plus clair de leur vie sous forme de larves aquatiques. On appelle ces minuscules chenilles dont les pattes se concentrent à proximité de la tête, des portefaix, car elles camouflent leur corps dans un minuscule fourreau fait de brins de matériaux divers prélevés dans leur environnement, et qu'elles transportent donc comme un fardeau. Ici ce sont évidemment des grains de ce sable grossier, les uns clairs, les autres de schiste noir. On ne les distingue alors que par leur minuscule tête toute noire qui dépasse du cylindre long d'à peine plus d'un centimètre. Elles sont presque invisibles sous l'eau. Elles se protègent ainsi des ombles.

### *Le spectacle se désintègre*

Le spectacle se désintègre. À l'évidence il n'est plus capable de contrôler technologiquement la production du réel. Il ne maîtrise même plus la production réelle. Certes, il y a toujours production de spectacle, production technologique de spectacle, mais la réalité le rattrape, le sème, le plonge dans l'inquiétude, l'hystérie, la psychose ; il n'y a plus qu'un seul bloc de la *narrative* déconcertante.

Que nous crapahutions de bon matin autour d'un torrent sauvage, plutôt que de circuler d'un bar à l'autre dans la nuit d'une ville, dans des lieux conçus précisément pour une consommation improductive, est un symptôme de cette désintégration aussi bien.

« Je vois que tu mesures toujours toute chose à l'aune de ton expérience privée », me renvoie Ramzo quand je lui confie ces réflexions, avec sans doute une touche d'ironie dont le ton ne laisse rien paraître.

Nous avons surtout l'occasion de bavarder en chemin, ou comme en ce moment lorsque nous faisons halte pour monter nos lignes dans une petite clairière comme on en trouve beaucoup le long du lit du Djirac. « L'expérience privée est le meilleur observatoire de toute chose », lui renvoyé-je sur le même ton, « le seul où les données soient certaines. »

Au siècle dernier, il se passait bien des choses pourtant dans les bars autour des usines, des universités, des chantiers, des centres de recherche, des théâtres, des ports... et dans leurs arrière-salles.

« Et où ces choses se passent-elles aujourd'hui ? » m'interroge-t-il encore pendant que je finis d'attacher mon hameçon à la ligne. « Partout dans la réalité vivante où le spectacle se désintègre, même sous la surveillance désespérée des mouchards électroniques derrière lesquels ceux qui croient tout voir, ne perçoivent ni ne comprennent plus rien », dis-je cette fois sur le ton de la plaisanterie.

« Tout va bien alors », conclut Ramzo en souriant tandis qu'il s'engouffre sous les feuillages avec sa ligne montée.

## Cahier six

### À Ranctoro

#### *Sur la route de Ranctoro*

Le moteur tourne bien maintenant que j'ai fait une révision complète de la camionnette. Ramzan – il s'appelle en réalité Ramzan, Ramzo est la forme vocative, que j'utilise donc quand je lui parle – Ramzan est étonné que je me débrouille si bien avec une clé à molette. Je sens en effet assez bien ces choses-là. Nous roulons vers Ranctoro, la plus proche agglomération. Ce qui me serait apparu comme un trou perdu en arrivant, va me sembler, j'en suis sûr, une grande ville maintenant que je me suis acclimaté à Tourba.

J'ai changé la boîte de vitesse qui émettait des craquements inquiétants. Ce n'était pas seulement un prétexte quand j'ai pris le volant des mains de Mahmmud. J'ai gardé l'ancienne de côté car elle marchait encore, et celle que j'ai trouvée à la casse dans la vallée de l'Ourkhan, n'était pas de toute fraîcheur.

La casse de la vallée de l'Ourkhan, juste à l'entrée du gouffre au-dessus duquel Tourba est bâti, est un lieu très agréable, entre la vaste grève de la rivière parsemée de sapins, et un long étang où penchent des saules et où volent quantité de somptueuses libellules dans le croisement des grenouilles. Les carcasses rouillées n'ôtent rien à la beauté du site face aux hautes falaises du Djirac. Elles lui rajouteraient plutôt une touche de nostalgie, semblant même entretenir une sorte d'affinité avec des mues de libellules qui demeurent accrochées à des joncs.

Ramzo trouve ma conduite nerveuse. C'est à cause de mon réglage de l'embrayage et du carburateur. Il permet une meilleure réactivité dans les chemins caillouteux, mais, comme je disais, je suis sensible à la chose mécanique, et si l'on ne l'est pas, on risque de caler souvent. Je le changerai pour le rendre plus souple aux autres.

Le village possède aussi deux automobiles, un car et deux motos, dont l'une avec un side-car. Le maréchal-ferrant en assure l'entretien – très mal d'ailleurs. « La mécanique ne nous intéresse pas vraiment », a-t-il répondu à mes remarques, « nous préférons les chevaux. » Pour le reste, Tourba n'a rien de collectiviste, chacun a son quant-à-soi. On préfère pourtant l'échange de services à l'échange marchand – on ne sort jamais son portefeuille ici (« ne l'oublie surtout-pas », m'a prévenu Ramzo ce matin avant de partir, plus soucieux qu'en me tendant la carabine pour les ours de la vallée) – et leur quantification est très approximative.

« Comment peut-on quantifier la valeur d'un bien ou d'un service ? me disait le maréchal-ferrant. « De toute façon, sans qu'on ait de moyens de le mesurer, on voit que des gens rendent de grands services à leur entourage, sans qu'il leur coûte nécessairement, d'autres ne savent rien faire d'utile, et d'autres encore s'épuisent à des actes catastrophiques. On n'y changera jamais rien. »

L'échange privé et la propriété ne sont que des illusions, pense Ramzo. Que vaut ta maison sans arrivée d'eau ni chemins pour y conduire ? Quelle existence aurait-elle, et combien de temps faudrait-il pour que la nature y reprenne ses droits ? Que vaut ton ordinateur sans connexion ? Vois les traces que les hommes ont laissées au fil des siècles : Stonehenge, les cathédrales, l'Acropole, les monuments de Petra. Il serait difficile d'expliquer leur construction par le seul jeu des échanges privés de biens et de services. Ce n'est pas la quantification des échanges interpersonnels qui ici a de l'importance, mais les rapports de domination entre les hommes qui ont accompli ces ouvrages.

Quand je l'ai plus interrogé, il m'a dit qu'il n'entendait pas qu'à ses yeux il serait souhaitable en soi de construire des cathédrales ou des centres de recherche nucléaire, mais qu'avec des motivations privées, nous n'aurions pas seulement été capables de bâtir des huttes, seulement de nous épouiller les uns-les autres comme des singes.

J'ai été beaucoup écouté depuis que je suis ici, et j'ai même été sollicité à parler. Je ne me suis pas dérobé, considérant que je voyais vivre Ramzo, sa femme et son voisinage dans leur cadre de vie habituel, et que j'en apprenais ainsi davantage sur eux que je ne pourrais jamais leur dire de moi. Il semble maintenant que Ramzo devienne plus loquace, plus prompt à me parler de lui et de ses réflexions.

Ramzo m'a dit aussi : « Le réseau des réseaux ne saurait être encore un réseau. Ce serait autre chose, je ne sais quoi ; mais certainement pas un réseau. » J'ai noté cette phrase qui m'a laissé tellement pensif que je n'ai toujours pas songé à le questionner davantage.

### *Chez Kalia*

Nous sommes arrivés de bon matin chez Kalia. Une vingtaine de kilomètres, même sur une route tortueuse et qui n'est pas asphaltée sur un bon tiers du trajet jusqu'au pont de l'Ourkhan, ça ne prend pas des heures. Kalia m'a d'abord fait l'effet d'une paysanne à la fois cordiale et austère. C'est une femme entre deux âges, grande et svelte. Malgré son foulard et son chapeau de paille qu'elle garde souvent dans le dos attaché par un lacet, son visage est bronzé. Elle porte un tablier sur sa chemise et son pantalon de toile sombre un peu court aux chevilles, qui met en évidence ses bottes de cuir. J'ai ensuite remarqué ses grands yeux noirs qui paraissent aller chercher le sens de vos paroles à leur source derrière les vôtres, puis aux gestes de ses mains, caressants et précis quand elle prépare le thé, sort des sucreries, ou quand elle parle dans un anglais parfois hésitant, comme si elle s'en servait pour ajuster sa syntaxe, ou, plus précisément, le ton de sa voix. Yeux et mains s'allient alors pour lui donner une force de conviction et une sincérité étonnantes.

Kalia m'a invité à rester quelques jours chez elle. Ramzo ne paraissait pas fâché de pouvoir disposer enfin de sa maison. Peut-être y invitera-t-il Darâ. J'ai changé mes réglages du moteur avant qu'il ne reparte. Après quelques essais dans les rues avoisinantes, il fut satisfait.

### *Le 13 juin*

Kalia habite un peu en périphérie de Ranctoro, et je n'ai pas eu hier l'impression immédiate de revenir à la civilisation, à laquelle je m'attendais. Sa maison est bâtie sur une éminence qui domine la petite ville sur son autre versant, et qui lui offre une large vue sur la vallée de l'Ourkhan jusqu'aux falaises du Djirac et au-delà.

Je me dis que je pourrais certainement communiquer par des signaux lumineux avec Ramzo pendant la nuit, un peu stupidement puisque je suis assis devant mon portable.

Ranctoro est une toute petite ville, une bourgade, deux ou trois fabriques se suivent le long des berges de l'Ourkhan et des ateliers divers jouxtent le centre. L'agglomération est lovée contre cette masse rocheuse où habite Kalia, qui la domine de falaises escarpées. Il est probable que les hommes s'installèrent d'abord là-haut, à l'abri de ces murailles naturelles, puis s'y trouvant bloquée, la ville se développa à leur pied, à la jonction des deux rivières, délaissant son premier site peu commodément accessible par la seule face est. On l'appelle d'ailleurs « le Fort », bien qu'il n'y ait aucune trace de fortification ni d'installations militaires, seulement de vieilles maisons individuelles entourées de potagers et de champs de luzerne.

Ce matin seulement, en allant prendre un café dans le centre, j'ai éprouvé l'impression attendue en traversant la rue principale. Ce n'était pourtant qu'une rue bien étroite, où deux voitures se

croisent en ralentissant, mais un magasin est au pied de chaque immeuble d'un ou deux étages : quincaillerie, armurerie, vêtements de travail, informatique, sellerie, herboriste...

J'ai pris un café sur la grande place, devant le dépôt des cars qui desservent les vallées environnantes, et d'où l'on voit quelquefois descendre de rares touristes, les uns arrivant du sud, en tongs et en chemises légères, les autres revenant avec anoraks et d'épaisses chaussettes d'alpinistes. La région a de belles montagnes, mais pas assez singulières pour susciter le tourisme alpin. Le grand bar vend les tickets, et il est encombré de paquets et de valises. Je me suis installé sur la terrasse surélevée d'où je vois la rue principale sur toute sa longueur et celle qui rejoint la route de la vallée du Grâhat, déjà noyée sous les feuillages qui débordent des jardins et annoncent la campagne.

Ce que j'écris ces jours-ci est-il bien passionnant ? On ne peut pas dire que les événements se précipitent. Peut-être faudrait-il un meurtre, une enquête policière à résoudre. Il est curieux que personne ne paraisse remarquer que le seul et unique intérêt des romans policiers, la seule chose du moins qui parvienne efficacement à retenir l'attention du lecteur, et qui fait d'eux le genre caractéristique de l'époque, est cette profusion de détails anodins auxquels le surgissement impromptu de la mort semble donner une importance singulière, alors que c'est exactement le contraire.

### *Salmonidés*

« Ce ne sont pas des ombles », m'a affirmé Kalia, « ce sont des truites. Les ombles sont des poissons lacustres qui sont bien moins vigoureux que des truites habituées à remonter des torrents écumeux. » Quelqu'un d'autre m'a déjà assuré qu'il s'agissait de saumons, mais les saumons migrent entre mers et rivières, ce qui n'est pas le cas ici. Je crois que la terminologie n'est pas bien fixée pour toutes ces sous-familles des Salmonidés, et que les uns ou les autres me répondent selon qu'ils ont appris l'anglais européen ou américain ; je sais que les Québécois appellent déjà les truites « ombles de rivière ». Je suis seulement sûr que je pêche des Salmonidés qui ressemblent à des ombles, vivent comme des truites et ont des tailles de saumons.

Enquête, le mot est passé en trois siècles des sciences physiques aux sciences humaines, puis aux affaires policières. C'est une trajectoire qui invite à réfléchir. Voilà ce que je me dis en pensant à mes remarques de la veille.

C'est pourtant bien à une enquête que je suis venu participer ici en compagnie de Ramzo et de son amie Kalia. Comme de bien entendu, être ensemble ne nous fait pas travailler mieux ni plus vite. Nous trouvons au contraire toutes les occasions de nous divertir, et même de nous dissiper, alors que nous n'aurions certainement rien eu d'autre à faire si chacun avait été livré à lui-même. Mais tout ceci est une autre histoire...

### *Les combats de poissons*

Nous sommes allés assister à des combats de poissons. On en organise ici. On ne se cache pas, mais on s'y rend quand même discrètement, dans une petite salle, à l'abri des regards, et l'on y fait des paris. On ne mise pas de grosses sommes ; le but est simplement d'intéresser le combat, de faire en sorte plus exactement qu'en jouant quelques pièces, l'on se sente plus d'empathie pour la bête qu'on aura choisie.

Il n'est pas très facile de faire se battre entre eux des Salmonidés. On pratique déjà depuis longtemps en Asie des combats de poissons tropicaux, avec des espèces où les mâles sont plus agressifs entre eux, tel le *Betta splendens* qui est élevé pour le combat, comme l'on fait avec des coqs ou des chiens. Les Salmonidés, eux ne sont pas attachés individuellement à leur territoire, ils

sont habitués à circuler et à se côtoyer sur de vastes espaces, et ils n'ont pas de raisons de se combattre. Certaines sous-familles le font parfois, et il n'est pas exclu qu'une grosse truite en dévore une plus petite, mais si ces animaux avaient coutume de se battre, on ne les élèverait pas en bassin. Bien sûr, le comportement de ces poissons est différents selon qu'ils se trouvent nombreux sur un grand territoire, ou seulement deux dans un espace qui leur est bien trop étroit. Je ne sais comment on s'y prend ici, mais il est certain qu'on y parvient.

La façon dont les deux poissons s'affrontent est plutôt inattendue. Ils se font face d'abord, gonflent leurs ouïes, ouvrent leurs gueules qui est naturellement tombante, un peu comme une [binette](#) triste, et qui leur donne des airs brutaux et mauvais. Puis, toujours dans le même alignement, ils placent leurs visages côte-à-côte, se touchant presque. Cela peut durer quelques minutes sans qu'il ne se passe rien. Ils restent ainsi, se déplaçant latéralement, très lentement, sur leur garde. Peu à peu la tête de chacun se rapproche de la queue de l'autre, sans qu'aucun ne tente rien.

Puis soudain l'un attaque brutalement. On mesure alors combien ces poissons sont vifs. L'autre esquive en tentant de mordre aussi son adversaire. C'est extrêmement rapide et brutal, l'eau éclabousse. Parfois les adversaires s'immobilisent, les mâchoires plantées dans les flancs, une nageoire, parfois ils se saisissent à la gueule. Puis ils se séparent aussi vivement, reprennent leur distance, s'évaluent, se présentent à nouveau, menaçants, l'un en face de l'autre, et le manège recommence.

Au bout d'un moment, l'un paraît sentir qu'il n'aura pas le dessus. Il se tient à l'écart, paraît chercher une issue, inspecte tous les recoins du petit bassin jusqu'à s'assurer qu'il ne peut échapper à l'autre qui le surveille à l'écart, le laisserait sûrement fuir si c'était possible, mais fait mine encore de l'attaquer. Il cherche à le mordre, comme étonné qu'il soit encore là. Puis celui qui paraissait le plus faible, convaincu qu'aucune fuite n'est possible, se remet en position agressive avec plus de rage encore, comme pour compenser la faiblesse qu'il s'était autorisé. Il n'est pas impossible alors qu'il reprenne l'avantage.

Le combat ne dure jamais très longtemps. Plus les poissons sont blessés, plus ils sentent qu'ils perdent leur force, qu'ils perdent l'usage de leurs nageoires déchirées, plus monte en eux la fureur de tuer.

J'ai regardé ces combats avec un mélange de fascination et de nausée. J'avais depuis des jours éprouvé la force avec laquelle ces poissons tiraient sur la ligne quand je les pêchais. Je l'avais éprouvé physiquement, et je ressentais d'autant plus la vigueur avec laquelle ils se jetaient l'un sur l'autre. J'en éprouvais la puissance et la violence inouïes produites par ces deux petits corps. Une part de moi-même était seulement attentive aux mouvements naturels de ces animaux si difficiles à observer dans leur élément et à capturer à l'aide d'un hameçon, cherchait à en apprendre des moyens de mieux les piéger, alors qu'une autre part était simplement effrayée, piégée elle-même par l'attention de la première. À vrai dire, aucun des mots que j'emploie n'est juste, ce que je ressentais était bien plus corporel que de l'effroi, et bien trop intelligent pour de la nausée.

Le public, une petite quinzaine de personnes, restait silencieux, et attentif aussi. On ne manifestait pas, on n'émettait pas de jugements, même à mi-voix. On n'entendait que le bruit de l'eau agitée dans l'étroit bassin couvert, car les combattants auraient tôt fait autrement de sauter à l'extérieur. Les présents, principalement des hommes, mais trois femmes cependant dont Kalia, observaient en connaisseurs. Rien ne leur échappait des mouvements, des déplacements incroyablement rapides, des tensions de chaque muscle.

## Cahier sept

### En passant à Torgôrod

#### *Courriel à un ami resté au pays*

Je crois que je ne t'ai pas encore parlé de comment les gens lisent ici. Comment on lit enseigne beaucoup sur une société. Beaucoup de gens viennent lire dans les cafés, et pas seulement le journal. On ne s'en rend pas compte dans un village comme Tourba. Ici, on le remarque.

Un café ou un thé, un narguilé, assis sur une chaise ou sur un tapis devant une petite table, beaucoup sont penchés sur des livres en silence, parfois un crayon à la main comme des turfistes, mais ils ne consultent pas le journal.

Je ne sais pas ce qu'ils lisent, et ce n'est pas important. L'important est comment on lit. Ce qu'on lit dépend de comment on lit. Ils le font posément, attentivement mais sans indifférence à ce qui les entoure, saluant discrètement celui qui entre, car les bars ici sont petits.

Chaque matin, je sors prendre un café de bonne heure. Tous les clients, bien sûr, ne lisent pas, certains bavardent, mais ne parlent pas fort. Je m'installe et je lis moi aussi, ou bien j'écris.

On ne me regarde pas de travers, on répond à mon salut quand j'arrive, puis on m'ignore, on me laisse à ma lecture comme je laisse les autres à la leur ou à leur conversation, voire à leur réflexion. Nous sommes ensemble juste ce qu'il faut.

La plupart du temps, je lis ou écris sur mon portable. Des clients écrivent aussi, j'ai dû oublier de le dire. Je n'ai pas la moindre idée de ce qu'ils écrivent. L'important, là encore, est comment on écrit. Ce qu'on écrit dépend plus encore de comment on écrit.

#### *Le 28 juin*

Ramzo est passé me voir à Ranctoro, profitant d'une visite qu'il devait faire à Torgôrod, un bourg à quelques kilomètres dans la vallée du Grâhat, et où je l'ai accompagné. Je l'ai attendu au bar où j'avais pris un café le jour de mon arrivée.

La route est d'abord verte et champêtre, comme la vue que j'avais de la terrasse vers le lointain me l'avait laissé deviner. Elle traverse des champs de fourrage et des vergers épais. Elle est raide alors, avant d'arriver aux gorges. Jusque-là, elle est bonne, du moins elle est goudronnée.

Nous avons appris la veille la décision du gouvernement grec de faire appel au peuple pour refuser les ultimatums impériaux. Bien que je n'en sois pas surpris, j'en suis inquiet car tout depuis six mois semble sur les rails d'un scénario à l'Ukrainienne. Je ne dis pas que les jeux soient faits, et je le souhaite moins encore, mais les deux situations ont plus de points communs que les commentateurs ne le relèvent.

« L'Ouest continue à se désagréger toujours plus vite depuis mon départ, dis-je. L'accélération m'a surpris ces trois ou quatre dernières années ; l'accélération seule, car je m'attendais aux événements, mais pas à qu'ils tardent tant et s'accélérent si vite. »

Ramzo demeure silencieux, moins parce que la route tortueuse et accidentés des gorges requerrait son attention sans partage, qu'il n'est curieux de la suite de mes remarques. « Il y a vingt ans, continué-je donc, le Pacte Atlantique avait gagné, il n'avait plus rien en face de lui. Il lui manquait seulement de savoir ce qu'il avait gagné. »

« Il n'avait plus rien en face de lui que la force des choses, insisté-je, c'est-à-dire ce qu'il était le moins capable d'affronter et de comprendre. » Je me tais un instant pendant que Ramzo ralentit pour traverser le deuxième pont de bois dont j'entends craquer les planches sous les roues.

« Souviens-toi d'il y a seulement sept ans. Il était de bon ton de voir l'Union Européenne s'étendre jusqu'aux limites de la Géorgie. On imaginait encore il n'y a que quatre ans, une union euro-méditerranéenne pour laquelle seuls les gouvernements libyen et syrien faisaient de piètres obstacles, surtout après qu'on eut chassé l'armée syrienne du Liban en 2005. On envisageait une sécession du Tibet, peut-être du Turkestan chinois ; un renversement de la République d'Iran, et j'en passe. » Je me tais un moment car le précipice mal protégé, maintenant sur notre droite après le dernier pont de bois, me perturbe davantage que si je tenais moi-même le volant.

« Aujourd'hui, c'est l'incendie sur toutes les frontières de l'Empire, l'afflux de réfugiés, l'isolement diplomatique... » continué-je un peu plus loin. « L'Empire craque de l'intérieur, et il n'a plus d'alliés à l'extérieur. Même les vassaux qui paraissaient indéfectibles rusent pour s'émanciper de son contrôle, en proportion de la perte d'influence... »

Après quelques kilomètres, la vallée se desserre et la route redescend au niveau de la rivière. Elle en reste séparée par l'étroite forêt de sapins et de mélèzes qui entoure son lit. Les champs s'élargissent encore, luxuriants en cette saison où la fonte des neiges d'altitude alimente des centaines de rus. À partir de là, la voie n'est plus goudronnée. On aperçoit alors de très loin la curieuse construction qui domine le village de Torgôrog.

« Les grands et petits chefs de l'Empire ont fini par se prendre pour des élites », dis-je encore, « non pas celles d'un empire : celles d'une civilisation, de la plus formidable des civilisations, celle auprès de laquelle les autres font figure de barbarie. Ils ne se sont pas crus seulement les mécènes des élites de la plus grande de toutes les civilisations, ils se sont pris pour ces élites elles-mêmes. »

### *En vue de Tôrgorod*

Torgôrod ressemble de loin à une citadelle. Elle en est bien une d'une certaine façon. Elle abritait au Moyen-âge le siège du parlement d'une fédération qui regroupait la vallée de l'Ourkhan, du Grâhat et du Djirac, et d'autres plus hautes encore au nord, et aussi à l'est au-delà de la frontière.

« La génération précédente s'était achetée le berceau de la civilisation », dis-je encore pour revenir à la Grèce. « C'est du moins ce qu'il était raisonnable de comprendre. La génération actuelle juge maintenant que c'était une erreur économique. »

« Un berceau de la civilisation aurait probablement dû permettre un assez rapide retour sur investissements, du moins s'il avait été bien géré », intervient enfin Ramzo avec une ironie qui m'agace un peu.

« Ces prétendues élites ne comprennent rien », ajouté-je, déjà plus intéressé par le lieu où nous arrivons. « Ce n'est pas pour tromper ni se moquer du monde qu'ils préfèrent parler de taux d'intérêt plutôt que de décisions politiques, de migrants plutôt que de réfugiés, d'invasion russe plutôt que de sécession de l'est de l'Ukraine, de groupe terroriste plutôt que d'un émirat plus grand que l'Angleterre ; ou espionner toutes les communications plutôt qu'écouter leurs interlocuteurs... Ils ne comprennent pas ce qu'il arrive, ils ne savent pas quoi faire. Ils ne le sauront pas. »

Les fortifications de Torgôrod sont construites sur une large cluse qui ferme le fond de la vallée. On en distingue de loin le haut minaret qui ressemble à un clocher suisse.

### *Ébauche d'une phénoménologie de l'esprit*

Nous n'avons pas trouvé l'ami que Ramzo voulait me faire connaître. Il m'a donc laissé dans un café près de la camionnette pendant qu'il cherchait où il pouvait être. J'en profite pour noter les souvenirs tout frais de notre trajet.

J'avais remarqué ces derniers temps que l'attention portée à l'espace environnant ne fait en rien perdre le fil de ses idées. Au contraire ce fil s'ancrerait plutôt sur la trame des perceptions sensorielles, comme une araignée tisse sa toile en la fixant d'abord sur quelques points d'appui, une tige, une roche, une branche... Je fais aujourd'hui l'observation inverse : la poursuite d'une idée ne rend en rien insensible à la prégnance du milieu. Il se pourrait même que la sensibilité soit démultipliée par la réflexion, du moins par sa formulation, comme si, y prenant appui, elle acquérait une force nouvelle.

En notant l'essentiel de notre conversation pendant que je m'en souviens, me reviennent des impressions comme si j'avais traversé réellement des lieux seulement entraperçus de la portière : clairières pentues couvertes de fleurs buissonnantes, à l'air clouté de myriades d'insectes minuscules, survolées de papillons virevoltants comme sous le coup de l'ivresse, de guêpes sonores et zigzagantes, de grosses mouches qui aiment sucer le sang des chameaux lorsqu'ils sont fraîchement tondus ; vastes berges de cailloux autour de la rivière, apparemment réfractaires à toute vie, même celle de mousses ou de lichens, mais où grouillent à l'abri de roches des larves de [trichoptères](#) invisibles sur le sable dans l'eau froide et limpide des rives ; sous-bois de mélèzes, ou encore d'arbres à feuilles caduques aux senteurs de terre humide ; pelouses moussues parsemées de blocs rocheux auprès desquels s'enracinent de petits frênes, des noisetiers ou des rosiers sauvages ; vertigineux murs de sapins serrés et verticaux descendant jusqu'au raz des à-pics de roches sombres...

On pourrait en déduire que le déplacement dans l'espace et dans la pensée ne seraient en rien des phénomènes distincts ; mais plus encore que le concept d'espace est trompeur : trompeur principalement dans la mesure où il se donne comme celui d'un contenant plutôt que d'une trame de [saillances](#).

### *Au café*

L'ami que Ramzo est venu voir n'est ni chez lui ni dans le bourg, retenu au dernier moment je ne sais où par des déboires dont je n'ai pas saisi les détails. Ramzo m'a donc rejoint dans le café au pied de la citadelle.

« Une trame de saillances, oui, cela ressemble plus à la structure du web qu'un réseau », me dit-il quand je partage avec lui mes réflexions, répondant ainsi à la question que je n'avais toujours pas pris le temps de lui poser. « C'est pourquoi, continue-t-il, les mouchards de connexion ont un effet catastrophique sur notre circulation en ligne. »

Je le regarde surpris. « Les mouchards ont sur notre navigation des effets précisément oniriques », répond-il à mon interrogation silencieuse. « Dans le monde réel, l'espace constitue un schème solide et fiable. Par exemple, quand tu descends la route du Djirac, tu peux être raisonnablement certain que tu vas parvenir au barrage, puis à mon village. Si ce n'était pas le cas, c'est peut-être qu'un glissement de terrain l'aurait emporté, mais tu ne peux t'attendre à arriver aux chutes du Niagara. »

Le café est en face d'une grande esplanade que quelques arbres rafraîchissent. De l'autre côté est une imposante porte de pierres crénelée avec un corps de garde visiblement abandonné. Un balcon ombrage la façade de bois et les grandes vitres derrière lesquelles nous nous sommes assis.

« Ce n'est pas ainsi que les choses se passent en rêve », continue Ramzo. « Des désirs épars, des souvenirs frais et vivaces ou profondément enfouis, modifient la topologie de ton espace. Il se passe exactement la même chose quand tu navigues avec des mouchards informatiques. Pages et moteurs de recherche te proposent des liens déduits de tes navigations antérieures. Le web devient alors comme la trame d'un rêve, et ta navigation quelque peu somnambule. »

Nous avons commandé un narguilé avec le thé, dont le tabac oriental corsé semble relevé d'un goût de genièvre et de clou de girofle. « Mais on ne peut faire autrement que naviguer avec des mouchards », le coupé-je en soufflant une forte volute de fumée.

– Bien sûr que si. Il suffit de ne pas les accepter, ou, mieux encore, de remplacer le fichier où ils doivent s'inscrire, par un dossier. Le programme distant ne saura pas gérer un tel dossier sur lequel il ne peut rien écrire, ni acter un refus.

– L'astuce est bonne, je ne le nie pas, bien qu'elle soit vieille comme le web, mais on ne peut pas se priver systématiquement de mouchards. Ils sont indispensables pour certaines opérations en ligne.

– On doit donc accepter de somnambuler en ligne, conclut Ramzo implacable comme le bon sens. On doit alors le savoir et en tenir compte.

### *Les attracteurs étranges*

Nous avons bavardé longtemps, recommandé du thé et du tabac, oubliant aussi bien le rendez-vous que l'idée qui m'était venue de visiter la citadelle dont l'histoire éveille mon intérêt.

« Tes réflexions m'ont rappelé une idée qui a germé depuis longtemps dans mon esprit en regardant les mouvements de l'eau pendant que je pêchais », me dit enfin Ramzo sur un ton plus confidentiel. « J'y étais très précisément attentif à ce que la mécanique des fluides appelle "[les attracteurs étranges](#)". Sais-tu de quoi il s'agit ? »

Ramzo sait bien que je ne suis pas ingénieur, mais j'en ai quand même appris quelque-chose en étudiant Poincaré. Ce sont quatre types de mouvements stables que les liquides tendent à épouser : entonnoir, point-col, puits et...

« Cycle-limite », complète Ramzo en me voyant chercher. « On leur a probablement donné ce nom générique d'attracteurs étranges car il a dû d'abord paraître curieux que les fluides en mouvement tendent à se fixer sur ces quatre figures simples. » Je suppose qu'il plaisante car le nom a été donné assez récemment, mais je ne l'interromps pas.

« Eh bien, vois-tu », lâche-t-il enfin, « il m'est apparu que le processus de la pensée ne pouvait pas être totalement étranger à la mécanique des fluides. La pensée est un mouvement, et il n'y a aucune raison pour qu'elle échappe aux lois universelles du mouvement. »

Je reste un instant interdit par ces réflexions qui me seraient certainement parues délirantes si je n'y avais pas déjà songé moi aussi. « Tu as creusé un peu ton idée ? » lui demandé-je.

« J'ai pris des notes sans aboutir jamais à rien de bien cohérent. »

# Cahier huit

## D'une mécanique de la pensée

*Le 2 juillet*

L'idée de Ramzo me fait penser à celle de George Boole. Boole avait entrepris au milieu du dix-neuvième siècle de traduire des idées et des concepts en équations, de leur appliquer certaines lois et de retraduire le résultat en termes logiques. Pour cela, il avait créé une algèbre binaire basée sur deux valeurs numériques : 0 et 1. Les travaux de Boole, essentiellement théoriques, ont trouvé des applications déterminantes dans les domaines des systèmes informatiques, de la théorie des probabilités, des circuits électriques et téléphoniques, etc, et ont alimenté les travaux de Peirce, Frege, Russel, Turing, Shannon et bien d'autres, comme le dit en substance [Wikipedia](#).

Dans ses *Mathematical Analysis of Logic*, 1847, puis *An Investigation Into the Laws of Thought*, 1854, Boole envisageait donc de ramener le processus de la pensée à la formulation mathématique. Son travail aboutit à ce qu'on peut tout à la fois considérer comme un échec et comme la plus formidable invention de l'époque contemporaine, un peu comme fut la découverte de l'Amérique plutôt que de la route des Indes Occidentales par Christophe Colomb. Boole nous a finalement moins appris sur la pensée que sur le langage, et de là, évidemment, sur le langage et la pensée.

« C'est pourquoi », ai-je écrit dans mon dernier courriel à Ramzo, « ton idée mérite d'être creusée, mais il me semble qu'elle deviendrait plus consistante dirigée vers le langage plutôt que vers la pensée. »

« Boole a été initiateur d'une mathématisation de la logique, à défaut de la pensée, et par là, des techniques numériques. À partir de ces techniques numériques puis de l'ordinateur, il devient possible d'observer des mouvements du langage comparables à ceux d'un fluide, qu'il soit dit ou écrit, qu'il soit en langues naturelles, ou en langages mathématiques, logiques ou de programmation. Une mécanique du langage peut alors être observée et expérimentée, plutôt que celle d'une insaisissable pensée. »

J'écris mon courrier chez Kalia sur ce balcon aux ogives richement décorées d'arabesque, ouvert sur le nord-ouest vers l'amont de la vallée de l'Ourkhan. Le soleil passe derrière les cimes. Le jour demeure lumineux et l'air encore chargé de la chaleur de l'après-midi, mais déjà l'on sent descendre le froid des montagnes.

« N'oublie pas non plus » ajouté-je avant de rentrer et me couvrir, « que les fluides qu'étudie la mécanique sont causalement déterminés, et étrangers à tout ce qui ressemblerait à de la volition. Il est difficile d'en dire autant de la pensée, et même du langage. Nous sommes cependant aujourd'hui en mesure de bricoler des structures linguistiques qui fonctionnent automatiquement comme des objets mécaniques : ce qu'on appelle programmer, coder, développer, hacker... À partir de là, peut-être devient-il envisageable de discerner des attracteurs dans le fonctionnement du langage. »

*Une mécanique du langage*

– Je comprends à peu près ce que peut être un mouvement de la pensée, mais pas du langage, m'interroge Kalia.

– C'est à peu près la même chose, expliqué-je, c'est ce qu'on peut appeler un syllogisme, une inférence, une induction, une déduction, une abduction, une commande, un algorithme... Quelle

que soit la dimension cognitive d'un tel mouvement, on peut observer sa trace dans la syntaxe d'un langage.

– N'êtes-vous pas en train de réinventer l'analytique d'Aristote ? Dans ce cas, je te conseille de vous plonger dans l'étude d'Al-Fârâbî et d'Ibn Sînâ, qui sont allés très loin dans cette voie en tirant parti de l'irréductibilité des grammaires grecque et arabe.

– Non, nous connaissons bien tout cela, une analytique des figures de la pensée que les Arabes ont incontestablement consolidée par leur souci philologique. Nous en connaissons aussi les critiques, tant orientales d'Al-Ghazâlî à Mollâ Sadrâ Shîrâzî, qu'occidentale de Descartes et la *Grammaire de Port-Royal*, à la *Grammaire Générative* de Chomsky. La notion de grammaire est justement centrale à mes yeux, mais même Wittgenstein quand il a écrit sa *Grammaire philosophique*, ne disposait pas des instruments qui sont aujourd'hui à notre portée. Tu vois, l'idée n'est ni de faire une analytique, ni une grammaire, mais une mécanique.

### *Poésie et espace*

En regardant la texture du tapis sur laquelle je suis assis, je songe que le mot persan pour dire « poésie », شعر, vient de la racine arabe qui désigne les poils du chameau dont est faite la toile des tentes. Il évoque immédiatement le tressage, comme l'anglais *web* d'ailleurs. Pourtant les principaux genres de la poésie arabe classique ne sont pas fixés sur les pas du chameau, mais du cheval : la marche, le trot, le galop. J'aime cette idée de tramer avec des pas.

J'ai été aussi particulièrement attentif à la façon dont le paysage changeait à mesure que j'avais, en descendant de bon matin prendre un café dans le centre. J'entends qu'il change très vite selon comment la perspective se modifie. Il suffit parfois de quelques mètres pour que la perspective du lieu devienne entièrement différente, surtout sur ce chemin qui contourne les falaises au-dessus de Ranctoro, et d'où l'on distingue bien la rivière autour de laquelle le bourg est construit. C'est comme si le territoire qui paraît une fois pour toute fixé sur la carte se démultipliait, comme si les deux dimensions dans lesquelles il est figuré, en recelaient en réalité une quantité innombrable.

J'ai mis très longtemps à comprendre la géométrie *in situ* de Poincaré. Je ne parvenais pas à voir le calcul à  $n$  dimensions autrement qu'un jeu de l'esprit qui ne renvoyait à rien de bien réel. Je ne comprenais pas au contraire que la réduction à deux ou même trois dimensions est un travail de l'esprit bien moins qu'une donnée, comme l'habitude nous le fait paraître.

Assurément, une telle simplification est très utile, encore doit-on demeurer capable de s'en émanciper pour retrouver la sensation du territoire réel dans sa multidimensionnalité. C'est ce que j'ai encore eu l'occasion d'expérimenter dans ma marche matinale.

### *Chez Kalia*

Kalia et moi nous sommes beaucoup rapprochés depuis que j'habite chez elle, et surtout depuis que, la semaine dernière, nous sommes allés ensemble après le lac au fond de la vallée du Grâhat, voir le berger auquel elle avait confié quelques bêtes. Je n'en ai pas encore parlé car je ne me suis pas encombré de mon portable pour aller dans un endroit où les prises électriques sont rares. Sinon, nous nous rencontrons très peu ici à Ranctoro. Quand elle ne s'enferme pas dans sa pièce pour lire ou pour écrire, elle est avec ses amies, à travailler dans les champs, ou à traîner au hammam, ou encore à faire je ne sais quoi ensemble.

À la voir toujours entourée de jeunes amies volubiles, je me suis même demandé si elle n'était pas un peu homosexuelle. Je me trompais grossièrement. J'ai même pu apprendre que l'homosexualité était complètement inconnue dans la région.

Je plaisante à peine. Il vaut mieux ici se garder de parler d'homosexualité, ni même d'y faire subtilement allusion. On vous regardera sinon avec un air désolé et gêné, comme si vous étiez un idiot pervers. Allez seulement évoquer les relations entre Rûmî et Shams en termes sexuels... Les effusions de Rûmî et la nature de beaucoup de ses contes vous convaindraient pourtant que ce sont les gens d'ici plutôt qui sont des idiots candides. C'est en fait un peu plus subtil : ils n'ont pas attendu Jacques Lacan pour comprendre qu'il « n'y a pas de rapports sexuels ».

La vie amoureuse entre les êtres se situe sur un autre plan, où ceux qui ne sont pas dans cette relation n'ont aucune place. Quoi qu'il puisse se passer alors entre des êtres, si vous n'y êtes pas impliqués, n'a aucune existence pour vous. Il importe en revanche ici que l'on connaisse qui est votre oncle, votre gendre ou votre cousin. Ceci est public et concerne tout le monde, mais ce que deux êtres font ou ne font pas sous des draps n'a aucune existence pour d'autres qu'eux-mêmes, et n'est même pas pensable.

Naturellement, on ne dénierait pas que vous aimiez quelqu'un et l'on respectera votre attraction l'un pour l'autre, mais on ne la « sexualisera » pas. Vous pourrez vous tenir par l'épaule, par la main, par les hanches... je serais bien le seul ici à imaginer quelque-chose.

C'est ainsi que j'ai commencé à comprendre que ma propre attitude était en réalité répressive. En effet, ne serait-il pas un idiot pervers celui qui se construirait des histoires parce que j'habite chez Kalia, ou encore parce que j'habitais chez Ramzo le mois dernier ? Et ne finirait-il pas ainsi par nous pourrir la vie, quelles que soient par ailleurs les fondements et la nature de ses soupçons ? J'observe en effet qu'en voyant comment on vit ici, l'existence paraît bien plus libre, et ce n'est pas seulement la proximité des cimes qui rend l'air plus respirable.

#### *Près du lac*

Je ne voulais pas m'encombrer d'un fusil pour notre excursion au fond de la vallée. Nous n'en avons pris qu'un heureusement. Je ne crois pas qu'un ours nous attaquerait.

Quand nous avons campé près du lac, je l'ai emprunté à Kalia ; une vieille mais très belle arme de calibre 7,62 qui contient six balles en magasin, robuste et simple, qui ne doit pas s'enrayer facilement ni craindre le sable ou l'humidité. Je l'ai essayé contre un bois mort jeté dans la rivière. Je suis moins habile sur une cible immobile, je m'en aperçois souvent en prenant des photos.

Nous sommes restés l'après-midi près du lac. L'eau en était glacée. La rivière coule un peu plus loin dans un goulet qu'elle a profondément creusé. Le lac, lui, est alimenté par un petit torrent descendant d'un vallon, qui brillait comme un miroir quand nous sommes arrivés. Il est peu profond, et j'aurais pu croire que le soleil l'avait déjà réchauffé en ce début d'après-midi. Je n'y trempai les pieds que quelques instants pour me rafraîchir la tête et le torse. L'air lui-même est beaucoup plus froid à cette altitude où les roches enneigées ne sont plus lointaines.

Puis nous sommes grimpés plus haut le lendemain, là où sont parqués les moutons. Notre excursion n'était pas une villégiature, le berger y demeure seul pendant plus d'un mois, et il est coutume que des gens qui lui ont confié quelques bêtes passent le voir.

Je me suis demandé pourquoi personne n'avait encore installé un moyen de contact là-haut. On ne sait jamais ce qui peut arriver à un homme seul dans un tel endroit. « Je ne suis pas sûre que le berger le souhaiterait vraiment », m'a affirmé Kalia. « On ne se propose pas pour garder des moutons si loin en acceptant quelqu'un derrière son dos. »

#### *Alif*

Le berger a surgi d'entre deux rochers en aplomb du chemin, juché sur un chameau, un fusil entre les mains. Nous l'avions presque dépassé quand je l'ai remarqué. Les chameaux sont des

animaux plus furtifs que les chevaux. L'homme avait fière allure, dans un large vêtement noir et sans forme, coiffé d'un énorme turban. Je suppose qu'il avait déjà reconnu Kalia, et il a descendu la pente avec le même flegme dont est capable sa monture. À contre-jour on distinguait à peine de son visage une courte barbe qu'il n'avait peut-être pas touchée depuis son arrivée. Il nous gratifia d'une imperceptible inclinaison de tête en guise de bonjour, que je lui rendis en portant d'un geste rapide ma main successivement à mon front, ma bouche et mon cœur, ne sachant pas en quelle langue j'aurais pu m'adresser à lui. Sur le coup, je n'aurais pas seulement été certain qu'il parlât une langue terrienne.

« Alif, quel drôle de nom ? » lui ai-je demandé quand nous nous sommes mieux connus, ce qui ne prit que quelques minutes presque complètement silencieuses, après que Kalia nous eut présentés en arabe, nous laissant penser que nous pouvions tous deux échanger en cette langue. Alif avait mis pied à terre pour marcher à nos côtés dans une vaste prairie pentue dont on distinguait au sommet la bergerie qui paraissait toujours plus grande sans pour autant se rapprocher à chacun de nos pas.

Ces pentes relativement douces sur un terrain ouvert sont plus traîtres que les raidillons, car elles trompent l'esprit qui mesure mal l'effort nécessaire à les grimper, comme si l'on en redressait imaginairement la surface. Même si le mois passé dans ces vallées m'a déjà appris à corriger cette impression, j'en demeure encore victime, surtout dans la proximité du but à atteindre.

« C'est plus facile à dire que J-P », m'a-t-il répondu laconique, me laissant supposer qu'il s'agissait d'une initiale. Leur langue en effet ignore les *p* qu'ils remplacent systématiquement par des *f*.

#### *À la bergerie*

Alif avait recouvert les murs blanchis à la chaux de la bergerie de versets du Coran. J'en compris mieux pourquoi il était si bien capable de me répondre en arabe. Les murs étaient blanchis peut-être, mais noircis aussi par la fumée du poêle, et jaunis sans doute également par la fumée du narguilé. Près de celui-ci, était posée une bouteille de vin presque vide, du bon, de Joulane, qui ne circule jamais plus loin que sur le cours de la vallée de l'Ourkhan, car les gens qui le connaissent en gardent le secret de peur que l'industrie des spiritueux ne viennent faire des ravages, et le négociant en cachette comme des trafiquants d'opium. Il nous en a offert en sortant une bouteille pleine.

« Tu peux lire le Coran en arabe et tu n'es pas musulman ? », m'a demandé Alif après le repas. « C'est une chose que je ne comprends pas. J'ai vu pourtant Kalia poser sur toi un regard de désir, et elle ne regarderait pas ainsi un sot. »

« Tu as trop bu, Alif », l'interrompit-elle.

« C'est quelque-chose que je respecte », a ajouté Alif, ignorant sa remarque et s'adressant toujours à moi avec ce ton de sincérité que seul provoque le bon vin, « et je te respecte aussi. C'est pourquoi je ne comprends pas. »

« Tant qu'il y aura une différence ente fidèle et infidèle », lui ai-je répondu pour me dérober, « pas un homme ne sera un vrai Musulman, disait Abû-l-Khaïr. »

« Si Dieu le veut, il faudra un jour que tu me l'expliques », a-t-il insisté.

« Si Dieu le veut, un jour je t'expliquerai », lui ai-je assuré avec la même sincérité non feinte.

## Chapitre neuf

### Quelque temps avec Kalia

#### *Le pas du chameau*

*J'écris toujours moins souvent à la plume. J'en suis très lentement venu à écrire directement au clavier. Au début, je ne rédigeais que des courriels. Il est très difficile d'écrire au clavier, accessoirement parce que l'écran nous donne une vue trop partielle de la page, surtout depuis que presque tous ont adopté le format 9-16. Il faudrait pour le moins pouvoir redresser l'écran.*

*La difficulté d'écrire au clavier ne tient pas à l'agilité manuelle. Je ne saisis d'ailleurs qu'avec quatre ou six doigts, mais plutôt rapidement. La question est la spontanéité, et donc l'automatisme.*

*Il est bien trop facile de corriger et de réécrire au clavier. C'est ce qu'on a tendance à faire plutôt qu'écrire. On y perd l'aptitude à se laisser entraîner par le flot continu d'une parole, comme lorsqu'on écrit plutôt qu'on ne parle de toute façon. C'est un long apprentissage que de la reconquérir.*

*C'est une question de vitesse. Je n'entends pas qu'on doive apprendre à saisir très vite, mais apprendre surtout à ne pas penser plus vite qu'on ne saisit. On a dit bien des choses sur la vitesse de la pensée, mais on ne pense jamais plus vite que le temps qu'on met à manipuler des signes. Bien sûr la pensée a toujours un temps d'avance, mais elle n'est jamais beaucoup plus loin que le bout de ses doigts, de sa plume, de sa langue, de ses poignets, voire de ses jambes, de son regard...*

*C'est à synchroniser tout cela qu'un apprentissage est nécessaire. On n'apprendra pas à écrire, à saisir ou à parler beaucoup plus vite ; et ce n'est de toute façon pas une bonne chose que de parler trop vite. Nous devons plutôt apprendre à penser plus lentement.*

*La lecture nous entraîne à penser plus vite, quand nous ne nous entraînons pas à lire plus vite encore. On lit bien plus vite qu'on n'écrit, et même qu'on ne parle. C'est un mauvais entraînement. La lecture favorise bien sûr l'acquisition d'une langue, mais elle la gêne aussi. Retrouver la lenteur.*

*J'ai noté ces lignes sur mon carnet quand nous redescendions de la bergerie avec un chameau qu'Alif nous avait confié pour le faire soigner à Ranctoro. Son pas avait dû m'inspirer ces réflexions.*

#### *Noté le 23 juin*

*Comme nous devons ramener le chameau jusqu'à Ranctoro, nous n'avons pas repris à Torgôrod le car qui nous avait amenés. Nous avons suivi la rivière du côté de l'ubac, celui de la forêt, pour nous tenir le plus possible à l'abri du soleil. Nous aurions pu faire le trajet en une seule journée, mais nous avons préféré camper à la combe du Chamsir.*

*Le changement de climat est plus sensible en redescendant. L'air est nettement plus doux et le soleil frappe moins durement la peau. L'eau de la rivière est aussi moins froide. Même si son cours est souvent impétueux et si ses lames sont parfois étroites et profondes, elle se réchauffe vite dans ces longues journées de l'été qui commence. Où nous nous sommes arrêtés, elle était déjà moins froide que dans la vallée du Djirac, et je n'ai pu résister à l'envie de m'y baigner. Je suis même parvenu à entraîner Kalia.*

Le site avait visiblement été aménagé de main d'homme. Des pierres étaient posées en amont pour briser le courant, et en aval pour retenir l'eau et faire un assez large bassin sur un côté de la rivière. Plus nous nagions vers le milieu du cours et plus le courant se faisait fort jusqu'à nous entraîner. Il était alors possible de trouver un point où il nous maintenait sur place et où nous pouvions nager contre lui aussi longtemps que nous voulions.

Nous en avons finalement vu un de ces ours, très loin au bord de la rivière, s'évertuant d'attraper des ombles. Nous l'avons bien observé en nous servant de l'objectif de mon appareil photo comme d'une longue-vue, et j'ai déclenché la prise en rafale quand il est parvenu à en attraper un.

### *Le 7 juillet*

Ce dimanche, le référendum en Grèce s'est soldé par une écrasante victoire du « non » aux propositions de réformes formulées par les créanciers, et c'est évidemment ce dont nous avons commencé à parler.

Ramzo et Darâ sont venus dîner chez Kalia ce soir. Nous mangeons dans la pièce qui donne sur le balcon où la vue est si vaste sur la vallée. Même en cette saison, il n'est hélas pas envisageable de dîner dehors. Le temps fraîchit très vite dès que le jour baisse, et même à l'intérieur nous avons tous passé une veste.

La Grèce intéresse surtout mes amis en ce qu'elle est à la croisée de plusieurs conflits, en Ukraine et à l'Est de la Méditerranée, et qu'elle est cernée de pays dans des situations instables, les Balkans, la Roumanie et la Turquie.

« J'observe un paradoxe », remarque Ramzo. « Si l'on en croit ses représentants, la Grèce paraît plus que jamais tenir à son appartenance à l'Europe. À l'opposé, les représentants des autres pays d'Europe paraissent bien moins tenir à la Grèce et à sa valeur symbolique de berceau d'une civilisation. Ils semblent au contraire plus que jamais se rendre compte que la Grèce réelle n'a que peu de rapports avec l'histoire, la culture, l'économie et bien d'autres aspects de l'Europe de l'Ouest. »

« Oui, et où vois-tu le paradoxe ? » l'interroge Darâ pendant qu'il s'interrompt et boit une gorgée de vin. « D'abord, si la Grèce était exclue de l'Union Européenne » continue-t-il, « elle ne cesserait pas d'être un berceau de la civilisation, mais l'Union Européenne pourrait nettement moins se prendre pour la civilisation qui serait née dans ce berceau. Des raisons importantes ont donc dû motiver de tels changements. »

« La Grèce, la Grèce antique », noté-je comme pour compléter la remarque que j'avais faite lorsque nous montions tous les deux à Targôrod, et auxquelles ses paroles auraient pu être une allusion, « n'était pas d'un seul côté de la mer Égée. La Grèce antique ne se limitait même pas à cette mer, elle comptait de prospères cités bien plus loin en Méditerranée et en Mer Noire. »

« Dans une antiquité moins lointaine », ajoute-t-il, « la Grèce s'est confondue au monde hellénistique, et tout particulièrement à l'empire des [Séleucides](#), dont je ne sais combien de cités ont été appelées [Alexandrie](#), de l'Égypte à l'Inde des Parthes et jusqu'aux confins de la Chine. On sait que là a survécu la culture grecque, même pendant la domination de l'Empire romain, qui n'a d'ailleurs duré que le temps de la conquête de [Pompée](#) à la mort de César. Épictète venait de Damas, Héron vécut à Alexandrie, comme Julien de Samosate, où ils servirent les Ptolémée. Plus tard encore, après l'Hégire, la civilisation arabo-persane fut plus encore l'héritière des Grecs que l'occident chrétien. En témoignent la floraison et la diversité d'une philosophie nourrie de Platon et d'Aristote bien avant la Sorbonne, mais aussi de Démocrite, de Pythagore... et même de [Solon](#). La Grèce n'est donc pas le berceau de la seule civilisation occidentale. »

« Une telle idée, nous le savons, n'est pas très prisée dans l'Émirat d'Irak et du Levant » soulève Kalia.

« La Grèce n'est pas non plus le seul berceau des civilisations », ajouté-je, « et cette idée-là n'est pas prisée non plus par les philosophes européens. »

Je me souviens, peu après que je me sois installé ici, j'ai vu Kalia qui se tenait devant ces mêmes fenêtres à regarder tomber le soir. Sans ses bottes, à contre-jour, j'ai vu combien son corps était vivant et souple. Elle avait ôté son foulard et attaché ses cheveux curieusement derrière la nuque. Je l'ai vue telle qu'elle était réellement et non comme elle m'était apparue la première fois. Je me suis approché d'elle et je l'ai prise par l'épaule. Je ne sais pas pourquoi je l'ai fait ; ce fut comme un geste machinal.

Pendant un instant, j'ai craint d'avoir brisé quelque-chose, j'ai craint qu'elle ne se dérobe et que mon geste soit déplacé. Oh, ça n'aurait pas été si grave, ce sont des réajustements tels qu'on en opère perpétuellement dans chacune de nos relations sans en faire des drames.

Elle a seulement abandonné sa tête sur mon épaule. Ça ne m'a pas rassuré, au contraire, je me suis demandé ce que j'étais en train de faire, si je savais où je voulais en venir. Nous vivons toujours bien au-devant de nos pensées.

« La Grèce est un petit pays, et une économie plus petite encore », continue Ramzo. « C'est aussi un peuple, une langue, une culture et une religion, qui excèdent largement les frontières du petit pays. Ce sont des choses que les experts, spécialistes et chercheurs ont du mal à saisir. De tels fantômes passent à travers les murs de la construction européenne. Il y a des Grecs partout dans le monde arabe, turc, persan et post-soviétique. » Il se tait un instant, boit une gorgée de vin et considère ce qui reste des plats étalés devant lui, arrête son regard sur le fromage qu'il n'a pas encore touché, et ajoute avant de s'en servir : « Cette crise grecque n'en est qu'une parmi tant d'autres qui s'entremêlent par des fils ténus. »

Puis Kalia s'est levée pour placer le narguilé au milieu du tapis pendant que nous débarrassions les restes du repas.

« Tu ne nous as rien dit des raisons importantes qui ont modifié la façon dont la Grèce est perçue », nous rappelle Darâ quand nous nous rasseyons.

« La raison principale », reprend-il après avoir soufflé une longue bouffée de fumée, « est que l'Union Européenne en particulier, et le Bloc Atlantique en général, se sont lourdement trompés en croyant que les Russes allaient se jeter dans le guêpier qui leur étaient offert en Ukraine. C'est du moins ce qu'il me semble. Ils n'avaient pas anticipé que la Russie s'en désintéresserait, plus soucieuse de son développement vers l'Est. La Russie n'était intéressée que par sa base en Crimée. Elle a réglé la question très vite, coupant l'herbe sous les pieds à toute initiative contraire, et manifestant clairement ainsi qu'elle ne chercherait pas à aller plus loin. »

« Depuis, le bloc atlantique qui n'a pas compris et a continué ses provocations, a revêtu l'image déplorable qu'il était parvenu à faire endosser à l'Union Soviétique à la fin du siècle dernier, après Budapest, Berlin et Prague. C'est vers l'Est que des populations vont maintenant chercher refuge contre la Garde Nationale de Kiev, c'est face à des troupes soutenues par l'OTAN que des paysans et des ouvriers se dressent maintenant devant des chars, comme sur la célèbre photo de Tian'anmen d'il y a vingt-six ans, et c'est même Moscou qui offre l'asile politique à des dissidents états-uniens. »

« Les directions politiques n'ont pas été déstabilisées en Russie, mais profondément à l'Ouest. L'opposition au système y a perdu toute crédibilité, alors qu'elle enfle dans le bloc atlantique. Quand on songe que cette tentative de déstabilisation visait la Russie principalement parce qu'elle gênait les interventions néo-coloniales dans la péninsule arabique et en Afrique, on peut imaginer

qu'il y ait de quoi modifier les états d'esprits depuis que ces guerres en sous-traitance ont tourné au cauchemar. »

« En somme », conclut-il après avoir tiré une nouvelle bouffée de tabac, « l'urgence ne doit plus être à sauver le symbolique. »

### *L'intelligence est la sensibilité à l'improbable*

La nicotine aidant, la conversation s'est ensuite rapidement orientée vers ce qui nous tenait plus à cœur ces jours-ci. J'en ai tiré et traduit un très court texte en allant prendre de bon matin un café à Ranctoro, d'où je le leur ai envoyé :

*Il est impossible de prévoir toutes les conséquences de chacun de nos actes. Il n'en résulte en rien que nous serions incapables de raisonner et de prévoir. Nous sommes en mesure d'agir la plupart du temps pour obtenir des résultats désirés, mais nous ne pouvons pas en prévoir toutes les conséquences. Nous ne le pouvons pas, non pas à causes de limites qui seraient celles de notre entendement, mais parce que ces conséquences sont elles-mêmes illimitées. Nous pouvons toujours nous dire que les conséquences inattendues de nos décisions seront marginales au regard des objectifs poursuivis, mais nous ne pouvons pas nous assurer qu'elles le demeureront.*

*De telles constatations, on déduit parfois que nous ne maîtriserions rien, et que nous serions les jouets du destin, des dieux ou de je ne sais quoi. Nous sommes bien les maîtres de notre destin, au contraire, puisque nous provoquons même ce que nous ne prévoyons pas. George Boole a bien inventé le langage des machines, même s'il croyait découvrir les lois de la pensée, et Christophe Colomb a bien découvert l'Amérique, même s'il cherchait la route des Indes.*

*Seule la raison ne contrôle rien. Nous serions bien plutôt ses jouets si nous la laissions nous contrôler.*

*Naturellement, nous ne devons pas renoncer au raisonnement ni au calcul – sinon comment produirions-nous de l'improbable et le percevrions-nous ? La raison et le calcul le renforcent et en sont les outils, mais l'intelligence est avant tout la sensibilité à l'imprévu.*

### *Le toucher éloigné*

Pendant la nuit, j'avais encore rêvé des poissons combattants. Ce n'est pas la première fois que cela m'arrive depuis que je les ai vus s'entre-tuer.

Il me semble, lorsqu'ils se tiennent côte-à-côte sans se regarder, que leur corps tout entier est capable de percevoir celui de l'autre à travers la surface de sa propre peau. Plusieurs poissons ont cette capacité. C'est un organe du toucher, mais sans contact : le toucher éloigné.

Aristote, je crois me souvenir, en parlait déjà dans ses *Parties des animaux*. Julien de Samosate en parlait aussi, j'entends de l'ouvrage d'Aristote, dans son traité *Philosophes à vendre*, et il ironisait à propos de telles connaissances qu'il tenait pour peu utiles. Nous en avons bavardé Ramzo et moi, comme je l'ai déjà dit, j'entends de Julien.

« Je ne pensais pas que tu étais si sensible », m'avait dit Kalia quand elle avait vu combien j'étais devenu pâle après le combat des poissons. Je ne crois pas qu'elle voulait dire que j'étais d'une nature délicate, mais elle devait plutôt sentir que j'avais perçu quelque-chose de diffus et d'important. Je cherche encore à le saisir plus distinctement dans mes rêves, ou encore en allant jeter ma ligne dans la rivière.

## Cahier dix

### Chaudes journées

#### *Les turbulences de l'Ourkhan*

Je suis encore allé pêcher. Je descends au confluent de la Grâhat et de l'Ourkhan, à la sortie de Ranctoro, et je remonte le cours de l'Ourkhan, parfois jusqu'au Djirac. Je suis même retourné jusqu'à la casse aux libellules. Je ramène tout juste de quoi améliorer notre ordinaire, et certainement pas assez pour échanger avec le voisinage. Je dois dire que depuis mes dernières conversations avec Ramzo, je suis moins attentif aux ombles qu'aux turbulences de l'eau.

Une ligne est très pratique pour y discerner ce qui resterait imperceptible à l'œil nu. À certains endroits où je la jette, elle est rapidement emportée, et je sens même très nettement l'attraction du courant dans mon poignet, alors que dans d'autres elle reste immobile, même quand l'eau paraît agitée.

En fait elle est agitée mais ne se déplace pas, comme à l'approche d'un point col où le flot se diffracte, mais où le courant médian s'immobilise complètement dans la proximité du point central. Un très simple dispositif comme une longue canne et un fil lesté d'un hameçon aux ailes tournoyant dans le courant est un instrument très sensible pour discerner les turbulences d'un cours d'eau.

Je suis aussi attentif au bruit. Il est extrêmement complexe. Il est un chaos de lignes qui sont peut-être harmoniques mais qu'on ne peut discriminer. Un instrument permettrait peut-être d'y parvenir, mais je suis bien trop ignorant des programmes d'analyse du son pour m'embarquer dans cette voie. Je laisse mon esprit s'imprégner de la cacophonie harmonique, pendant que mes yeux suivent les turbulences et que mes poignets perçoivent les infimes changements de tension de la ligne, jusqu'à ne plus sentir de limite entre l'onde et moi.

J'attrape malgré tout des ombles dont je ne me préoccupe presque plus, comme si la perte d'attention pour eux se compensait par cette sensibilité augmentée à leur milieu ; comme si mon hameçon, en pistant seulement le déplacement des turbulences, croisait plus sûrement leur chemin.

#### *Le 9 juillet, courriel à Ramzo*

Le web crée une situation nouvelle pour la publication, mais une nouveauté peut en cacher une autre. Certaines nouveautés sont provisoires, d'autres sont des tournants décisifs. Le changement provisoire que provoque la publication en ligne est une remise en cause de la fonction qu'étaient parvenues à conquérir quelques maisons d'édition et quelques collections, chacune dirigée de main de maître par un directeur de publication lui-même auteur et penseur. Cette fonction consistait à filtrer et cautionner ce qui devait être lu, connu et discuté.

Ceci n'est qu'une nouveauté provisoire, car la situation antérieure ne se serait probablement pas prolongée, même sans l'apparition du web. Elle était déjà bien questionnée, et fort questionnable. La qualité des photocopies et la baisse de leur coût aurait d'ailleurs suffi à mettre en péril le statut de l'édition. Le web fut plutôt une opportunité pour une publication alternative, sans qu'il ait stimulé et moins encore provoqué cette mise en péril de l'autorité des éditeurs, à tel point que quasiment personne ne sait encore se servir du web pour publier en ligne.

Il n'y a rien aujourd'hui qui ressemble à l'autorité qu'eut un Paulhan sur la ligne éditoriale de la *nrf*, et rien n'en a pris la place. On ne trouve pas davantage d'aventuriers à la Pauvert, ou sinon qui

ont bien moins de succès. Le livre est devenu une marchandise comme les autres, qui cherche son créneau dans le marché.

Cette nouveauté provisoire a bien sûr une incidence sur l'édition en ligne, mais elle y fait alors fonction de frein, d'attachement aux anciennes coutumes que l'on cherche généralement à concilier avec ce qui constituerait sinon un tournant. L'édition en ligne, elle se cherche encore.

Mes propres éditions se cherchent, elles aussi. Je vois bien, d'un livre à l'autre, les discrètes innovations qui me sont presque exclusivement dictées par ma pratique, et bien peu, hélas, par des échanges d'expériences.

Et pourquoi cela ? Parce que ceux qui publient en ligne ne sont absolument pas sûrs de faire réellement de l'édition. Ils ont toujours un Paulhan dans la tête et n'en dépassent pas l'époque. Ils en sont d'autant plus prisonniers qu'ils la connaissent moins.

Ceci-même n'est pas si nouveau en réalité. À quelle époque ceux qui la vivaient étaient-ils dans les événements réels, ou seulement les soupçonnaient ? Qui avait vu Rimbaud ou Lautréamont en leur temps ? Seulement ceux qui avaient su s'en servir (pas les vendre : s'en servir). Qui connaissait Descartes au temps de Descartes ? Et je ne parle pas des bergers et des porte-faix : pour les lettrés, l'époque était celle de Malebranche.

Pour le commun des mortels de ce début de siècle, une édition en ligne n'est pas une véritable édition. Et je ne parle toujours pas des analphabètes : pour les lettrés, un livre, à supposer qu'il soit numérisé, ne peut être accessible en ligne sans limitations de toutes sortes ; sans DRM, ni être dûment badgé par la marque déposée d'une maison d'édition. Il doit demeurer cautionné par une autorité quelconque, fût-elle au moins celle d'Amazon. (L'autorité commerciale est peut-être bien aujourd'hui la dernière, celle pour laquelle les législateurs légifèrent.)

Tout cela n'est que de la nouveauté provisoire, et elle cache en réalité le tournant.

### *Réponse à Ramzo*

Le 9-7-2015 Ramzo a écrit :

« Tes remarques m'ont fait penser à l'importance que l'on donne aux auteurs qui avaient traversé le tamis, justifiant que l'on s'attarde alors sur des aspects très marginaux et somme-toute peu intéressants, de leur vie et de leur œuvre, au point de faire parfois paraître l'essentiel comme marginal. »

Bien souvent, c'est l'essentiel qui passe complètement sous le boisseau. Ce qui est connu des auteurs connus n'a souvent plus aucun rapport avec ce qui les a fait connaître, ou du moins avait frappé ceux qui les ont fait connaître.

Ne faisons pas la même chose. Ce n'est pas le plus important de ce que je t'ai écrit. D'ailleurs, le plus important est ce dont je n'ai pas parlé : la réalité du tournant caché.

### *Les orthoptères*

Les sauterelles et les criquets sont incroyablement voraces avec les vêtements. On ne sait où les déposer quand on a chaud. On serait mal inspiré de faire sécher son linge en plein champ ici. J'imagine que ces orthoptères doivent consommer sur pied une part considérable du fourrage. Les gens d'ici s'en consolent aisément, car ils sont friands de sauterelles grillées.

Ces animaux émettent un puissant grésillement continu tout au long de la journée. C'est un bruit comparable à celui des cigales. Il en diffère cependant en ce qu'il est constitué de deux crissemments répétés sur un ton plus grave, et non d'une succession uniforme et plus vive.

On fabrique des pièges pour les attraper, semblables aux casiers pour les langoustes, mais faits d'un fin treillis métallique. Les bars en proposent grillées dans des cornets de papier, un peu comme

on fait en Europe avec des barquettes de frites. C'est une nourriture riche en protéines et plus saine que la viande. La phobie des insectes qui sévit dans le monde atlantique, et que le capitalisme mondial propage comme un virus avec ses dangereux insecticides, est aussi étrange que criminelle.

Ces crissements sourds et continus sont si fort en proportion de l'ensoleillement, qu'on en ressentirait l'impression que c'est le jour lui-même qui fait griller la terre. Le bruit se calme, puis cesse quand le soir tombe, et celui des insectes et des oiseaux nocturnes le remplace.

#### *D'un discours de Yanis Varoufakis*

“Depuis que j'ai commencé à penser en économiste, jusqu'à ce jour, je me suis dit que Marx avait fait une découverte qui doit demeurer au cœur de toute analyse utile du capitalisme. Il s'agissait de la découverte d'une autre opposition binaire, à l'œuvre au plus profond de la notion de travail humain. Entre les deux natures tout à fait différentes du travail : i) le travail en tant qu'activité créatrice de valeur, que l'on ne peut jamais quantifier par avance (et qui, par conséquent, se révèle impossible à transformer en « marchandise »), et ii) le travail en tant que quantité (par exemple, les nombres d'heures travaillées) mise en vente, à un prix donné. Voilà ce qui distingue le travail d'autres intrants productifs, comme l'électricité : sa nature double, contradictoire. Une différenciation-contradiction que l'économie politique négligea de faire avant l'arrivée de Marx, et que la théorie économique dominante, inébranlable, continue à refuser d'admettre, aujourd'hui encore.”

“On peut considérer l'électricité, ainsi que le travail, comme des « marchandises ». En fait, la lutte entre employeurs et travailleurs a pour enjeu cette transformation du travail. Les employeurs utilisent leur propre ingéniosité, mais aussi celle de leurs laquais des Directions des Ressources Humaines, pour quantifier, mesurer, homogénéiser le travail. Pendant ce temps, les tentatives angoissées des candidats à un emploi, visant à transformer leur puissance de travail en « marchandise », les mettent au supplice : ils écrivent, réécrivent leur *curriculum vitae*, de façon à se dépeindre sous l'aspect de fournisseurs d'unités de travail quantifiables. C'est là que le bât blesse. Si jamais, travailleurs et employeurs parvenaient à pleinement réaliser la transformation du travail en « marchandise », le capitalisme périrait.”

“En l'absence de cette représentation mentale, on ne peut jamais comprendre tout à fait la tendance du capitalisme à générer des crises, mais personne n'accède à cette représentation mentale sans avoir été exposé, d'une manière ou d'une autre, à la pensée de Marx. Dans le classique de 1953, *L'Invasion des Profanateurs de Sépultures*, la force extra-terrestre ne nous attaque pas bille en tête, contrairement à ce qui se passe dans, disons, *La Guerre des Mondes*, de H.G. Wells. Non, la prise de contrôle des individus se fait de l'intérieur, jusqu'à ce qu'il ne reste rien de leur humanité, ni esprit, ni émotions. [...] Quelque chose de ce genre se serait produit, si le travail humain était devenu entièrement réductible au capital humain, adapté, par là même, à l'insertion dans les modèles des économistes vulgaires.”

“Toute théorie économique non-marxiste, qui postule l'interchangeabilité des intrants productifs humains, et non-humains, part du principe que la déshumanisation du travail humain serait achevée. Mais, si jamais elle pouvait être achevée, le résultat serait la fin du capitalisme en tant que système capable de créer, et de distribuer, de la valeur.”

Je trouve intéressante cette longue citation d'un article de Yanis Varoufakis adapté d'un discours prononcé en 2013, et paru le 18 février 2015 dans le [Guardian](#). J'en ai légèrement corrigé la traduction d'[Hervé Le Gall](#). Je suppose qu'on pourrait le résumer par la formule : « si l'échange devient le seul usage, il ne reste alors ni usage ni rien à échanger » (si ce n'est peut-être l'épouillage

et les rapports de domination de la horde de singe à laquelle Ramzo faisait allusion le mois dernier). Il ne demeure plus de place en tout cas pour l'ingéniosité de notre espèce.

À propos des *Profanateurs de Sépultures*, j'y vois une prémonition de son expérience de ministre telle qu'il l'a décrite dans un entretien accordé ces jours-ci à Harry Lambert pour la revue [Newstatesman](#) : « Vous avancez un argument sur lequel vous avez réellement travaillé – pour être sûr que c'est logiquement cohérent – et vous rencontrez des regards vides. C'est comme si vous n'aviez pas parlé. Ce que vous dites est indépendant de ce qu'ils disent. » Et il précise : « Et c'est saisissant, pour quelqu'un qui est habitué aux débats académiques ! »

Varoufakis me semble le type d'homme caractéristique de l'époque qui s'est ouverte, par sa capacité de la voir, de la penser et d'y agir. Espérons qu'il ne soit pas victime du coup-d'État dont le risque a été renouvelé par la capitulation du gouvernement dont il venait de démissionner.

### *En remontant l'Ourkhan*

Il fait vraiment très chaud l'après-midi, et très sec depuis les derniers orages de juin. Les jours commencent pourtant sensiblement à raccourcir mais la fraîcheur de la nuit est vite dissipée par le soleil que n'affaiblit aucune nébulosité.

Les foins sont presque complètement rentrés. J'y ai pris ma part. Je n'allais pas me contenter de regarder Kalia faucher et râtelier avec les autres.

Je sais toujours bien me servir d'une faux. Il est bien sûr que nous irions plus vite avec des faucheuses et des moissonneuses mécaniques, et que nous ne nous déshydraterions pas à faire des efforts en plein soleil. L'effort est bien moindre qu'il n'y paraît toutefois dès qu'on a adopté le mouvement juste. Il suffit de ne jamais laisser s'épuiser l'énergie dont on a animé sa faux et d'en diriger sans effort le mouvement. Les bourras sont un peu lourds, mais on apprécie toujours quand on les porte d'être sous leur ombre.

Des moissonneuses seraient de toute façon d'une faible utilité dans la plupart des champs, trop pentus, petits et découpés. De plus, nous devons attendre quarante-huit à soixante-douze heures avant de râtelier pour que le foin ait le temps de sécher et ne pourrisse pas dans les granges. La mécanique ne nous refait pas gagner un temps considérable.

Je remarque cette sécheresse en longeant à cheval la rive de l'Ourkhan. Je remonte à Tourba où le moteur de la camionnette requiert encore mes soins. J'y ferai ferrer le cheval de Kalia.

C'est une belle bête, petite mais nerveuse. J'imagine qu'il ne lui déplairait pas que je la lance au galop pendant que le soleil est encore bas et que la proximité de la rivière diffuse une légère fraîcheur, mais je ne suis pas très à l'aise avec ces animaux, d'autant qu'ici on a une façon de les dresser, disons un peu comme je règle des embrayages, pour le cross.

« Tu ne vas pas sortir comme ça ? » s'est inquiétée Kalia avant que je parte en ne voyant pas à ma ceinture un lourd poignard en évidence. J'avais accepté de prendre un fusil, puisque le cheval le porterait, et je pensais qu'il me dispenserait de m'encombrer de cette arme tout à fait symbolique dont le fourreau me tient chaud.

« Et si tu descends de cheval ? » m'a-t-elle demandé. « Tu attendras que d'autres te protègent ? Quelle confiance peux-tu inspirer si l'on ne peut compter sur toi pour se défendre ? »

Voilà à peu près la signification symbolique de ce qu'on appellerait ici « une tenue correcte » : en cas de pépin, nous pouvons compter les uns sur les autres.

## Cahier onze

### Autour de la vallée du Djirac

#### *À la forge de Tourba*

La camionnette fonctionne correctement d'après mes premiers essais. Elle souffre simplement des conditions climatiques et de l'altitude. L'essence ne peut pas se comporter de la même façon selon qu'un moteur tourne dans une basse vallée ou pour passer un col, dans une aube glacée ou dans un cirque aride en plein soleil de juillet. Elle connaissait probablement les mêmes problèmes avant que je ne la répare, mais l'état de la boîte de vitesse devait décourager de rouler très loin ou dans des conditions extrêmes.

La seule solution serait de bricoler un dispositif électronique qui règle le carburateur en fonction des conditions climatiques et des changements de pression dus à l'altitude. Si c'était vraiment nécessaire, j'imagine que Ramzo en serait capable, mais cela supposerait quelques frais en capteurs et en circuits imprimés, et surtout un gros travail, qui me paraissent déraisonnables. La meilleure alternative serait de régler la carburation pour des conditions médianes, et apprendre à appuyer sur les pédales avec plus de souplesse.

– Ta nouvelle, [\*les Langues à attracteurs logiques du Devron\*](#), va très loin, aussi loin du moins, et même davantage que l'aurait pu un essai articulé, me dit Ramzo en me faisant passer la clé.

– Tu lis le français maintenant ? Pas la clé à molette, la clé à griffe.

– Il ne manque pas de programmes de traduction automatique, et de [meilleurs](#) que Google, répond-il en me tendant la bonne.

– Je n'ose imaginer ce que tu as pu lire.

– C'est bien suffisant pour comprendre l'essentiel. Tu as trouvé le moyen qui m'avait échappé pour faire de mes propres notes un ensemble consistant.

– C'est la ressource de la fiction. On n'a plus à s'encombrer du « vrai » et du « faux » pour se consacrer aux « si » et aux « alors ». Plus haut, la lampe.

– C'est exact, et j'aurais pu y songer moi-même, connaissant tant de philosophes et de savants arabo-persans qui en avaient fait un usage systématique, et poussaient à travers le conte, la pensée plus loin que ne le permet le traité.

– Je ne te cacherai pas que ce sont eux précisément qui m'ont inspiré l'idée d'une telle ressource. Tu peux mettre le contact. Leurs contes sont, hélas, trop souvent publiés sans relation avec leurs contextes philosophique et scientifique, et ne permettent pas d'en discerner aisément la profondeur et la rigueur.

– N'est-ce pas un peu ce que font aujourd'hui les auteurs de science-fiction ?

– Pas exactement, car l'auteur d'essais et celui de romans sont généralement distincts. On est sous le règne de la séparation des tâches, ce qui se révèle préjudiciable à chacun. On serait bien en peine de trouver une seule intuition apparue dans un roman de science-fiction qui ait eu quelque apport dans un travail de recherche. Personne ne serait d'ailleurs disposé à la chercher. Accélère encore !

– Tu as raison, le champ de l'imagination débridée est aujourd'hui passé plutôt du côté de la formalisation mathématique.

– Que veux-tu dire ?

– Que te faut-il de plus que *la Théorie du big-bang* ou des *trous de vers* ? Des constructions mathématiques sans aucune corrélation avec des expériences ou des observations.

– Personne n'en fait mystère. N'appuie plus sur la pédale !

– C'est encore heureux, mais on s'habitue à considérer les mathématiques comme les lois ultimes de la réalité. C'est bien ainsi par ailleurs que les savants chiites les voyaient : les lois que le Créateur avait données à sa création ; mais ils devaient bien alors se préoccuper du Créateur, et donc de sa créature, pour ne pas réduire cette conception à une pirouette intellectuelle. Sans Lui, de qui ou de quoi les mathématiques seraient-elles les lois ?

– Oui, j'ai bien remarqué que se développe une sorte de métaphysique implicite qui fait des lois des mathématiques une sorte de réalité ultime. J'ai fait cette observation l'an dernier en cherchant sur Wikipédia la définition exacte du paradigme de « travail ». Accélère doucement. C'est pourtant une définition très simple qui peut s'énoncer en une phrase, mais je suis plutôt tombé sur des formules complexes qui, à vrai dire, n'expliquaient rien.

– J'ai lu le papier d'un mathématicien, pourtant au-dessus de tout soupçon, qui affirmait dans une revue que les attracteurs sont des réalités purement mathématiques. Sans nous arrêter au contexte qui aurait pu éclairer la formule, que signifie une réalité mathématique ? Un « quoi » qui se définirait par un « combien » ?

– Tu peux couper le contact.

– Vois le postulat d'Euclide : depuis l'antiquité, on sait qu'on ne peut pas démontrer qu'il ne passe qu'une parallèle par un point pris hors d'une droite, mais personne n'a su pendant des siècles s'aventurer par la porte laissée ainsi ouverte, du moins tant qu'on n'a pas eu à projeter avec précision la surface sphérique de la terre sur des cartes de papier. Quantité de théories non euclidiennes ont alors été développées en moins d'un siècle. Je n'ai jamais vu de découverte mathématique qui ne se soit d'abord enracinée sur la résolution de problèmes concrets, aussi peu théoriques qu'ils puissent d'abord paraître.

– Tu n'as rien à faire cet après-midi du côté du col, qu'on aille l'essayer ?

– On pourrait prendre des photos...

– Prends aussi la scie, on ramènera du bois mort.

– Et les cannes à pêche.

### *Le 21 juillet*

La route de terre qui conduit au col a un passage vertigineux. Surmontée de la haute paroi verticale des Carac-al-Itoun, elle est creusée dans une immense coulée de sédiments et de roches formant un cirque en plein adret, complètement pelé et plongeant presque à-pic dans la vallée ; du moins, rien n'en arrête la vue. Nous distinguons à peine, comme un fil d'argent, le cours du Djirac en bas.

Je remets mon sort à la conduite de Ramzo, en me disant que si je ne l'ai jamais vu sortir de la route quand elle n'était bordée que d'un modeste fossé, il n'y a aucune raison qu'il en sorte quand elle longe un abîme. N'en déplaise aux mânes de Descartes qui prétendait que même un philosophe aurait peur s'il était enfermé dans une cage de fer solidement fixée entre deux clochers, cette idée me rassure.

Elle me conforte tellement que je peux me plonger dans la contemplation du paysage. Descartes était loin d'imaginer qu'un jour des sots comme des philosophes pourraient même prendre l'avion.

J'espère seulement que la camionnette ne calera pas à un tel endroit, et ne m'obligera pas à descendre et ouvrir le capot sur des jambes de coton. Car je sais que la confiance en la mécanique ne me protégerait plus alors du vertige.

### *Au col*

Nous avons emporté la scie, mais nous ne nous en sommes pas servi. On trouve un petit lac sous le col ; nous y avons monté nos lignes pour ramener une demi-douzaine d'ombles. J'aimerais comprendre comment ces poissons parviennent à remonter le torrent jusqu'ici. Ils doivent accomplir des bonds incroyables pour passer certaines cascades. La réalité est toujours incroyable, c'est ce qui la distingue de la fiction, qui se contente la plupart du temps d'être vraisemblable.

La réalité est tout au plus explicable rétroactivement : un levier démultiplie une force en jouant sur les distances de part et d'autre du point d'appui parce que... mais si personne n'avait d'abord utilisé un levier, on n'aurait jamais pu faire de telles déductions par les seules inférences logiques et mathématiques.

Dans ces montagnes, vivent des troupeaux d'ovins sauvages, des sortes de bouquetins aux cornes énormes et magnifiquement recourbées. J'en ai vus pour la première fois. Ils étaient très loin, évidemment. Ce sont des animaux difficiles à approcher suffisamment pour les avoir à portée de fusil ; aussi on les chasse en battue. J'ai encore utilisé le zoom de mon appareil photo comme une longue-vue.

Ramzo n'était pas très disposé à couper du bois. Au fond, il a raison, je suis bien trop obsédé par l'idée de ne rien laisser se perdre. Comme si brûler quelques litres d'essence devait se rentabiliser autant qu'il est possible, et qu'il ne suffirait pas de ramener quelques ombles et quelques photos de bouquetins.

Ce sont de ces choses que j'ai bien besoin d'apprendre des autres, ici. Cette obsession de la productivité finit toujours par conduire à la surconsommation de richesses et de force de travail, et donc à la surconsommation improductive. Autant ne pas s'engager dans cette voie.

### *On entend d'autant mieux que l'on comprend moins*

Ramzo a tenu à m'entraîner à une lecture de poésie contemporaine à Yatkoussour. C'est une ville à une trentaine de kilomètres en remontant le cours de l'Ourkhan. Elle est bâtie comme Torgôrod sur une cluse fortifiée. Elle faisait partie de la même fédération que les historiens font remonter à la fin des [Abassides](#). L'événement se tenait dans la vieille ville, à l'intérieur des remparts, dans une grande salle qui avait dû être un entrepôt, aux épais murs de pierre, et à l'acoustique remarquable.

La langue utilisée ici est une forme particulière du dari dont je ne comprends pas un mot. Je n'en ai pas moins été sensible aux sonorités, tout au contraire ; on entend d'autant mieux que l'on comprend moins.

Les poètes de la région me semblent particulièrement attentifs à tirer tout le parti des caractéristiques sonores de leur langue. Je craignais de m'ennuyer à écouter déclamer des poèmes que je ne comprenais pas, mais j'ai été plutôt envoûté par les subtiles modulations d'une poésie qui était alors pour moi toute sonore.

J'ai souvent pensé que le succès des chansons en anglais tenait beaucoup à ce qu'on n'en comprenait pas les paroles, du moins immédiatement. Les auteurs anglophones paraissent très attentifs aussi aux sonorités de ce qu'ils appellent justement leurs *lyrics*. Les francophones n'en font pas autant. Même les poètes sont plus soucieux d'adresser à l'entendement plutôt qu'à l'ouïe ce qu'ils appellent justement leurs *paroles*.

« La langue française joue peut-être sur un tout autre registre », me dit Ramzo qui l'entend d'autant mieux qu'il ne la comprend pas.

« Je le pense aussi » dit Rarib. « Il me semble qu'il y a une sorte de génie des lettres françaises, qui se sont dépouillées de toutes les ressources exploitées couramment dans les autres langues. Je ne

comprends pas non plus un mot de français, mais j'ai entendu des lectures d'Aragon et de Proust qui m'ont impressionné par les effets obtenus avec une extrême retenue de moyens. »

Rarib est un homme de grande taille à la barbe toute blanche. Il est coiffé d'un énorme turban et vêtu d'une veste sans manche de peau retournée et d'un large pantalon de toile blanche, enfoncé dans ses bottes de cuir. Il est un poète renommé ici, et semble bien connaître Ramzo. C'est lui qui nous a invités à venir souper avec eux.

« Je suis d'accord », ajoute Mehmêt, qui, lui, traduit du français. « On trouve bien chez des poètes comme Mallarmé des "[Aboli bibelot d'inanité sonore](#)", mais dont la signification est alors comme une remarque critique sur le procédé employé. La langue française, qui s'est même dépouillée d'accent tonique, tourne le dos aux effets sonores pour une sorte de langue nue, une austérité qui n'est pas sans rappeler celle des Japonais, mais sur un tout autre registre : là où la poésie japonaise est la plus parcimonieuse – le nombre de mots et de voyelles – le français, lui, est prolixe, mais dans une langue prosaïque qui feint le naturel et se dépouille, du moins en apparence, de tout artifice, mais non d'incises et d'apartés. »

Mehmêt est le plus jeune d'entre nous. Comme ses yeux, qui brillent d'une lueur hallucinée, sa barbe et ses cheveux, drus et taillés courts, sont d'un noir de jais. Nous avons échangé un peu en français, pendant que Ramzo et Rarif parlaient en dari.

### *Le waja*

Le public était assis sur des tapis. Les poètes aussi lisaient assis. Dans toute l'Asie, même pour chanter on s'assoit, et pas sur une chaise, par terre sur un tapis. Je ne m'y suis jamais risqué, mais je craindrais de manquer de souffle dans une telle position. Ce n'est manifestement pas leur cas.

Rarib s'accompagnait d'un instrument que je n'avais jamais vu : une caisse de bois dont la surface supérieure est occupée par un clavier semblable à celui d'un piano ou d'un harmonium, sur lequel on joue de la main droite. La planche du dos est mobile et permet, de l'autre main, d'actionner un soufflet. C'est une sorte de parent de l'accordéon, qu'on pose devant soi plutôt qu'on ne pend autour de son cou.

Ils appellent cela un harmonium (*pump organ*), c'est du moins la traduction qu'ils m'ont donnée en anglais. Ils disent *waja* entre eux. C'est un instrument d'apparition relativement récente, fin du dix-huitième siècle, début du dix-neuvième aux Indes.

## Cahier douze

### À Yatkoussour

*La même intensité que possèdent les rêves*

J'ai pu voir les derniers montages de [Mahmmud Al Haqif](#). Cet homme vous convaincrait que n'importe qui serait capable de faire du cinéma avec n'importe quoi, son téléphone portable... et pourtant, ce qu'il réalise est très fort. Je ne saurais expliquer pourquoi ça marche...

Je pourrais toujours dire qu'il n'essaie pas de reconstruire une réalité et de nous y faire croire. Il fait plus que cela, il en produit les traces.

Je comprends ce qu'il entendait en suggérant de voir le film comme par-dessus l'épaule du cadreur, et non du monteur. En somme, ses images nous disent que ces objets réels qu'elles nous montrent existent bien, pas maintenant, ici, dans leur image, mais ailleurs ; qu'ils ont été, sont encore et subsistent peut-être. Il est important d'en percevoir la réalité pour sentir que Mahmmud fait de ces objets un montage, plus que de leurs images.

Aussi, ses films ont la même intensité que possèdent les rêves, quand nous montons nous-mêmes les traces mnésiques de nos perceptions et de nos sensations.

Ils en possèdent aussi la profusion. La profusion est ce que possèdent à la fois le réel et le rêve, donnant au second précisément son caractère de réalité, malgré toutes les invraisemblances qu'il peut contenir. Pendant que nous rêvons, que nous montons notre propre rêve, il y a toujours, derrière une chose, autre chose, jamais en ouvrant une porte, en traversant une forêt, en soulevant une pierre, nous ne trouvons rien.

Et nous pouvons regarder autant d'arbres que nous voulons en traversant la forêt, ils ont toujours des feuilles, et chacune a des nervures, et des insectes y courent, des larves en ont dévoré les bords, etc. Et si, au lieu de nervures, nous y lisons des lettres, si au lieu d'insectes, nous y découvrons accrochés de minuscules bijoux de diamants sertis de métal, la profusion reste la même.

Partout du réel, à profusion. Jamais la raison discursive ne rencontre la profusion ; au mieux, l'infini.

*À Yatkoussour*

Je me rends à peine compte aujourd'hui combien ce pays sent bon. Les vallées exhalent des senteurs végétales, bien sûr, herbes sauvages et foin sec. Pourtant, même la ville a d'agréables fragrances. Les odeurs de cuisines qui flottent à certaines heures de la journée sont savoureuses. On y sent aussi les arbres, qui sont abondants : tilleuls, marronniers. Tout cela sent bon, même la pierre surchauffée de soleil où coule l'eau froide du caniveau central.

Les chameaux eux aussi sentent bon. On les badigeonne d'un liquide qui les protège des grosses mouches, un extrait végétal qui sent la mélisse ; on en vend un peu partout dans de petits bidons, et on le répand sur le corps des chameaux à l'aide d'un pinceau. Je l'ai souvent fait moi-même quand j'allais râteler dans les champs de Ranctoro.

À l'occasion, j'en mets quelques gouttes dans l'eau de ma toilette, j'adore cette odeur, mais elle ne décourage pas beaucoup les mouches de me tourner autour. Tant que ce ne sont pas [les grosses](#) qui pompent le sang des bêtes, elles ne me dérangent pas trop. Elles me sont devenues familières.

Elles me manqueraient plutôt aujourd'hui s'il n'y en avait plus pour voleter autour de moi, me courir sur le bras quand j'écris, faire le tour de ma tasse vide quand j'ai bu mon café.

On rencontre toute sorte d'insectes en ville. Je me souviens qu'on en voyait autant dans mon enfance en France, là où l'on ne trouverait plus guère aujourd'hui que des cafards.

Je vois beaucoup de [pyrrhocores](#), ce qu'on appelle populairement des « gendarmes », avec leur masque africain noir et rouge sur le dos. On n'en trouve pas dans la vallée du Djirac, qui doit être trop haute. Ou bien, ce sont les tilleuls de Yatkoussor qui leur sont favorables. Ils sont pourtant rares bien au-dessus de deux mille mètres.

Les pyrrhocores sont de la famille des punaises, mais ils ne sentent pas mauvais si on les écrase. Omnivores, ils se nourrissent principalement de graines. Dans mon enfance, quand je les voyais copuler, liés par la pointe de leurs abdomens, tantôt avançant dans un sens, rapidement, puis reculant dans l'autre, avec leurs couleurs vives, je pensais aux [michelines](#) qui passaient au loin, leurs deux voitures accouplées. C'est d'ailleurs toujours ce nom de « michelines » qui me vient à leur propos plutôt que celui de « gendarmes ».

### *Chez Méhmêt*

Je suis resté à Yatkoussor car je me suis bêtement tordu le genou en sortant du restaurant après la lecture. J'étais resté pendant presque deux heures assis en tailleur, et quand j'ai voulu forcer le pas pour rejoindre mes compagnons dans la fraîcheur de la nuit déjà tombée, avec mes articulations raidies, j'ai fait un faux mouvement. Pendant toute une saison, j'ai couru par monts et par vaux à travers tout le pays sans dommage, et voilà que je me blesse en longeant un trottoir. « C'est très avisé au contraire, a remarqué Méhmêt, de tomber là où l'on peut rapidement recevoir de l'aide. »

Nous n'étions qu'à quelques dizaines de mètres d'un poste de la garde civile. Le médecin militaire de garde m'a offert un alcool fort en me prévenant que plus on attend, plus ça fait mal. Il m'a fait très mal en effet, mais si rapidement que je n'ai pas eu le temps de crier. En me servant un second verre, comme j'étais très pâle, il m'a prévenu que j'allais boiter pendant une dizaine de jours. Il m'a prêté une canne en attendant.

Je l'ai vu alors avec surprise sortir un saladier, trois œufs et un sachet de coton. Il a cassé les œufs dans le saladier en récupérant le jaune, il a trempé le coton dans le blanc d'œuf, l'a appliqué sur mon genou, puis il a recouvert le tout d'une bande. Le temps que je me remette complètement, le blanc d'œuf avait pris et formait avec le coton et la bande, un plâtre fort convenable et léger, qu'il me conseilla d'enlever le lendemain, quand la douleur serait passée.

Le lendemain je pouvais en effet poser le pied par terre, le surlendemain, plier le genou en marchant, et chaque jour j'ai moins besoin de m'appuyer sur ma canne. Méhmêt m'a offert l'hospitalité en attendant que je puisse marcher partout sans peine. Je crois qu'il apprécie l'occasion d'employer son français.

### *De la correcte prononciation des langues*

J'apprécie moi aussi de parler enfin ma langue. Méhmêt a un bon niveau de français ; on doit seulement s'accoutumer à sa prononciation, car, s'il le lit et l'écrit fréquemment, il rencontre peu d'occasions de le parler. Je vois bien qu'en seulement quelques jours, il trouve plus rapidement ses mots, et construit ses phrases avec plus d'aisance.

Sa prononciation n'est pas mauvaise en réalité si l'on comprend que la discrimination des phonèmes d'une langue obéit aux mêmes critères que celle des caractères. Chaque lettre, chaque idéogramme doit posséder les traits qui le distinguent des autres le plus nettement possible. Aucun caractère n'est plus ou moins lisible seul ; il ne l'est que dans sa relation avec les autres. De même,

il n'y a pas une plus ou moins correcte prononciation du 'r' en français, selon qu'on soit à Perpignan ou en Alsace. L'important est qu'on ne le confonde pas avec un 'l', si c'est le cas, on cessera vite de prêter attention à une prononciation locale. Pourtant, les diverses manières correctes de prononcer le 'r' en français correspondent à au moins trois phonèmes distincts dans la langue arabe.

Les Marseillais ont tendance à marquer plus nettement qu'ailleurs le 'e' muet, au point qu'il ne paraît parfois plus tout à fait muet, pourtant le français qui se parle à Marseille est plus proche de la versification classique. Le parler radiophonique, qui devient de fait la référence, vous avalerait vite deux ou trois syllabes dans un alexandrin.

Prononcer correctement le français, comme toute autre langue, ne se réduit donc pas à l'imitation simple d'une façon de parler prise quelque part comme étalon, mais répond plutôt au respect de quelques règles d'articulation internes. Le dessin d'une police, aussi bien, peut laisser libre cours à toutes les fantaisies dans la forme de chaque caractère, du moment qu'elle conserve les caractéristiques précises qui distinguent chaque lettre des autres.

Chaque lettre de l'alphabet arabe possède des signes distinctifs si spécifiques qu'elle peut être déformée à loisir, à un point tel que celui qui ne connaît pas cet alphabet n'y reconnaîtrait pas une lettre, sans cesser d'être lisible. L'alphabet latin est loin de posséder une telle souplesse, et il n'est pas toujours facile dans une écriture manuscrite de distinguer un 'o' d'un 'a', ou un 'n' d'un 'u'.

Le même principe gouverne le jeu des phonèmes : il importe de distinguer les vingt-six de la langue française. Lorsque nous entendons parler un Québécois pour la première fois, nous risquons d'avoir du mal à le comprendre, mais lorsque nous nous sommes accoutumés à sa prononciation du jeu des vingt-six phonèmes, nous le comprenons très bien. C'est en ce sens que Méhmêt parle correctement le français, même si l'on doit s'accoutumer à sa prononciation.

Mon genou demeure légèrement sensible quand je descends les rues pentues de Yatkoussour. La canne m'est alors encore utile pour compenser le poids de mon corps. J'avais repris dès le premier jour mon habitude de sortir le matin prendre un café. Je m'aventure maintenant toujours plus loin à la découverte de Yatkoussour.

#### *Yatkoussour, le 6 août*

Yatkoussour n'est pas une grande ville, dix-mille habitants tout au plus, mais elle a l'aspect d'une ville plus petite encore. On se croit partout dans sa périphérie, pas de grands immeubles, pas de grands magasins. On trouve partout des maisons avec des granges, des cours avec des poules ; des chameaux déambulent, de petits magasins vendent un peu de tout, tout à la fois épiceries et drogueries, boulangeries, librairies, marchands de journaux, quand ils n'ont pas une ou deux tables basses sur un tapis pour vous servir des gâteaux au miel ou des sauterelles.

On ne trouve de l'asphalte que sur les principaux axes. On se croit partout à la sortie d'un village, mais le village continue, s'étire le long de la rivière en aval, remonte vers le plateau en amont, et se disperse enfin dans les champs.

J'ai ramené ma canne, je ne boîte plus.

#### *Yatkoussour et l'informatique*

À Yatkoussour beaucoup de boutiques vendent des ordinateurs et des composants informatiques. On y trouve des ordinateurs de bureau, des portables, des tablettes et des ordinateurs de poche, mais aussi des stations de travail. Beaucoup de produits sont d'occasion, mais on y voit du neuf aussi, des entrées de gamme, comme de très performantes et très chères stations de travail chinoises. De tels objets se vendent en Europe dans la plus discrète intimité des entreprises, et la

plupart des gens ne savent même pas ce qu'est une station de travail ni ce qui la différencie d'un ordinateur personnel. Il existe aussi des ordinateurs fabriqués localement, certes avec des composants importés, parfois même de récupération, mais conçus et assemblés dans des ateliers locaux.

Ici, personne ne mettrait tous ses œufs dans le même panier, en associant tout à la fois fournisseur d'accès, opérateur et hébergeur. Le téléphone est assuré par un service local, directement sous contrôle municipal. L'hébergement est généralement associatif, ou bien offert par un commerçant, une école, voire par quiconque maintiendrait un serveur allumé en permanence. L'accès est fourni un peu de la même façon, et se retrouve de fait totalement symétrique. « Vous vous plaignez d'être surveillé en ligne », me disait Méhmêt, « et si la NSA elle-même vous offrait un bouquet de services, vous vous bousculeriez pour y souscrire. »

### *Du travail et de la lenteur*

« Ton ordinateur est bien lent » m'a fait remarquer Méhmêt. Ramzo, sachant que je m'attardais à Yatkoussour, me l'a fait porter dès le lendemain par chameau express en quarante-huit heures. Je sais bien que mes partitions mériteraient une mise-à-jour du système et un nettoyage complet. Pour autant, la lenteur ne me dérange pas beaucoup du moment que la machine ne me demande qu'un minimum de gestes. Il me suffit de presser la touche *Méta* pour ouvrir le tableau de bord, combinée à la touche *A* si je cherche une application, ou à la touche *F* si je cherche un document, je presse ensuite la première lettre de l'application ou du document, puis la touche *Entrée*, et c'est fait. Quelquefois il arrive qu'on oublie le nom d'un programme qu'on utilise peu ; il suffit alors de commencer à saisir un mot qui évoque son usage, « image », « photo », par exemple. Je n'ai nul besoin d'utiliser la souris ou le pavé tactile. C'est très rapide quand on en a l'habitude.

Je ne connais aucun système qui se pilote avec aussi peu de mouvements. Cette économie de gestes donne par contraste une impression de relative lenteur à la machine, d'autant plus si cette lenteur est devenue bien réelle. J'admets que Méhmêt n'en fait guère plus en passant par le terminal, et que son interface demeure plus véloce que mon lourd gestionnaire de bureau [Compiz](#), qui a d'ailleurs la mauvaise habitude de se figer de loin en loin, et doit alors être relancé. Malgré tout, je préfère attendre que le système travaille à ma place et me laisse le temps d'avalier quelques bouffées de vapeur nicotiques ou une gorgée de café, ou seulement de regarder par la fenêtre. Je prise même la sensation de lenteur qui en résulte, et qui stimule mon attention et ma réflexion. Le travail bien fait demande d'économiser ses gestes et de ne pas se presser.

« J'entends bien tes raisons, me répond Méhmêt, mais je ne vois pas pourquoi Compiz serait nécessaire à ton interface, il ne sert qu'à gérer des effets en trois dimensions que tu n'utilises pas. Redémarre sans le lancer. Tu économiseras des ressources inutiles. »

« Qu'est-ce que je te disais », triomphe-t-il au redémarrage en voyant dans le tableau de bord le moniteur de charge. « Ton bureau est même plus esthétique, tes fenêtres évoquent un effet de papier délicat plutôt que cette horrible impression de cartes de crédit que donnent la plupart des systèmes récents. »

Je me demande pourquoi je m'étais persuadé que Compiz était nécessaire à mon système, et que je n'aurais eu sans lui d'autre alternative que revenir à l'interface [Gnome](#). On ne bavarde jamais assez sur de tels sujets.

## Cahier treize

### Chez Méhmêt

#### *La civilisation arabo-persane*

On parle volontiers de civilisation gréco-latine, et l'on a raison. Les Grecs et les Romains ont partagé la même littérature, la même philosophie, les mêmes arts, et ils honoraient les mêmes dieux. Le latin était devenu la langue de communication, et le grec celle de la philosophie et des sciences. On ne parle jamais de civilisation arabo-persane, et l'on a tort, car l'on trouve là encore une sorte de rencontre symbiotique entre la civilisation iranienne et celle de la religion du livre, qui n'est pas sans ressemblance avec celle de la Grèce antique navigatrice et de la Rome terrienne.

L'arabe fut d'abord la langue du Coran, celle qui unifia une civilisation autour de l'Islam, mais qui ne laissa pas moins libre cours aux autres écoles spirituelles, et le champ libre à tous les syncrétismes. L'arabe devint alors de fait la langue de la philosophie, des mathématiques, des sciences, du droit... Le persan fut celle de la littérature et de la poésie. Les mêmes auteurs écrivaient en arabe leurs essais, mais en persan leurs poèmes et leurs contes philosophiques. Avec les lettres, ce furent aussi la musique, l'architecture et les arts de Perse qui ensemencèrent toutes les autres cultures, pas seulement arabe, mais hellénistique, indienne, turkmène, mongole, malaise et [soudanaise](#), anatolienne, africaine...

Le terme arabo-persan est donc plus juste et plus précis que l'ambigu arabo-islamique qui, en confondant religion et civilisation oblitère la singularité et la diversité de l'une comme de l'autre.

#### *Le 12 août*

Yatkoussour est au croisement de trois vallées. L'une redescend vers le Djirac et Ranctoro, les deux autres sont plus élevées. Yatkoussour est bâtie sur cette dénivellation, ce qui a bien fait souffrir mon genou droit ces derniers jours.

Partout autour de moi, je peux voir des parois rocheuses, d'immenses masses de roche tout d'un bloc, d'une couleur bleu sombre d'ardoise. Je ne m'y fais pas vraiment. J'ai devant les yeux ces immensités sombres, parfois carrément verticales, et j'ai peine à y croire pourtant.

Je parviens mal à seulement me faire une idée de leurs tailles et de leurs distances. Rien ne me sert de repère, ni arbre, ni construction. Rien d'humain, rien même de proprement vivant. De la neige seulement reste accrochée par endroits. Aussi, quoique présentes devant mes yeux, elles me paraissent relever d'un autre monde qui me demeure inaccessible.

Je ne les ai même pas remarquées immédiatement, d'abord parce que je suis arrivé avec Ramzo à la nuit tombante, et le lendemain, ma douleur au genou me rendait plus attentif à l'espace tout proche où j'appuyais ma canne. Elles sont devenues subrepticement plus prégnantes, imposant progressivement à mon esprit leur présence énigmatique.

Je ne parviens pas à concevoir leur distance ni leur dimension, je perçois seulement une impression d'immensité démesurée. Elles bouleversent mon sens de la mesure, celui des distances mais encore celui du temps. Depuis quand sont-elles là. Au cours de quelle ère ont-elles surgi ?

– Tu penses que l'histoire a un sens ? me demande Méhmêt à brûle-pourpoint.

L'appartement de Méhmêt se trouve dans la vieille ville, celle qui est au sein des remparts, le plus haut quartier de Yatkoussour. Aussi l'on voit bien de chez lui les montagnes, on les voit aussi

quand on en sort, car si les rues sont étroites, on n'est jamais loin des remparts d'où l'on a toujours une large vue.

Tout de suite en descendant de chez lui, on tombe sur une vaste esplanade d'où le regard plonge sur la ville, la vallée basse, et, en à-pic des murs et de la haute falaise qu'ils surmontent, sur les deux rivières qui se rejoignent au milieu d'une petite forêt laissée vierge. On trouve là un café avec une belle terrasse où nous allons souvent bavarder en début d'après-midi à l'ombre de hauts tilleuls.

– Quelle histoire, demandé-je, celle de l'homme ou l'histoire naturelle ?

### *Frissonnement et volonté de conscience*

Les premiers jours je ne marchais pas plus loin, étant certain que si j'avais pu descendre jusque-là, je parviendrais toujours à remonter. Maintenant, je ne m'y arrête plus qu'avec Méhmêt quand nous avons fini de déjeuner. Il y trouve alors souvent l'occasion de partager quelques réflexions philosophiques en français.

– Il est vrai que l'histoire naturelle paraît assez facilement déterministe, lui dis-je, alors que pour l'histoire humaine, la question est pour le moins discutée. Les deux ne me semblent pourtant pas si distinctes ni si différentes. Pour qu'il y ait des lois de la mécanique des fluides, quelque-chose a bien dû d'abord s'agiter et se fluidifier. Pour qu'une immobilité glacée cesse d'être semblable à un néant, il y a bien dû y avoir quelque-chose, peut-être quelque-chose de l'ordre d'un frisson.

– Un frisson du cosmos ? Qu'est-ce qui pourrait faire frissonner le cosmos ?

– Qu'est-ce qui m'a fait frissonner la première fois où j'ai vu en toute conscience les parois rocheuses qui entourent Yatkoussour ?

– Tu penses qu'une conscience de soi a fait frissonner le cosmos ? me demande Méhmêt.

– Pas une conscience de soi, peut-être une simple pulsion, une pulsion de conscience. Tout mouvement est peut-être une pulsion de conscience.

Ma réponse le fait rire. Il y voit une subtile allusion à une sourate, qui la retournerait à la manière de Marx envers la dialectique hégélienne. « Toutes ces subtilités dialectiques entre le sujet et l'objet, à mon avis ne conduisent pas loin », me renvoie-t-il en conclusion. « Entre le sujet et l'objet, pour moi, l'important est le jet. »

Et je ris moi aussi de bon cœur.

### *Nouvelle lune*

Je connais plusieurs sons agréables aux oreilles : celui du vent dans les montagnes, quand il est fort et siffle contre des parois ; les cris des oiseaux de mer quand le temps est à l'orage ; celui de branchages qui s'agitent doucement ; le léger bourdonnement d'une abeille qui passe d'une fleur à l'autre ; celui d'une autoroute lointaine ou d'une voie rapide ; le bruit de la pluie qui tombe dans un jardin ; celui de voix humaines quand un groupe bavarde sans affectation ni crainte d'être entendu ; Le léger craquement d'une branche sous une forte chaleur ; le chant d'une grenouille la nuit ; le ressac contre des rochers quand la mer est calme ; le bruit des éboulis quand le pas d'un homme ou d'un animal fait rouler les pierres ; celui d'une faux aiguisée qui tranche le foin bien à sa base, ou encore de la pierre qui l'aiguisé ; celui de brindilles qui crépitent quand on allume le feu ; les très légers bruits que fait un ordinateur quand il travaille ; celui que rend un bambou sec quand on le frappe ; le sifflement d'un train lointain et invisible dans la campagne ; le léger rebond d'un marteau sur une enclume quand il modèle un fer rougi ; celui d'un roulement continu de tonnerres lointains quand un ciel est traversé d'éclairs successifs qui jamais ne le plongent complètement dans la nuit.

Cette dernière occurrence a précisément lieu dans cette nuit complète de nouvelle lune. Je suis monté sur la terrasse commune de la maison de Méhmêt pour mieux voir, et sentir cette odeur particulière de pierre mouillée. De grosses gouttes tombent sur la vieille ville, mais si peu serrées qu'elles tardent à ruisseler. Les éclairs se succèdent dans un roulement incessant. Les montagnes et les nuages mêlent leurs formes hallucinantes, éclairées de toutes parts d'une lumière bleue discontinue.

La pluie commence à crépiter tandis que je recule davantage à l'abri de la toiture, quand la voix de Méhmêt me fait sursauter : « L'automne est précoce ici dans les hautes vallées. » Le brave ami est venu me porter un blouson pour que je ne prenne pas froid.

### *La poésie contemporaine*

« Qu'est-ce qui distingue votre poésie contemporaine de celle traditionnelle ? » interrogé-je Méhmêt pendant que nous descendons tranquillement prendre un café à l'esplanade des remparts.

« Il existe une poésie traditionnelle ici », m'explique-t-il, « et il n'y a rien de honteux à s'y exercer. Cependant, cette poésie ne bouge plus. Elle a ses règles, ses sujets et ses styles. Elle a même son vocabulaire et ses jeux de langage. La poésie contemporaine ne rejette pas cette tradition ; elle ne l'ignore même pas, elle entend seulement ne pas s'y limiter. En somme, nous autres poètes contemporains, nous entendons écrire comme le firent les poètes traditionnels avant qu'ils ne le devinssent. »

La pluie de la nuit a apporté la fraîcheur, et le vent souffle encore de l'ouest, aussi nous préférons nous attabler sous la bâche près du café, dont la toile diffuse mieux la chaleur du soleil que l'épais feuillage des arbres.

« Tu comprends donc » ajoute-t-il pendant qu'on vient nous servir sans que nous ayons eu à commander, « qu'une telle posture nous conduit à relire les poètes traditionnels comme les poètes contemporains qu'ils furent. Tu vois, c'est un presque rien qui change tout. »

« En somme », avancé-je pour essayer de synthétiser, « rien n'est jamais entièrement contemporain puisqu'on s'appuie toujours sur ce qui a été fondé avant soi ; ni rien n'est traditionnel non plus, puisque la seule répétition à un autre moment change tout. »

« Ce que je te dis n'est pas exactement aussi simple, sois attentif », insiste-t-il, « c'est d'abord une question de posture. Tu peux faire du traditionnel avec ce qui est encore tout chaud et saisi dans la plus fugace actualité, comme tu peux toujours retrouver la contemporanéité des plus anciens ouvrages. C'est cette contemporanéité qui intéresse vraiment les poètes contemporains ici. »

Je vois bien que je n'avais pas prêté à ses phrases tournées dans son meilleur français, toute l'attention qu'elles méritaient. « Oui, je t'entends mieux », dis-je enfin. « Je pense même qu'une telle posture peut alors être étendue très au-delà de la seule poésie : à la philosophie, à la science, à la religion, que sais-je. »

« Je suis bien d'accord », continue-t-il pendant que j'ajoute du liquide à ma vape, « mais je pense qu'il s'agit alors bien toujours de poésie au fond. Je crois que les Surréalistes l'avaient compris, c'est pourquoi ils se sont affirmés poètes, et ils l'étaient en effet, même quand ils n'écrivaient pas de poèmes. Tu perçois mieux maintenant la différence essentielle entre la poésie et la poésie contemporaine ? » Il tire une longue bouffée de sa pipe qu'il a allumée pendant qu'on nous servait le café, et contemple un instant son rond de fumée rapidement emporté par un vent que l'angle de la rue rend léger.

« Au sujet de la religion », reprend-il, « c'est, me semble-t-il, ce qui caractérise les *Motaçawwuf*, et eux aussi, mystiques peut-être, sont à mes yeux avant tout des poètes. »

« On dit "soufis" en français » corrigé-je.

*Sur l'état du monde ce 17 août*

Méhmêt ne partage pas mon avis sur la gauche grecque, ni sur Yanis Varoufakis en particulier. Pour lui, l'homme est acquis au système européeniste et atlantiste, et ne fait même pas mine de le cacher. Ce n'est pas tout à fait faux, bien sûr, mais Varoufakis n'en défend pas moins des idées radicales. Elles sont radicales dans le sens où elles vont à la racine : l'exploitation du travail humain. C'est contradictoire, évidemment, c'est même inconciliable ; c'est justement la raison qui m'incite à lui faire confiance.

« Ce n'est pas facile à comprendre pour un étranger », lui expliqué-je, « mais tout le monde en Europe est persuadé ou feint de l'être que l'avenir ne saurait suivre d'autre voie que ce féodalisme financier qui se donne pour un ordre international démocratique, ou un nationalisme populiste, nostalgique des empires coloniaux et du fascisme. Nous savons bien toi et moi que ces perspectives n'ont pas plus de prise sur la réalité ni d'avenir l'une que l'autre, mais personne en Europe n'en perçoit d'autres, ni ne voit vers quoi l'avenir pourrait se profiler. Comme on n'en voit pas d'autres, il n'y en a pas en fait. Varoufakis, en tant que représentant du peuple grec, ne peut certainement pas sortir seul d'une telle logique, mais il semble cependant en suivre d'autres en parallèle. »

« Je suppose que tu as raison sur ce point », admet-il. « Il est assez difficile de comprendre vu d'ici pourquoi, par exemple, une droite traditionaliste éprouve une sympathie qui n'est pas vraiment partagée pour les milices ouvrières du Dombas, ni pourquoi une gauche, fût-elle révisionniste, soutient les nazis de Kiev. »

« En Europe on ne conçoit que ces deux alternatives : faire durer autant qu'il est possible l'état actuel des choses, ou revenir au passé. Une part de la droite traditionaliste éprouve alors une sympathie, certes qui n'est pas partagée, pour la Russie, ou encore pour l'Iran, ou la Chine, parce qu'elle croit de bonne foi qu'ils sont attachés au passé sous le prétexte qu'ils défendent leur qualité de vie et résistent à la domination financière des USA. L'Ouest a tellement identifié sa propre domination à celle du mode de production capitaliste, et la modernisation à l'occidentalisation, qu'on ne sait plus les dissocier. Ceci n'est d'ailleurs pas sans rapport avec le malentendu nationaliste. Les pays du pacte atlantique ne parviennent pas à distinguer identité nationale et indépendance, alors que la Russie, comme tous les pays des BRICS, Chine, Inde, Afrique du Sud, Brésil, sont multinationaux. Coupler les principes de souveraineté populaire et d'identité nationale y est alors problématique. »

« De toute façon, je suis d'accord avec toi », conclut-il. « L'important est de percevoir vers quoi l'avenir peut se profiler, et ne pas se laisser trop distraire par l'errance de formations parlementaires qui se recomposent au gré des situations. Tu ne m'as toujours pas dit si tu pensais que l'histoire avait un sens. »

## **Cahier Quatorze**

### **La vallée du Dar-Kall-Koury**

#### *Le sens de l'histoire*

L'histoire, c'est le temps, et le temps a un sens, il va du passé au futur. Ceci est fort simple, et même un peu trop, car ce n'est peut-être qu'une remarque grammaticale. Pourtant cette grammaire a des fondements réels : ceux de la mesure du temps, c'est-à-dire de l'association des phénomènes à des mouvements continus et réguliers, rotation et révolution de la terre notamment.

Ces deux temps, celui de la mesure et celui de la succession des phénomènes, sont cependant distincts, puisqu'ils sont couplés ; comme la musique, par exemple, est distincte de sa mesure sur les partitions. Alors, la succession des phénomènes, indépendamment de leur mesure, c'est d'abord la causalité, leur enchaînement comme causes et comme effets. La cause alors est placée avant, et l'effet, après.

Cependant, comme il est plus périlleux de prédire des effets à partir des causes que de déduire les causes à partir des effets, dans la pensée, le sens du temps, et donc de l'histoire, va plutôt du présent au passé. C'est pourquoi l'on dit « avant » à propos du passé, alors qu'on sait bien que l'avenir est devant nous, mais on dit pourtant que ce futur est « après » le présent.

Ceci est cependant encore trop simple. Si nous pensons que les causes déterminent complètement l'avenir, alors c'est comme si l'avenir était déjà accompli, et qu'il n'y ait plus proprement de temps. C'est comme si le monde était un livre déjà tout écrit, dont les pages se succèdent certes, mais qui est déjà tout entier dans le présent.

Supposons qu'on entende ainsi le sens de l'histoire, comme un livre déjà tout écrit, alors quel sens l'histoire pourrait-elle avoir pour moi ?

Considérons encore cette même supposition que l'histoire soit un livre déjà écrit, qu'est-ce qui pourrait alors empêcher que le sens des mots et du texte ne change ?

#### *L'imprédictible*

« Ne penses-tu pas que notre ami est un remarquable sophiste ? » demande Ramzo en se tournant vers Méhmêt.

Il n'est jamais trop tard, et j'ai fini par répondre au questionnement incessant de celui-ci sur ce que je pense d'un éventuel sens de l'histoire. Ramzo est passé nous chercher à Yatkoussour en voiture avant de nous conduire dans la profonde vallée du Dar-Kall-Koury, à Bestan, pour assister à une nouvelle lecture de poésie contemporaine au cours de laquelle Mahmmud Al Haqif projetera des séquences de ses dernières réalisations.

« Je conclus de ce que tu viens de nous dire que tu es convaincu que nous pouvons changer le cours du monde, dit Méhmêt, et que tout pourrait être différent. »

« J'en suis convaincu », affirmé-je, « et nous ne cessons de le changer. Pour ce qui est de le changer selon nos souhaits, c'est une autre histoire. N'importe qui et aussi bien n'importe quoi est capable de transformer, et même radicalement, le cours des choses. Aussi, ce qui demanderait à être expliqué davantage serait plutôt comment un minimum de prédictibilité demeure malgré tout possible. »

Nous avons garé la voiture près de la route pour déjeuner, dans un trou de verdure à côté d'une source dont l'eau est recueillie dans des troncs évidés qui servent d'abreuvoirs aux chameaux qui passent de loin en loin sur la route. Nous nous sommes assis sur une large toile de bourras au centre de laquelle nous avons déposé les divers éléments de notre casse-croûte.

« En effet, si rien n'était prédictible », continué-je, « rien ni personne n'agirait pour changer le cours des choses, rendant peut-être alors l'avenir effectivement prédictible. Or l'avenir justement est prédictible, et donc, tout ce qui vit agit pour le modifier, et en le modifiant, logiquement, met en péril cette prédictibilité. Elle subsiste pourtant bel et bien, et face à un tel paradoxe, on pourrait imaginer que nos tentatives d'intervenir sur le cours des choses soient aussi déterminées par ce même cours des choses. Les événements seraient alors du même coup tout aussi inévitables que fondamentalement imprévisibles, ou prévisibles seulement pour nous tromper. »

### *Contes d'Orient et d'Occident*

« C'est ce que montre très bien un conte que vous devez connaître » dit Ramzo. « Un jour, un vizir aperçut la mort dans les rues de Bagdad, qui le regarda fixement comme si elle le reconnaissait. Pensant qu'elle était venue pour lui, il avisa le calife qu'il allait fuir le jour-même pour Samarcande. Le soir, la mort rendit visite au calife. "J'ai été surpris d'apercevoir ton vizir ici-même à Bagdad ce matin, dit la mort. J'ai un rendez-vous avec lui bientôt à Samarcande." »

« Marcel Proust avançait une conception plus subtile », intervient Méhmêt en bon lettré du français, « pour expliquer comment, si nous sommes renseignés sur ce que nous voulons éviter, nos efforts pour l'empêcher risquent d'en favoriser l'accomplissement, comme si ce que nous en savons contribuait à en tracer plus sûrement la voie. »

« Un autre conte », ajouté-je, « de Maupassant celui-là, pousse cette idée à l'absurde en racontant comment un homme, saisi par la terreur de se faire tuer dans le duel qu'il avait lui-même provoqué, finit par se suicider avec son propre pistolet. »

« Pour le coup, on pourrait dire que l'homme était avant tout effrayé par l'imprédictibilité », commente Ramzo.

« Ceci me rappelle encore un autre conte », dis-je, « de [Pierre Boulle](#) cette fois : Un prêtre et un médecin athée devaient confirmer ou non un miracle. Le médecin conclut qu'aucune cause naturelle n'aurait pu rendre la vue à l'aveugle en une nuit, et que rien ne lui permettait donc de contester qu'une grâce avait répondu à la prière de celui-ci. Le prêtre, qui avait écrit plusieurs traités sur la réalité des miracles et la grâce de Dieu, ne parvenait pourtant pas à s'en convaincre. Il était incapable de l'admettre et cherchait à tout prix, et même contre tout bon sens, d'autres explications, jusqu'au moment où il dut s'avouer qu'il refusait de croire à un miracle alors qu'il en était témoin. »

« Je ne vois pas le rapport », m'interroge Méhmêt.

« Le rapport est que ce prêtre était lui aussi effrayé par l'imprédictible », lui répond Ramzo, qui nous dit trouver fort intéressante la sagesse des contes français.

« Il est regrettable toutefois », ajoute-t-il, « que ce ne soient pas les philosophes ni les savants qui aient écrit eux-mêmes ces récits, comme cela était courant dans la civilisation arabo-persane. Quels ouvrages auraient pu composer Henri Poincaré, Joseph Fourier ou Sadi Carnot ! La fiction aurait peut-être aussi stimulé leurs recherches, d'autant plus que, les uns comme les autres suivaient à l'évidence des cheminements parallèles : restituer à l'homme ce qu'on avait précédemment prêté à Dieu seul. »

« Ces paroles ne seraient-elles pas quelque peu blasphématoires pour un musulman qui fait ses prières quotidiennes ? » demandé-je.

« Le blasphème serait plutôt d'imaginer de mesquines jalousies ente l'homme et le Très-Haut », me répond-il amusé.

### *La vallée du Dar-Kall-Koury*

La vallée est étroite et profonde. Ce serait un paradis pour les alpinistes, surtout pour ceux qui aiment grimper des parois abruptes à défaut de bien hauts sommets ; je n'en ai pourtant vu aucun. La vallée est peu peuplée car elle ne conduit nulle part. Elle se termine dans le cirque du Nabourkir, dont le pied est à peine accessible par un sentier muletier qui longe le torrent. Cette vallée est en somme le trou le plus perdu de toute cette région perdue de l'Asie Centrale.

C'est pourtant ici, à la fin des [Seldjoukides](#), qu'est né l'esprit de la fédération. Les républiques se sont fondées dans la foulée d'une réforme religieuse qui replongeait aux sources du Zoroastrisme. Elle n'était en rien une négation de l'Islam, et elle ne faisait pas l'impasse sur Jésus et [Manès](#). La vallée du Dar-Kall-Koury reste encore aujourd'hui un centre spirituel de cette synthèse qui se veut strictement coranique sans rien perdre de ses héritages millénaires.

### *Le 26 août*

Je suis ému de marcher dans les pas de Nietzsche. Est-il réellement venu dans la région ? Tout dépend de ce que l'on entend par « réellement ». Je ne doute pas qu'un *ahura* l'aura conduit dans quelque voyage nocturne, sur un chameau ailé peut-être, jusque dans ces vallées pour lui inspirer son *Zarathoustra*.

Je n'ai jamais pu voir en Nietzsche un philosophe allemand. Il est pour moi un philosophe de langue allemande soit, mais un philosophe du Midi, ce Grand Midi qui me semble devoir être entendu dans toutes ses acceptions quand il en parle, et du [Gai Saber](#), bref, un compatriote. L'essentiel de sa vie s'est déroulée entre la Suisse et la Méditerranée. Curieusement, je n'ai rencontré chez aucun de ses adeptes et de ces commentateurs une prise en compte de ces aspects de sa personne et de son œuvre, de sa migration vers le sud, et du passage de sa vocation de pasteur au prophète du Mazdéisme.

J'ai décidé de rester quelques jours à Dar-Kall-Koury. Le lieu m'a séduit, mais surtout la façon dont il se vit. Pas de vitrines, d'affiches ou de parasols aux couleurs criardes pour gâter les jeux de lumière entre les hautes roches et les pentes couvertes de forêts. On entend le bruit du vent que ne couvre pas celui des insectes, ni des oiseaux, des corvidés qui nichent par volées dans les parois, ni les cris d'enfants dans la cours de l'école ou dans les jardins, ni celui d'une tronçonneuse lointaine, d'un camion de l'autre côté de la rivière, ou des coups de marteau réguliers qui montent de la forge.

### *Le bon pasteur Nietzsche*

Il n'est pas nécessaire d'avoir lu Nietzsche en long en large et en travers pour voir que son cheminement ne passe pas par une crise, un point de rupture ou quoi que ce soit qui ressemblerait à une conversion. On y voit plutôt la lente floraison de prémices... Ou de prémisses : pour moi [ces deux mots](#) ont le même sens, et ils l'ont plus encore dans l'œuvre de Nietzsche. J'en emploie toujours un comme une figure de rhétoriques pour l'autre, et je finis par ne plus très bien distinguer le terme de logique de celui d'agriculture. N'y a-t-il pas une [forme de vie](#) dans le langage ?

J'ai toujours reconnu le pasteur en Nietzsche, un pasteur qui a décidé d'aller au bout de son authenticité, et dépasse la religion. Il y a de l'Emerson chez lui, et du Feuerbach aussi. Il y a cependant la singularité de ses lieux : les montagnes d'Asie Centrale, et celles des Alpes du Sud. Cette géographie spirituelle est plutôt énigmatique, mais moins encore que la façon dont elle est ignorée par ses adeptes et ses commentateurs. J'ai beaucoup lu Nietzsche dans mon adolescence et

ma jeunesse, c'est-à-dire trop tôt, sans méthode et avec un esprit brouillon. Je suis donc loin d'en être un spécialiste ; ceux qui le sont ne m'ont pourtant pas mieux renseigné sur ses paysages mentaux.

### *La citation de Proust*

Un ami qui suit mon journal de voyage m'a envoyé la citation exacte de Marcel Proust : « Si nous sommes renseignés sur ce que nous voulons éviter, nos efforts pour l'empêcher risquent d'en favoriser l'accomplissement, comme si ce que nous en savons contribuait à en tracer plus sûrement la voie. » J'ai souvent entendu des amies de Teresa, a-t-il ajouté, expérimenter ce qu'elles nommaient « la vengeance du pharaon »...

Ta lecture m'a égayé, rassuré, stabilisé un moment, a-t-il dit encore. Il faudrait ne pas s'arrêter de lire ou d'entendre parler de certains sujets. Tous les sujets sont bons, mais certains se mettent (sont mis) en avant et on leur appartient peu à peu, quand la réflexion ou/et/+x la sensation s'opère(nt). Mon moral est mou et, comme à mon habitude, je suis le chat qui cherche l'intellection qui va lui permettre de se blottir. À défaut de trouver un vrai lieu, une armoire de linge souple, par exemple, pour y dormir...

### *Mon genou me fait encore souffrir*

Mon genou me fait encore souffrir quand je descends des chemins caillouteux. Je suis allé en parler à une rebouteuse de la vallée. Je l'avais rencontrée une première fois le soir à la lecture où je lui fus présenté. Elle m'a longuement interrogé tout en voyant ma jambe, remontant à travers ma chemise ses mains dans mon dos, éprouvant mes épaules. Elle avait quelque-chose d'effronté et de sauvage avec ses yeux très noirs et ses longs cils, et un très beau sourire.

Après m'avoir patiemment écouté et avoir paru plusieurs fois amusée par ce que je lui disais, elle a jugé bon de synthétiser. « Tu as donc passé la soixantaine. Tu es venu ici au printemps, passant sans transitions du niveau de la mer à deux ou trois mille mètres, tu as grimpé des cols, râtelé et rentré du foin, tu as pêché en trempant tes pieds dans l'eau glacée des rivières et des lacs, tu es resté longtemps assis en tailleur quand tu es habitué aux chaises et aux tables, tu as dormi dans des maisons sans chauffage, tu t'es déboîté le genou au début du mois, et tu voudrais descendre des sentiers de montagnes avec des jambes de vingt ans. » Elle rit. « Pour les miracles, on aurait plutôt dû te conseiller la mosquée qui est un village plus bas. »

« Ton genou n'a rien, il suffit d'attendre que ça passe en le faisant travailler comme tu fais, mais sans le fatiguer. Je vais quand même te préparer de quoi te permettre d'aller prier avec un pas plus ferme », a-t-elle ajouté. Nous nous tutoyons car nous nous parlons en arabe, elle, ne comprenant pas un mot d'anglais, et moi ne connaissant rien de la langue locale ; l'usage des formes de politesse en arabe est sensiblement différent du français.

Avant de partir, elle m'a dit plus sérieuse : « Je ne plaisantais pas, tu devrais quand même faire tes trois prières par jour. Ça te ferait perdre un peu de ventre et ça assouplirait tes reins ; ce qui ne serait pas mauvais non plus pour ton genou. » Et elle a fermé la porte avec un rire espiègle.

Depuis je passe deux ou trois soirs par semaine arroser son jardin. Elle ne m'a évidemment pas demandé d'argent pour sa prestation. Les gens de sa corporation ne le font de toute façon jamais. Elle avait besoin de quelqu'un pour arroser et entretenir son potager, qui me semble d'ailleurs bien grand pour ses besoins, car j'aperçois perpétuellement des gens qui viennent la consulter avec des paniers de fruits et de légumes. Je vois cependant aussi beaucoup de voisins aller s'y servir sans rien demander, sans doute en échange de quelque service.

## Cahier quinze

### À la Villa

#### *À Bestan*

Bestan n'est qu'un village, un assez petit village, et partiellement en ruines, ce qui est rare dans la région qui n'a pas connu d'exode rural dans un passé récent. Bestan fut donc en d'autres temps une agglomération plus importante. Le site fut une place considérable au treizième et quatorzième siècle, avant la domination des [Timourides](#). Il est ancien, il remonte à l'antiquité, et probablement à la préhistoire.

On trouve sur place des stèles antiques, on les trouve surtout chez des habitants, car il ne doit plus en rester beaucoup d'enfouies, depuis qu'on retourne la terre, remonte des murs, rebâtit des maisons, et utilise les matériaux des anciennes pour reconstruire les nouvelles. Les gens les conservent, ils en sont fiers et les respectent. Ils ne songeraient pas à les vendre.

On trouve des figures de Mazda, barbu au corps confondu à un cercle solaire avec d'immenses ailes étendues et une queue d'oiseau ; des figures de Mithra, debout, poignardant un taureau ailé, debout aussi, lui faisant face ; des figures de Mani, ou Manès, avec les croix aux branches égales qui le caractérisent, assis comme un bouddha amaigri ; des figures du prophète Mouhammad à la tête auréolée d'une flamme ; de l'imam Ali... ou des figures apparemment plus prosaïques de scènes de chasse au bouquetin, de chameaux chargés, d'homme combattant un lion (si, on dirait). Des quantités de maisons ont ici leur petit musée, mais qui n'est entretenu pour aucun touriste ni aucun chercheur.

« Exploiter un site de fouille revient à le détruire », me dit Agondas. C'est chez lui que j'ai pris pension. Pas chez lui vraiment, où il habite, mais dans une vieille maison à la sortie de Bestan qui lui appartient, et qui se dégrade lentement faute d'être habitée et entretenue. Il est vrai qu'elle est à peine habitable. L'eau coule dans la grange par la toiture, et il est urgent de changer des ardoises, mais Agondas n'a pas le temps. Je m'en chargerai.

Je n'ai rien dépensé de mes maigres économies depuis que je suis arrivé. Je n'ai pourtant jamais eu l'impression de devoir faire la moindre chose pour gagner ma subsistance. On m'a plutôt demandé des services dont on m'a remercié comme d'une grâce, indépendamment de ce qu'on me donnait en échange, mais contre quoi, à vrai dire, on ne me demandait rien.

Réparer un toit avec mon genou ? Bien sûr ! Je ne suis pas encore invalide malgré les allusions de la rebouteuse.

#### *Hanna*

Hanna, c'est ainsi qu'elle s'appelle, m'a invité pour la deuxième fois à l'accompagner dans ses visites quand je venais arroser son potager. Elle soigne les humains, mais on fait surtout appel à ses services pour les bêtes blessées. Elle n'a pas son pareil pour remettre d'aplomb les articulations d'un chameau, d'un mouton, d'un mulet ou d'un âne. J'en suis impressionné, car une certaine force est nécessaire, dont on ne la croirait pas capable au premier regard.

Nous partons ensemble à cheval. Mon genou ne me gêne pas pour me tenir en selle. Je le sens encore un peu faible seulement pour descendre de fortes pentes, et je mets une genouillère quand je sors. L'accompagner ainsi est une façon de découvrir la vallée au plus intime de sa vie. On parle

beaucoup des rapports humains, des rapports de l'homme à son environnement aussi, mais les rapports entre l'homme et l'animal ne sont pas des moins riches d'enseignements.

Hanna connaît bien sa vallée et son histoire ; elle a même écrit un ouvrage et quelques articles sur celles-ci. Elle semble jouir d'une certaine autorité sur le sujet, du moins au regard d'Agondas. C'est encore une autre façon de découvrir le pays, et je ne demande qu'à la suivre autant de fois qu'elle voudra bien m'y inviter.

### *La Villa*

J'habite donc en aval de Bestan, dans un petit hameau avant le début de la côte. Un voisin qui possède l'une des habitations qui le composent, utilise la grange pour y ranger son propre foin. Aussi, elle est pleine en cette saison, et je peux accéder par l'intérieur à la toiture sans risquer de me casser le cou en tombant d'une grande hauteur. Pour l'extérieur, comme la forte pente fait qu'on peut monter sur le toit de plein pied en passant par derrière, je n'ai pas non plus de difficultés. Je m'attache seulement quand je dois clouer des ardoises du côté de la façade.

Un peu plus loin, après le panneau qui indique l'entrée du village, juste au début de la côte, on voit sur la droite une scierie au centre d'une futaie de bouleaux et de hêtres, puis, avant d'atteindre le grand virage et le pont après lequel la route devient proprement une rue, on trouve une grande bâtisse. C'est là que s'est faite la lecture qui m'a conduit en ce lieu.

Jeunes et vieux y vont jouer aux échecs ; on y va consulter des ouvrages de sa riche bibliothèque, pratiquer des arts de combat, jouer au ping-pong, aux dames chinoises, au go ; discuter autour d'un narguilé...

Le lieu paraît tenu par les plus croyants et les plus pratiquants des environs, une confrérie particulièrement active dans la vallée ; mais il ne leur semble pas particulièrement réservé. On y entre comme dans un moulin, bien que je n'aie jamais pu constater par moi-même qu'il soit aussi aisé qu'on le dit d'entrer dans un moulin, sauf celui de Daudet, à [Fontvieille](#), qui était ouvert au public. Je ne me suis pas autorisé à pousser toutes les portes, mais personne n'était là pour m'en empêcher.

Les hommes ici auraient pourtant une allure inquiétante pour le voyageur non prévenu. Leur vêtement traditionnel est tout noir, avec de hautes bottes et un turban, noir lui aussi. Tous portent la barbe, parfois abondante, comme celle de Zarathoustra, parfois finement taillée, comme celle de Manès. Ceux qui ne portent pas l'habit traditionnel sont vêtus de treillis militaires, ce sont ceux de la milice, ou de la garde civile, je ne sais comment traduire.

Tous les hommes valides sont mobilisés par roulements dans cette garde. Ils participent au service actif et à son entraînement. Beaucoup utilisent leurs tenues de combat comme vêtements de travail. Cette pratique étant devenue mixte pour les femmes volontaires depuis quelques générations, celles qui ne portent pas de longues robes noires ou bleues sont aussi en tenues de combats. Elles se distinguent alors seulement des hommes par le foulard avec lequel elles retiennent leurs cheveux, avec des façons de le nouer et des coloris des plus variés.

Tout ce monde est bien sûr toujours armé, au moins d'un large couteau à la ceinture, et pourrait paraître quelque-peu menaçant à un étranger. En réalité, tous sont très gentils, toujours prêts à vous obliger, et, malgré leur air fier et farouche, ils sont très modestes – un terme qu'ils affectionnent. Pour autant, je ne crois pas qu'ils apprécieraient des touristes, d'ailleurs il n'y en a pas, même pour pratiquer l'alpinisme. Comment s'entendraient-ils avec des gens qui veulent se sentir quittes en payant ? L'argent ici n'a pas grande importance. Si l'on a besoin de quoi que ce soit, il suffit de le demander, mais modestement.

On appelle cette grande bâtisse « la Villa ». À mon avis, ce nom ne vient pas du latin, ni du français « villa », mais de l'arabe *wila*, dont le *wa* se prononce ici comme un “v”.

### *Conversations à la Villa*

Les fragments de *[l'Avesta](#)* et des *Gathas* qu'on est parvenu à conserver, ne constituent qu'un petit livre. Un quart peut-être du *Ainsi parlait Zarathoustra* de Nietzsche. C'est vraiment peu, et je me demande ce que peuvent tirer les gens d'ici d'écrits aussi parcellaires ? Il est vrai, comme me l'a fait remarquer Agondas, que la Bible aussi est constituée d'écrits parcellaires, laconiques et grossièrement recousus les uns aux autres.

Nous nous retrouvons souvent le soir à la Villa autour d'un narguilé, parfois nous y dînons ensemble. Toutefois, la Bible ni le Coran ne parlent de Zarathoustra, même si elle fait allusion à Cyrius qui a établi le culte zoroastrien à Babylone et y a libéré les Hébreux de l'esclavage. Elle parle pourtant d'[Énoch](#), même si son livre n'a pas été retenu dans la Thora ni dans [la Septante](#), et dont quelques exemplaires en plusieurs langues ont été retrouvés tardivement.

« Que veux-tu sous-entendre ? » m'a demandé Hanna, quand je lui ai fait part de mes réflexions. Elle passe souvent elle aussi à la Villa en début de soirées quand je ne reste pas chez elle à dîner. « Tu peux lire en toutes lettres dans le Coran que Dieu a adressé sa parole à tous les hommes dans leur langue. Seul un être borné nierait que *l'Avesta* soit le livre que Dieu a fait descendre en Dari ? »

### *De l'abandon*

Méhmêt est venu passer quelques jours avec moi dans la vallée. Il y a bien assez de place pour deux dans la maison du hameau. Je n'en utilise d'ailleurs pas la chambre, trop difficile à chauffer. J'ai installé un lit de camp dans une alcôve attenante à la grande cuisine, où je profite de la chaleur du poêle. Méhmêt doit donc coucher dans des draps glacés, mais il bénéficie d'un grand lit. Il n'a pas besoin de demeurer chez lui pour accomplir son travail, qui consiste essentiellement à traduire des articles en français pour l'édition internationale d'un site d'information local. Depuis qu'il m'a logé à Yatkoussour, je relis et corrige ses traductions qui ont parfois des tournures étranges, incorrectes ou à la limite du faux sens. J'en améliore ainsi la qualité, et lui fais gagner un temps considérable. Il peut alors en consacrer davantage à la traduction d'auteurs français qui lui tiennent à cœur, et à ses propres ouvrages.

« Je trouve que tu as raison de traduire “Islam” par “abandon” plutôt que par “soumission” », me dit Méhmêt à qui je viens de montrer diverses acceptions de ces deux mots dans le Littré en ligne. « Il suffit d'ouvrir les yeux pour voir que l'oiseau, pour voler, ne se soumet pas aux lois de la pesanteur, mais s'y abandonne », expliqué-je.

Il ne s'agit pas bien sûr de traduire le mot « Islam » dans un texte, car il est définitivement devenu un nom propre, comme « Catholique » ou « Orthodoxe », mais on doit bien tôt ou tard interroger le sens des termes.

– Il est aisé de constater, continué-je, que la plupart de nos échecs viennent de notre incapacité à nous abandonner à ce qui, autrement, nous supporterait. Le verbe français “se soumettre” dans ce cas ne marche pas bien ; il entend à la fois trop et trop peu.

– Il n'y aurait aucun sens en effet, à se soumettre aux lois de la pesanteur puisqu'on ne peut de toute façon pas leur échapper ; mais s'y abandonner, voilà qui peut être justement une façon de ne plus leur être soumis.

– La seule, sans doute.

– Tu me donnes là une excellente leçon de grammaire, car ce que tu pointes est très évident dans l'apprentissage d'une langue. Nous cherchons d'abord à nous soumettre à des règles de grammaire,

à des conventions que nous commençons par percevoir comme si elles étaient sociales, mais avant même d'y parvenir, car nous n'y parviendrions probablement jamais, elles échappent à notre attention. Elles supportent alors notre pensée avant même que celle-ci n'ait atteint notre conscience. Nous nous y abandonnons et elles nous supportent.

– Exactement, et c'est bien différent de se soumettre à des règles et à des conventions.

### *Du siège de l'âme*

Il n'y a que quelques minutes à pied pour se rendre à la Villa. On n'y dépense rien, mais on y vient rarement les mains vides. Nous avons apporté une cagette de noix qui se perdaient, et que Méhmêt a ramassées cet après-midi. Hanna, puis Agondas n'ont pas tardé à nous y rejoindre, assis sur un tapis dans un coin de la grande salle que j'affectionne, car on y voit bien l'extérieur, même quand la nuit est tombée et qu'il ne reste plus qu'un faible croissant à la lune.

Hanna s'adresse à moi en plongeant droit dans mes yeux son regard effronté :

*Je ne sais pourquoi l'homme moderne croit qu'il habite dans son corps comme un escargot dans sa coquille. Je connais bien le corps des hommes et des bêtes car je les soigne, mais je t'assure que tu peux les ouvrir, les autopsier, les radiographier ou les scanner autant que tu voudras, tu n'y trouveras jamais une âme ni un esprit.*

*On dit que nos pensées sont dans notre crâne, car notre réflexion et notre attention doivent beaucoup à notre regard, notre aptitude à lire les textes comme les phénomènes, à entendre et à parler, et que tous les organes qui y contribuent sont dans notre tête, et même sur notre visage. On dit que nos sentiments sont dans notre cœur, car ils peuvent le faire battre plus vite, ou notre poitrine, car ils changent notre souffle, ou notre ventre, car tous nos organes y sont affectés par ce que nous ressentons.*

*En réalité, l'intérieur de notre corps nous est plus étranger et plus inaccessible que les plus lointaines étoiles que nous savons reconnaître dans le ciel. Sommes-nous pour autant davantage dans le ciel, ou dans le monde qui nous environne, plutôt que dans notre corps, même si nous les connaissons mieux ? Si je cherche à te connaître, irais-je te chercher dans ces lointaines étoiles sur la voûte céleste davantage que sous ta voûte crânienne ?*

*Qu'aurais-je de mieux à faire qu'écouter ta voix et chercher ton regard ? Ton regard qui aime tant percer les lointains, et ta voix qui se plaît à tresser des inférences à longue portée, ne sont-ils pas ce par quoi je peux le mieux te connaître, précisément parce que tu peux me les adresser ?*

*Ton visage ne dit-il pas assez de ton âme, et tes gestes, tes attitudes ? Quand les amants se découvrent, leurs lèvres ne se cherchent-elles pas ? Et pour trouver leurs âmes ne se dévêtent-ils pas ?*

– Doucement Hanna, la retient Agondas.

– Mais non, pourquoi ? intervient Méhmêt. Je suis prêt à suivre son raisonnement si elle veut l'approfondir.

– Elle joue à nous faire rougir, dit Agondas en riant.

## Cahier seize

### À Bestan

#### *De la critique cinématographique*

Je n'ai jamais beaucoup prisé le cinéma, mais quand j'étais un jeune homme, j'ai beaucoup aimé la critique de cinéma. Aujourd'hui-même, j'écoute toujours avec plaisir des critiques de films que je ne regarderai probablement jamais, et qui ne m'intéressent en aucune façon. À vrai dire, je crois que j'ai vu dans ma vie bien des films seulement pour pouvoir en parler.

La critique cinématographique était devenue, dans les années soixante, un genre littéraire en tant que tel. Elle était plus que cela, car les articles qui paraissaient dans les revues de cinéma étaient moins passionnants que les débats *in vivo* qu'on entendait à la radio, ou qui s'improvisaient aussi bien après des projections dans des cinémathèques ou des salles d'art-et-essai, voire dans le café qui en était le plus proche, entre amis avec lesquels on était sortis.

Je crois que j'en étais venu à apprécier les films en fonction de la qualité des critiques qu'ils suscitaient. Dans les chantiers, les bureaux, les ateliers, s'improvisait dès le matin les critiques de ce qu'on avait regardés la veille à la télévision.

Tout l'intérêt de la critique cinématographique est qu'elle se rendait attentive aux moyens autant qu'aux effets, ou, pour employer une formule facile et vite trompeuse, à la forme autant qu'au contenu. Même dans des films de pure propagande, on était capable et l'on s'entraînait à observer la façon dont la caméra était portée ou les plans montés. La critique littéraire ne s'en est pas toujours aussi bien montrée capable, préférant souvent des digressions psychologiques et biographiques sur les auteurs.

Le cinéma était déjà alors un secteur industriel à part entière, une industrie de la propagande, que les pays soviétiques ou d'inspiration communiste regardaient avec envie, incapables de tenir la concurrence. Or la critique était un véritable détournement de cette industrie, un retournement spontané qui se faisait irrésistiblement sa véritable raison d'être, induisait cette réalisation cinématographique elle-même, et réduisait toute la production qui la précédait à son simple prétexte.

Ceci dit, je n'en considère pas moins le cinéma comme une forme technologiquement assistée de création archaïque, et les inventions de Mahmmud Al Haqif ne suffisent pas à me faire changer d'avis.

#### *Encore sur l'histoire*

Méhmêt et moi :

– Voilà ce qui nous égare toujours quand nous pensons l'histoire. Nous savons que tout ce qui advient résulte de tout ce qui l'a précédé. D'une telle conjecture raisonnable, nous en déduisons une, inverse, qui ne l'est plus : tout ce qui advient serait en germe dans ce qui précédait. La question, vois-tu, n'est pas seulement que ce qui advient serait écrit, déterminé, programmé, mais l'idée que les événements qui adviennent dévoilerait la vérité de ce qui les a précédés.

– Oui, je perçois cette différence.

– En voyant l'histoire ainsi, nous pourrions dire, pour prendre des exemples qui te soient familiers, que la France contemporaine était en germe dans la Gaule, lentement mûrie au cours des

temps ; ou encore dans le royaume de Clovis, ou dans la Révolution Française. En réalité les peuples du royaume franc étaient déjà aussi peu des Gaulois, que les Canadiens d'aujourd'hui sont des amérindiens. Les succès du royaume des Francs tenaient à des séries de conjonctures et d'accidents ; il aurait très bien pu ne jamais y avoir de royaume franc face aux comtes Wisigoths, aux Saxo-normands, ou encore à un grand émirat d'Andalousie et d'Occitanie.

– Je vois, l'important n'est pas que tous les événements historiques auraient pu être différents, mais qu'ils sont rétroactivement sélectionnés pour se prêter à des réinterprétations de l'histoire à partir du présent.

– La vérité est que l'histoire s'écrit rétroactivement pour justifier le présent et provoquer le futur, comme tu l'évoquais toi-même le mois dernier. C'est dans cette perspective que les Français se sont trouvés des ancêtres Gaulois. Nul n'avait plus songé aux Gaulois pendant dix-huit siècles. On s'en est souvenu seulement pour balayer l'Empire Romain autant que le Saint Empire Chrétien Germanique ; pour faire une table-rase et fonder une nation nouvelle avec un passé tout aussi nouveau en réalité.

– Ces exemples caractérisent en effet très bien une volonté de réécrire l'histoire et d'en effacer de longs siècles. Oui, et si je t'entends bien, on effacerait et l'on réécrirait perpétuellement sur une histoire déjà effacée et réécrite plusieurs fois : une accumulation de palimpsestes.

– C'est bien cela. C'est même en grattant la couche supérieure et en démasquant partiellement de plus anciennes, qu'on réécrit la nouvelle comme si elle était authentique et qu'on venait de la découvrir ; mais on doit comprendre alors que cette réécriture n'est pas sans effets sur les événements qui suivent. L'histoire, celle qu'on écrit et réécrit, n'est pas sans conséquences sur l'histoire, celle de tout ce qui advient. Réécrivant le passé, on modifie le futur. En somme, on pourrait y voir une écriture qui s'apparenterait à de la programmation.

– Naturellement, j'imagine, on ne saurait accomplir de tels actes avec une conscience bien claire de ce que l'on provoque, ni même de ce qu'on fait.

– Naturellement. Sinon, on ne le ferait pas, car il s'agit de rien moins que de provoquer ce qui doit advenir en se persuadant que l'on découvre ce qui était advenu, et de se convaincre qu'on découvre dans ce qui est advenu, les germes de ce qu'on veut faire advenir.

– Tu penses que Hanna serait dupe de ses propres travaux historiques ?

– Je suis toujours agacé quand on cherche à ramener des jugements généraux sur une personne particulière. Je suppose cependant qu'on ne peut pas échapper à de tels [syllogismes](#). Toutefois je ne suis pas sûr qu'un esprit réel, c'est-à-dire l'esprit de quelqu'un, cherche délibérément à tromper tout en se faisant dupe de sa tromperie. Je pense plutôt que les illusions sont dans la coproduction. C'est ainsi seulement que chacun peut être à la fois trompeur et trompé tout en étant rigoureux et de bonne foi.

– Mais qui donc alors réalise cette réécriture ? Qui serait ce fantôme qui, selon tes propres termes, ne serait pas un esprit réel ?

– C'est une question troublante, en effet, qu'il faudrait peut-être bien un jour saisir pas les cornes.

– Ses cornes de démon ?

### *Domestication et progrès*

Dans un courriel envoyé par un ami du Nouveau-Mexique, j'ai retenu cette citation :

« L'être humain – particulièrement dans la soi-disant "civilisation avancée" – est l'animal qui se modèle en son propre animal domestique. Alors que l'évolution signifie l'adaptation à un environnement naturel, la domestication signifie, à la base, l'adaptation à l'artificiel. »

(*Controversial Philosopher Says Man And Machine Will Fuse Into One Being – [An interview with philosopher Peter Sloterdijk.](#)*)

Dans un nouveau courriel, un autre ami qui avait été mis en copie a répondu : « J-P. frappe une corde intéressante à propos de ce problème de “domestication” humaine. Je pense que nous voyons cela de manière évidente dans les progrès des moyens de communication, et de la technologie en général – mais je me demande combien il faudrait de temps pour que l’homme soit capable de revenir à un état plus primitif si le système s’effondrait et que nous soyons tous remis dans des conditions primitives. Les animaux domestiques remis en liberté dans la nature perdent leur comportement “civilisé” assez rapidement lorsqu’ils sont séparés de leurs propriétaires avec le confort, les routines et la sécurité de leurs foyers... »

J’ai jugé bon de préciser ma pensée : « Oui, mais en fait primitif ne signifie pas exactement sauvage. Si le système des conventions sociales s’effondrait, des siècles d’évolution technique demeureraient. La question est alors si nous serions capables de tenir en main notre système d’outils et de connaissances techniques (qui est ce qu’est la nature pour l’être humain). (Qu’on pense à Jack London du [Talon de fer](#) ou du [Rêve de Debs](#) pour suivre mon idée.) »

#### *La fleur absente de tout bouquet*

« De tous les recueils de hadith, je préfère celui d’[Abou Bakr](#) », dit Hanna. « Le premier successeur du Prophète avait compilé un recueil de quarante propos de celui-ci. Sitôt après l’avoir écrit, craignant d’y avoir involontairement introduit des erreurs, il le détruisit pour ne pas risquer de tromper les lecteurs. »

« [Mes bouquins refermés sur le nom de Paphos...](#) » cite Méhmêt en fin connaisseur des lettres françaises. « On ne devrait jamais lire un Hadith sans penser d’abord à ce premier recueil. »

« Le Coran aussi, sais-tu, contient des variantes », ajoute Hanna.

« Oui, elles sont bien connues », dis-je, « et il est facile de constater qu’elles ne changent rien à l’ensemble du livre. »

« Bien sûr, mais il est toujours bon de se souvenir que la parole est fugace, ondoyante », continue Méhmêt, « et que les mots, comme l’écrivait Paul Valéry dans *Monsieur Teste*, sont comme des planches jetées sur un abîme, capable de supporter le passage, mais qui craquent si l’on s’y arrête ; ou encore, comme disait notre ami Ramzo, que la pensée n’est pas un objet mais un mouvement. À propos, où en êtes-vous de vos recherches sur une mécanique de la pensée ? »

« Que le mouvement de la pensée n’est pas non plus un pur objet mathématique. »

#### *Persistance de la mémoire*

On s’habitue très vite. Très vite, le temps présent se creuse dans un passé, se creuse lui-même en passé. J’ai l’impression d’être ici depuis très longtemps, peut-être d’y avoir toujours été. Les ardoises mouillées, la brume qui s’accroche à la roche abrupte et aux forêts, les cimes dans la nébulosité glacée, le frisson et les senteurs qui vous pénètrent, je les ai toujours connus.

Bien sûr, je n’ai pas oublié mon passé. Je conserve des souvenirs de ma vie entière, mais c’est comme si, avec le présent, ils déteignaient. Je me souviens par exemple très bien de mes camarades d’école, mais c’est comme si ces souvenirs lointains recevaient les greffons de mes amitiés actuelles. Loin de me rappeler que je n’ai pas toujours vécu ici et d’alimenter ma nostalgie, ils donnent une profondeur à ma vie présente, à tel point que je dois faire un effort pour me souvenir qu’il n’y a que très peu de temps que je connais Ramzo, Méhmêt ou Hanna.

J’avais déjà fait une observation semblable avec l’usage de l’ordinateur. Il m’était vite devenu difficile de me souvenir que je n’avais pas toujours joui du confort numérique pour écrire et

chercher. Il me faut un effort pour me rappeler que j'avais écrit avant tant d'ouvrages en les saisissant sur ma vieille *Brother*, me souvenir des changements de ruban, du blanc avec lequel je corrigeais les fautes de frappe ; ma carte pour le *copy center*, les queues à la poste pour d'épais courriers. Je tends à oublier tous ces détails qui faisaient mon quotidien : les passages à la bibliothèque municipale, le lourd *Littré*, les bibliothèques universitaires où des amis me laissaient l'accès. Je dois faire un effort et me fier davantage à mes déductions qu'à ma mémoire pour me souvenir comment j'ai écrit certains de mes ouvrages. Je dois faire le même effort pour me souvenir que je n'étais pas avec Hanna, enfants, quand nous cueillions des noisettes sur les arbres derrière la grange, malgré même la frontière des langues.

Il ne m'a fallu que quelques jours, pas plus, pour que tout ce qui était nouveau ici cesse de me paraître étranger, me devienne au contraire familier, se greffe à mon passé et le prolonge ; pour que j'y prenne ce que je ne pourrais appeler autrement que de vieilles habitudes. Deux, trois jours, pas plus, et ça commence.

#### *De l'angélisme du sexe*

Je sais bien que l'amour est avant tout animé de pulsions corporelles qui ne sauraient à elles-seules nous combler. Ce n'est pas une raison pour le calomnier. Il ouvre le cœur et l'esprit. En éveillant ce qu'il y a de plus animal dans l'animal, il en fait un ange, pur et innocent. Le corps, le corps vivant qui te regarde et te parle, te rend pur et innocent en te lavant du savoir et de l'expérience. Les Pères de l'Église s'étaient interrogés sur le sexe des anges. En vérité, ils auraient dû songer à l'angélisme du sexe, dit Hanna couchée dans le foin de la grange.

#### *Le 18 septembre*

Le froid arrive vite dans les vallées. L'été n'est pas encore fini pourtant. L'altitude et l'éloignement de toute mer font plonger les températures dès que les jours raccourcissent et que s'étendent les ombres démesurées des montagnes dans les vallées. Ramzo m'a proposé de revenir m'installer chez lui où l'altitude est plus basse et le climat moins rude.

## Cahier dix-sept

### Retour à Tourba

*Dans la gorge*

« À mon avis, la limite de la modernité occidentale est épistémologique. Depuis quelques générations, ses savoirs s'effilochent et se fractionnent. Tu me disais toi-même combien tu avais été impressionné par la facilité avec laquelle tu avais vu les paysans des montagnes s'approprier la mécanique aux temps de ton enfance. Ce n'étaient que des techniques du dix-neuvième siècle qui finissaient tardivement par se répandre partout, hélas souvent au prix de la perte de techniques plus anciennes. »

Ramzo me parle à quelques mètres devant moi pendant que nous descendons dans la gorge par laquelle le Djirac rejoint la vallée de l'Ourkhan. Je me suis décidé à répondre à son invitation, bien qu'il m'en coûtât d'abandonner Bastan et les beaux yeux d'Hanna. Méhmêt a choisi d'y rester encore quelques temps.

« On peut être impressionné du moins de ce que, dans le monde atlantique depuis le dix-septième siècle, et peut-être même depuis la grande époque des cathédrales, les techniques de travail se soient répandues aussi largement et rapidement au sein des populations », continue Ramzo après avoir passé la petite échelle de corde qui nous fait rejoindre le fond. « À partir d'un certain moment, il semble que le courant se soit inversé dans un long processus de dépossession de la technique. Dans l'atelier, l'apprenti apprend ; dans l'entreprise, le salarié désapprend les anciennes techniques dont il avait peut-être hérité. »

« Je suis d'accord, mais tu me parles plus là de sociologie du travail que d'épistémologie », dis-je après l'avoir rejoint.

« Les deux sont inextricablement liées », me répond-il. « La façon dont le savoir s'élabore est difficile à distinguer de celle dont il se transmet tant ces deux processus interfèrent. Elles sont également indissociables de la façon dont le travail est organisé et accompli. »

Il appartient à Ramzo de garder toujours un œil sur l'état de la rivière en amont et en aval du barrage. En aval, c'est la gorge que domine le village, et il n'est pas recommandé de s'y risquer seul. La descente est plutôt périlleuse, et si quelqu'un devait y avoir un accident, il pourrait y rester longtemps avant qu'on songe à aller le chercher. Je ne me livre donc pas avec lui à une simple promenade hygiénique, même si rien ne nous empêche d'en faire une excellente occasion d'échanger nos idées.

« Il est vrai qu'en Europe tout est fait pour décourager les vellétés de se saisir d'un tournevis, d'une clé ou d'une truelle », dis-je. « Je me souviens de la dernière fois où j'ai acheté un ordinateur. J'ai regardé sur le site du fabricant chinois ce qu'il avait dans le ventre. Tout était expliqué avec des plans détaillés, comment ajouter de la mémoire et aussi bien changer tous les composants. Cependant, le visiteur était prévenu qu'en Europe ajouter seulement de la mémoire sans passer par un service agréé annulait la garantie. Ce n'est qu'un exemple parmi d'autres. En tout domaine, de telles mesures vous découragent d'envoyer les mains. Pourtant, les magasins de bricolage ne désemploient pas, avec des matériels et des matériaux qui sont vendus comme des produits de luxe. Je dois dire que moi-même, au fil des ans, j'ai perdu beaucoup de mon habileté manuelle... »

Le fond de la gorge est accidenté, et il n'est pas facile de suivre le cours de la rivière en sautant d'un rocher à l'autre. « Je ne pensais pas à de tels détails, dont je ne sais évidemment rien » me répond Ramzo qui guide toujours la marche. « Ils vont toutefois dans le sens de ce que je connais trop bien. »

Nous avons emporté deux haches, petites mais aux lames bien aiguisées, pour couper quelques bois secs échoués, et qui auraient vite fait d'en retenir d'autres et constituer des barrages naturels dans le lit du torrent.

« Quand je parlais de la modernité occidentale », m'explique-t-il, « je ne pensais pas spécifiquement aux sociétés européennes et américaines. Cette modernité s'est entièrement mondialisée. Elle s'est même recentrée entre Mer du Japon, Mer de Chine et Détroit de Malaka, et n'est donc plus proprement occidentale. Du moins est-ce dans ces régions que ses limites, ses limites épistémologiques, sont aujourd'hui en jeu. Je pense que beaucoup de nos camarades y sont bien conscients de leurs responsabilités en ce domaine. »

#### *À propos du bois sec*

Il peut paraître paradoxal que l'eau soit ce qui sèche le plus efficacement le bois. Le bois peut conserver sa sève vraiment très longtemps. Ce n'est qu'en restant suffisamment dans l'eau qu'il s'en vide complètement. Elle se dilue alors et s'en échappe, et le bois devient blanc comme un squelette. Même trempé, il suffit de le retirer de l'eau pour qu'il sèche alors rapidement. Sans sa sève, le bois est davantage cassant et chauffe moins en brûlant. Il acquiert cependant l'avantage de ne plus se déformer.

Tout le monde sait cela, évidemment, je le répète car jamais mon émerveillement ne diminue à observer ces choses qu'on n'aurait jamais pu déduire si l'on ne les avait pas observées.

#### *Encore autour de l'épistémologie*

Des amis français m'ont mis en copie dans leur échange de courrier qui se trouve n'être pas sans rapport avec mes dernières conversations ici.

On peut avoir l'impression parfois qu'une même conversation se poursuit avec des interlocuteurs qui changent. Ça ne veut certainement pas dire que chacun parlerait seul en croyant dialoguer, loin de là, même s'il est vrai que chacun se sert des propos des autres pour bâtir sa propre pensée. Justement, chacun s'en sert, et ils nourrissent et orientent ses propres réflexions, et réciproquement. Il s'agit donc bien d'une production proprement collective, et essentiellement personnelle pourtant, et d'autant plus collective qu'elle est personnelle.

On peut admirer combien de telles dérives parviennent à acquérir parfois une improbable consistance. (J'ai bien dû déjà écrire là-dessus quelque-part.)

Le 16/09/2015 03 :18, [Pierre Petiot](#) a écrit :

« Or l'observation enseigne que l'humanité passe un temps considérable à traiter les problèmes techniques ce qui dans les anciens s'appelait le Travail :- ) »

« Et oui... Bien sûr, le Travail, cela n'existe plus chez nous. Il s'agit de quelque chose de lointain, qui existe probablement encore quelque part en Extrême Orient, et de même que les petits pois poussent dans les boîtes, les objets et même les médicaments dont nous nous servons poussent dans des conteneurs à Rotterdam. De sorte que si les jeunots trouvent leur chemin ce ne sera ni celui de Saint Jacques, ni celui de Damas, ni celui de Rome mais bien celui de Rotterdam et de Hambourg... »

« D'ailleurs c'est exactement ce qui se passe, et si nos jeunes ingénieurs logiciels veulent bien encore manager des développeurs, écrire une ligne de code ne fait plus du tout partie ni de leurs

*ambitions ni même hélas de leurs capacités. Bref, si je me réjouis avec toi qu'on développe et mette en œuvre de belles méthodes pour transmettre quelques enseignements essentiels car élémentaires, je m'attriste tout de même qu'on ne s'intéresse pas davantage à la réalité (technique donc) dont tout porte à craindre que pour être essentielle elle ne soit pas tout à fait élémentaire. »*

Bien que n'ayant pas suivi tout le détail de leurs échanges, je leur ai répondu :

« [...] Bien sûr, Pierre, je suis d'accord avec ce que tu dis. Cependant, reprocher à [Henri](#) qu'il ne précise pas ce qui doit être appris et su, ne me semble pas cohérent avec ce qu'il avance du savoir et de l'apprentissage, et qui est de loin le plus important. »

« Ce que tu proposes d'apprendre et d'enseigner se distingue des débats envahissants sur le contenu de l'enseignement, et je t'approuve. Il n'en demeure pas moins qu'en principe, et c'est ce qu'occultent ces envahissants débats, on ne peut enseigner que ce que l'on connaît, sauf à rester dans de chastes effleurements, d'éternelles "initiations". »

« C'est du moins ce qu'on est tenté de croire. Mais si l'on se trompait ? Et si apprendre et enseigner étaient plutôt chercher ensemble ? Voilà ce que les débats occultent aussi, justement, et que soulève opportunément Henri. Or, dès que j'entre dans sa logique, je ne peux plus m'installer confortablement dans la tienne. Les deux propos ne s'opposent pas, disons qu'ils se complètent et se nourrissent ; ils doivent du moins y parvenir. [...] »

### *À la forge*

« Je ne suis pas d'accord », me dit le forgeron de Tourba. « Le cinéma n'est pas une forme de création archaïque assistée par une nouvelle technologie. Je t'accorde seulement que c'est peut-être le principal usage qui en est fait aujourd'hui, mais je suis sûr que nous parlerons bientôt à son propos d'archéo-cinéma. » Je l'aide à ferrer.

D'ordinaire, son propriétaire maintient lui-même le membre de l'animal, mais pour l'occasion, une demi-douzaine de chevaux ont été amenés par une très jeune fille, une gamine de même pas quinze ans, qui, même si elle semble très à l'aise avec ses bêtes, n'a pas les bras assez solides.

« Je sais bien que tu dois te demander ce qu'un pauvre maréchal-ferrant peut en savoir », continue-t-il en avançant ma pensée qu'une élémentaire politesse m'avait retenu de formuler. « J'ai beau n'être qu'un manuel inculte qui sait à peine se servir d'un ordinateur de poche dont les captures vidéo sont réglées automatiquement, je n'en comprends que mieux les possibilités qui sont ainsi offertes à quiconque. »

Il pose le fer rougi sur le sabot de la bête, et le presse fortement à l'aide des poignées effilées d'une longue tenaille ouverte comme un compas. Il s'en dégage une épaisse fumée blanche et âcre de corne brûlée que je m'efforce de ne pas trop respirer.

« Je sais ce que tu vas me répondre », me devance-t-il encore pendant que je retiens mon souffle, et qu'il reprend son ciseau et son marteau pour égaliser la corne noircie, « que les techniques numériques permettent à l'auteur d'intervenir dans l'écriture du code source de son ouvrage, et lui en confèrent ainsi une maîtrise totale. Je n'en suis pas capable, c'est vrai. Je suis juste bon à faire de grossiers montages bout-à-bout. Et après ? Les musiciens et les compositeurs ont-ils toujours su fabriquer leurs propres instruments, ou seulement écrire la musique qu'ils composaient ? Cela les a-t-il empêchés de faire de la musique non seulement bonne mais savante ? Et quand tu songes à la complexité harmonique, chromatique, mélodique et rythmique, ne t'étonnes-tu pas que des gens s'en jouent sans rien connaître des mathématiques, ni seulement y songer ? »

Il présente encore une fois le fer rougi contre le sabot, me forçant à tourner le plus possible la tête sur le côté. Le cheval bronche un peu et tire sur la sangle qui retient sa jambe repliée à mon

épaule, mais il reste calme, et la gamine qui s'est assise à l'écart sous une treille pour s'hypnotiser sur l'écran de son ordinateur de poche n'a pas à venir le calmer en lui caressant le museau.

« Peut-être t'étonnes-tu encore qu'un simple forgeron ait lu [Al Kindî](#) », continue-t-il, mais sans devancer ma pensée cette fois, car moi je n'ai pas lu ce qu'Al Kindî a écrit sur la musique, et je m'interrogeais seulement sur l'improbabilité qu'il ait pu lire [Leibniz](#). « Le cinéma ouvre un champ toujours vierge à la créativité humaine. Je t'accorde seulement qu'il demeure pour l'essentiel encore vierge. »

« Tu m'as dit pourtant que tu avais autre chose à faire que regarder des films. »

« Ça n'y change rien ! »

### *La tête dans les étoiles*

Kalia n'a pas vraiment apprécié que je l'aie laissée seule au moment de rentrer le [regain](#) ; mais que pouvais-je faire avec ma patte folle ? Je crois qu'elle a appris aussi, je ne sais comment, mes bonnes relations avec Hanna dans la vallée du Dar-Kall-Koury. Elle est cependant venue me rejoindre à Tourba. Elle est logée chez Darâ.

Bien sûr, nous n'avons jamais cessé de rester en contact, et nous nous sommes écrit presque tous les jours. Elle-même m'avait conseillé de demeurer quelques temps à Yatkoussour, où la marche est moins pénible que dans des champs, des sentiers ou des cailloutis...

Je n'ai pas la moindre idée de ce qu'Al Kindî a écrit sur la musique. Il y a bien longtemps que je n'ai plus cherché à mettre la main sur son livre. J'ignore donc s'il a jamais dit la même-chose que Leibniz, à savoir que la musique serait de la mathématique qui s'ignore. *Musica est exercitium arithmeticae occultum nescientis se numerare animi.*

Cependant, la [théorie des rayons](#) d'Al Kindî est immédiatement entrée en résonance dès que je l'ai lue, avec celle de Leibniz concernant les [Monades](#). Les deux théories s'éclairent et s'enrichissent, et finalement se complètent. Au fond, ce qui rayonne chez Al Kindî ne peut être que ce que Leibniz appelle les monades. De même, les monades ne sauraient avoir d'existence autonome sans ces rayonnements qu'elles exercent les unes sur les autres. Ces « rayons » ne sont rien d'autre que ce que la physique n'a cessé d'étudier depuis : ébranlements des molécules, lumière, champs électromagnétiques, gravitationnels...

Leibniz décrit ces monades comme des entités matérielles et étendues, Al Kindî les décrits plutôt comme des foyers de rayonnements ; chacune n'est plus alors un point de l'univers, mais plutôt une configuration unique de cet univers tout entier. Pour l'expliquer par une image astrologique, science prise très au sérieux à l'époque, on pourrait dire qu'une configuration spécifique du ciel est une composante de moi-même, alors que le même ciel, dans une configuration différente, l'est d'un autre. Ou encore, comme le disait si bien André Breton, « cette épingle que chacun voudrait tirer du jeu, il me plaît d'en chercher la tête dans les étoiles ».

C'est en conversant sur cette question, à partir des paroles du forgeron, que Kalia a oublié son ressentiment, et que nous nous sommes retrouvés dans les mêmes dispositions qu'avant mon départ. Ramzo et Darâ se sont discrètement éclipsés, nous laissant seuls pour la journée.

Au crépuscule, devant la porte avant d'entrer, je ne peux m'empêcher de regarder la disposition du ciel autour de la lune qui devient pleine.

## Cahier dix-huit

### À Karazan

#### *Kalia enseigne la danse orientale*

Kalia enseigne la danse orientale. Il y a déjà longtemps que je le sais et que j'en ai compris pourquoi elle était si souvent entourée de jeunes femmes.

La danse orientale, qui met en avant les mouvements des hanches et de la taille, est très suggestive, surtout pour quelqu'un qui n'a pas une sensibilité esthétique ou une réelle culture artistique. Il la verra alors, disons, comme du Cancon par exemple. Le *Cancon*, lui, est délibérément suggestif, bien que, comparé à la danse orientale, il fasse figure de spectacle paroissial. D'un autre côté, la danse orientale n'est pas plus suggestive qu'un ballet contemporain.

Tout dépend finalement du regard. Tout dépend de la relation en miroir proposée entre celui qui montre et celui qui regarde. C'est l'éternelle question de toutes les réalisations artistiques et intellectuelles, de ce qu'on appelait en d'autres temps les « œuvres de l'esprit ».

Comme pour la poésie, on a une danse orientale traditionnelle et une autre contemporaine ; et Kalia tient sur son art des propos très semblables à ceux de Méhmêt sur la poésie.

Je l'ai accompagnée dans la ville de Karazan, la principale agglomération du pays, bien plus bas dans la vallée de l'Ourkhan, où Kalia habite le plus clair de son temps pendant les saisons froides, et où elle dispense les arcanes de son art.

Je prends mes notes dans un bar de Karazan, où, par un improbable hasard, l'écran de la télévision s'est mis à diffuser un clip de Shakira. Karazan est une ville qui commence à épouser les mauvaises habitudes de la modernité mondialisée.

Shakira est à ma connaissance la première vedette des pays émergents à dépasser en audience celles du monde anglo-américain. Elle offre pour cela une étonnante synthèse de l'extravagance sud-américaine, de rythmes africains et, justement, de danse orientale. Ce n'est certainement pas ainsi que Kalia voit la danse orientale contemporaine, bien sûr, même si je n'ai pas la moindre idée de ce qu'elle pense de Shakira par ailleurs.

Au début, m'a-t-elle expliqué, on a cherché à protéger notre travail du pillage commercial. Nous craignons les emprunts sans respect du marché mondial. Nous avons vite compris que la meilleure protection était la liberté totale. Le marché craint la liberté comme le vice la vertu. Il la craint d'autant plus qu'elle est contagieuse. Les licences *copyleft* veillent à entretenir cette contagion.

#### *Un champ de blé*

Kalia me fait penser à un épi, un épi de blé. Elle n'est pourtant pas blonde, ses cheveux sont argentés. Ses yeux aussi, ni noirs ni bleus, ont des lueurs d'argent. Sa peau, elle, est dorée. Aussi, en la voyant danser, je ne sais dire comment la souplesse de son corps s'accorde à une telle impression.

Je ne sais si l'on peut dire qu'un épi de blé soit souple. Un champ de blé tout entier qui danse dans le vent peut seulement donner cette impression de souplesse. C'est peut-être cela, quand Kalia danse, elle devient un champ de blé tout entier.

## *Mansour*

À Karazan, j'ai rencontré Mansour. Mansour dirige la publication du journal en ligne pour lequel Méhmêt fait ses traductions, que je corrige et relis.

L'homme est plutôt jeune, agréable et direct. On sent qu'il déploie cependant des efforts pour masquer ces qualités, cherchant plutôt à paraître mûr, et donc à se vieillir, à quoi l'aident une petite calvitie et un ventre déjà un peu bedonnant. Il cherche aussi à dégager une impression d'autorité et d'assurance, pour quoi il a sans doute choisi son costume impersonnel et qui froisse un peu. Malgré de tels efforts, Mansour n'inspire pas moins spontanément des sentiments d'estime et de confiance, et même rapidement une impression d'autorité qui doit tout au ton de conviction de ses propos.

Il m'a reçu chez lui. Il n'a en fait pas d'autre bureau que celui qui s'affiche à l'écran de son ordinateur. Puis il m'a proposé de sortir prendre un café dans le parc, le jardin public tout près de chez lui, pour profiter d'un de ces derniers après-midi agréables de la saison. Là, sous la treille de la buvette, il s'est engagé dans une vaste critique du vocabulaire qui, à travers la dominance de la langue anglaise, exerce d'inquiétants tropismes idéologiques. Dans le monde entier, aucune presse professionnelle ne prend d'ailleurs de distance envers lui.

« Le terme d'islamophobie est impropre », me dit-il. « Une phobie est un phénomène primaire, spontané et irréfléchi. Là nous parlons d'un montage complexe, étayé sur des travaux de chercheurs, et alimentés par des propagandes élaborées. Le nazisme était antisémite, pas judéophobe. »

Naturellement, il parle parfaitement le français. C'est la moindre des choses pour quelqu'un qui dirige un site qui, pour une partie traduit en français des articles écrits par des auteurs locaux ; et pour l'autre, des articles du français en langue locale.

« Que des personnes aient une antipathie spontanée pour les Musulmans et l'Islam », continue-t-il, « cela peut se concevoir. Dans de tels cas, les gens en question n'expriment leur antipathie que pour un groupe proche et déterminé ; les immigrés de leurs banlieues, par exemple. Ils n'ont pas besoin d'une idéologie complexe et argumentée pour cela. De simples griefs, légitimes ou exagérés, leurs suffisent. Ces remarques ne justifient en rien de telles antipathies, qui peuvent aussi bien devenir meurtrières dans des cas extrêmes. Elles demeurent cependant ponctuelles et limitées. »

L'après-midi est en effet bien agréable, surtout au milieu de ce parc boisé et ensoleillé. Un peu plus loin sur la pelouse, un groupe de jeunes gens forment un petit orchestre avec un luth, un tabla et un waja autour de deux jeunes filles qui s'entraînent à la danse orientale.

« L'anti-islamisme, au contraire, est aussi élaboré que le fut l'antisémitisme, et a la même prétention scientifique, » poursuit Mansour. « Il n'en devient pas plus rationnel, au contraire. Il est plus irrationnel qu'une simple phobie. Il s'agit d'une reconstruction complexe et étendue de la réalité, bien au-delà de son point de fixation. »

Il s'interrompt pour boire une gorgée de café, et en profite pour contempler un instant la danse des jeunes filles sur la pelouse, comme pour y chercher une plus juste distance avec sa propre pensée, puis il conclut : « Il n'y a naturellement aucun intérêt à critiquer les détails de cette reconstruction. S'y laisser entraîner serait au contraire irrésistiblement la meilleure façon d'y participer. C'est ce qui fait qu'il est toujours très embarrassant de tripoter ces pseudo-doctrines sans s'y engluer, mais il est surtout utile de maintenir une distance critique avec le vocabulaire. »

## *Leçon de vocabulaire*

Un tout jeune garçon vient vers nous. Il s'est écorché le genou en jouant au ballon un peu plus loin sur la pelouse avec des enfants de son âge. Mansour me présente l'un de ses fils. Il aura profité aussi de l'occasion pour veiller discrètement sur lui. Il m'a l'air d'un papa-poule.

« Le terme de racisme est lui-même particulièrement impropre », reprend-il après que j'ai sorti de mon sac un petit pansement, et que son fils est reparti jouer. J'en porte toujours sur moi depuis que je me suis écorché dans la vallée du Djirac. « Il y a longtemps que plus aucune théorie raciale n'est prise au sérieux. Racisme s'appliquerait à la rigueur à des réactions viscérales, c'est-à-dire phobiques, mais qui justement n'ont aucun besoin d'une théorie raciale élaborée, ou du moins d'une généralisation proprement racialisée. Plutôt qu'avec le terme de "race", la notion de racisme, fonctionnerait aujourd'hui bien mieux avec celui de "racine". C'est au fond bien de cela qu'il s'agit avec l'anti-islamisme. Ce n'est pas que l'Islam y serait particulièrement conçu en termes de racines, mais qu'il mettrait en danger celles de la civilisation occidentale. » Il s'interrompt pour considérer encore les jeunes danseuses, puis jeter un rapide coup d'œil sur le groupe d'enfants parmi lesquels son fils joue au ballon, et ajoute : « Aller plus loin conduirait à s'égarer dans le délire d'interprétation, mais on peut continuer à interroger le vocabulaire. Le terme de "terrorisme", en particulier, avec son relent quelque-peu gestapiste, serait à proscrire de tout propos qui voudrait conserver une salubre rigueur. C'est un terme qu'on emploie paresseusement sans réfléchir, ni songer qu'il peut contribuer à infléchir nos réflexions à notre insu. »

Je ne l'interromps pas car je suis plutôt attentif à chercher si ses remarques ne contiendraient pas quelques critiques concernant les articles que j'ai lus et corrigés. Je n'en vois toujours pas.

« "Jihadiste" est un autre terme à prendre avec des pincettes », continue-t-il. « Il vaut mieux penser avec le français "combattant", ou opter pour l'arabe *moujahid*. La connotation religieuse du néologisme franco-arabe n'arrange rien, en particulier dans des régions où les instances nationales et confessionnelles sont déjà si dures à distinguer. Si l'on veut désigner spécifiquement ces milices qui sèment le chaos pour des buts peu aisément identifiables, avec des soutiens qui ne le sont pas davantage, le terme arabe de *takfiri*, largement utilisé par les plus concernés, et signifiant à peu près "ceux qui excluent et excommunient", est bien plus juste et plus précis. »

« Personnellement, j'ai toujours eu des réserves pour utiliser envers un groupe le nom que lui donnent ses ennemis », le contredis-je enfin. « Si je ne dispose pas d'un terme neutre, je préfère utiliser le nom qu'il se donne lui-même. »

« Je serais tenté de t'approuver », me répond-il, « si ce n'est que dans bien des conflits, aujourd'hui, personne ne pourrait prétendre savoir avec exactitude qui se bat contre qui, même ceux qui sont engagés sur le terrain, je suppose. »

« Je suppose aussi qu'il en a souvent été un peu ainsi dans l'histoire », dis-je. « Ce fut du moins souvent le cas dans l'histoire européenne. »

### *Le site que dirige Mansour*

Le site que dirige Mansour traduit donc des articles du français, et souvent aussi de l'anglais, pour les rendre immédiatement accessibles à des lecteurs locaux. Ferait-il ainsi de la propagande pour le bloc occidental ? Pas exactement.

Il y a quelques années, quand Mansour et ses amis ont ouvert leur site en pleines *Révolutions de Jasmin*, ils y écrivaient de lourdes analyses qui tentaient de décrypter les stratégies complexes du bloc atlantique pour barrer la route aux insurrections arabes et les instrumentaliser. Puis ils ont bien dû admettre qu'il n'y avait pas grand-chose à décrypter, et qu'il valait mieux donner à leurs lecteurs des documents de première main dont ils pouvaient très bien alors tirer eux-mêmes les conclusions.

Il n'y a jamais eu ni analyse ni stratégie m'avait déjà expliqué Méhmêt. Les *révolutions arabes* étaient spontanément anti-bureaucratiques, alors que le bloc atlantique est furieusement et fondamentalement bureaucrate. Si tout poussait ce dernier à favoriser l'effondrement de vieilles bureaucraties héritières d'un *socialisme* arabe, c'était pour les remplacer, sous le nom de

*démocratie*, par un plus moderne Libéralisme Bureaucratique d'État, qui ne pouvait conduire qu'au choc.

### *Le Waja*

Le Waja, cet harmonium qui accompagnait dans le parc la danse des jeunes filles, comme à Yatkoussour, la lecture des poètes, et qui tient une si grande place dans la musique traditionnelle en Asie, semble bien être une invention toute occidentale, et même française. Il aurait été inventé par [Alexandre Debain](#) en France en 1840.

C'est du moins ce qui se dit, mais j'ai pu voir en ligne l'harmonium dont Debain a bien déposé le brevet. C'est un harmonium des plus banals et bien trop volumineux pour l'emporter dans un jardin ou pour une lecture publique, et il ne dispose pas d'un soufflet qu'on actionne à la main. Aucun autre des instruments très ingénieux que Debain inventa ne ressemble à ce que l'on appelle ici un *Waja*.

Finalement, l'internet, loin de balayer les méconnaissances qui nous accablaient avant, mais dont nous étions prêts à prendre pour argent comptant toutes les informations qui auraient prétendues les dissiper, les imprègne maintenant toutes d'incertitude. Nous sommes bien forcés de voir qu'il n'y a jamais de dernier mot en rien, même dans ce qui devrait être en principe facile à vérifier. Ce n'est au fond pas plus mal.

### *Place du Pont*

Karazan est une ville sans grande beauté ni forte personnalité. Les montagnes qui l'entourent sont trop lointaines. Elles forment une ligne ininterrompue qui enferme le regard. Seules leurs crêtes toujours coiffées de nuages pourraient le séduire.

Son grand parc en plein centre contribue à y rendre la vie agréable. On trouve beaucoup d'espaces verts à Karazan, ou plutôt d'espaces vierges, abandonnés aux herbes folles et aux buissons.

La Place du Pont près d'où habite Kalia, là où sont les principaux magasins, est comme un pré sauvage avec trois ou quatre arbres, symboliquement délimitée par une barrière de bois qui ne la ferme pas complètement. Elle semble plutôt disposée là pour permettre aux passants de s'y appuyer ou de s'y asseoir, largement ouvertes sur des allées de terre que les pas ont tracées.

Entre la chaussée et le pré, un large trottoir goudronné est patiemment rongé par l'herbe et la terre. Le non moins large trottoir d'en face longe le cours de l'Ourkhan jusqu'au pont.

Il ne faudrait pas croire que la ville soit mal entretenue. Elle est propre, on n'y trouve pas de détritus, et les poubelles sont sorties aux heures où passent les services de la voirie.

On trouve partout de tels espaces, parfois bien plus petits, que la végétation regagne, près de l'arrêt d'un bus, devant une station-service, entre deux maisons...

## **Cahier dix-neuf**

### **Des insectes et des hommes**

#### *Le Chilopode*

Le chilopode, ou centipède (*Scutigera coleoptrata*) est de la famille des mille-pattes. Il ne possède pas mille pattes, ni même cent, mais trente seulement. Ce n'est donc pas un insecte.

Contrairement aux millipèdes qui se déplacent en ondulant, le chilopode avance en ligne droite. Les pattes du chilopode sont plus longues que celles du mille-pattes, il se déplace donc plus vite ; elles sont longues et souples comme les moustaches d'un chat. Son corps composé de seize segments est long et plat. Brun et gris, il arbore trois bandes sombres sur le dos. Les jeunes muent de nombreuses fois, acquérant un nouveau segment et donc une nouvelle paire de pattes jusqu'à l'âge adulte. Ils atteignent leur maturité en trois ans et vivent deux fois plus longtemps.

Il y a des chilopodes chez Kalia, que l'on voit parfois parcourir la surface d'un mur à vive allure. Elle ne souhaite pas qu'on leur fasse de mal. Ils se nourrissent de petits insectes et de larves, et débarrassent ainsi l'appartement des moucheron et autres insectes qui profitent de la proximité du bassin et du petit jardin sur lesquels donne l'arrière de sa maison.

Ces arthropodes de la région (on compte à ce jour quelques trois mille cinq-cents espèces sur toute la planète) ne paraissent pas rechercher spécialement l'humidité. Ils ressemblent plutôt à des épis secs. Ils ont une certaine beauté, non seulement quand on les voit courir sur un mur, mais aussi quand on les prend dans sa main pour mieux les regarder. C'est comme si l'on tenait un épi vivant. Leurs petits yeux noirs, la vivacité de leurs lignes et la souplesse de leurs longues pattes ont quelque chose de félin.

Seul le premier segment de leur corps est dépourvu de pattes (l'adulte en possède donc seize), les deux membres s'y sont transformés en crochets à venin. Il est préférable de ne pas agacer ou effrayer le chilopode quand on le touche, car si son venin n'est pas dangereux, sa piqûre peut être modérément douloureuse. Sinon il paraît aimer les caresses.

#### *Du regard*

Tout est dans la façon de percevoir un visage. Ce n'est pas si évident en fait. Un visage, ce n'est pas seulement des yeux, une bouche, éventuellement un nez. Un visage, c'est d'abord avec quoi j'entre en relation : un regard, des sons, sinon des paroles, qui me sont adressés et qui réagissent aux miens.

Nous n'avons généralement pas de difficulté à percevoir un visage humain, nous n'en avons pas beaucoup plus avec les autres mammifères, puis ça devient toujours plus difficile quand nous nous éloignons de notre espèce. Nous avons alors toujours plus de mal à interpréter un sourire, un regard amical.

À vrai dire, nul ne saurait expliquer précisément ce qu'il fait pour lancer un regard amical. En réalité, il y a bien d'autres parties du corps qui participent au lancer de regard, et finalement le corps tout entier et peut-être plus encore. Nous ne saurions pas davantage décrire comment nous nous y prenons pour décrypter un tel regard. Nous en sommes d'autant plus embarrassés quand nous nous éloignons de la famille des mammifères et de l'ordre des vertébrés.

Il n'y a pas de doute que le visage d'un calmar soit très expressif, et ses yeux assez semblables aux nôtres, mais il est difficile d'interpréter le silencieux mouvement des tentacules qui masquent son bec. Le visage des arthropodes est plus embarrassant encore. D'abord, ils sont minuscules, on voit à peine leur tête. Comment y discernerions-nous un visage ? Ensuite, la chitine qui les recouvre n'a pas la mobilité d'une peau. Qu'importe, ils sont articulés, ont des palpes et des antennes, et ne sont pas moins expressifs que tout l'ensemble des vivants. Il suffit d'avoir de bons yeux.

Pour comprendre les insectes, on doit d'abord tenir compte de trois choses : ils n'ont ni crâne ni colonne vertébrale qui contiennent leur système sensoriel. Plus exactement, leur corps est tout entier ce crâne et ce squelette qui le contient. Ensuite, ils sont miniaturisés, ce qui permet le couplage de ce système nerveux avec un système chimique, qui existe aussi chez les animaux plus gros, mais est alors trop lent pour avoir la même fonction sur l'ensemble du corps. Enfin, ils vivent en accéléré, menant une vie brève à toute allure. Imaginons à quelle vitesse ils se déplacent si on la met à l'échelle de leur taille. Leurs perceptions sont donc aussi accélérées.

Bref, les insectes et nous sommes très différents, mais pas au point que ces différences ne puissent produire des comportements somme-toute très similaires. Avec un peu d'attention, nous pouvons les voir exprimer des émotions et des sentiments très semblables à ceux des mammifères.

Les guêpes et les abeilles sont des animaux particulièrement expansifs et joueurs, si du moins on leur répond. Il est rare quand il en passe une dans ma proximité qu'elle ne vienne pas se poser sur moi, de préférence sur mes mains. Elle sent tout de suite si on la remarque et si les gestes qu'on accomplit sont en réponse à ses mouvements.

Contrairement aux fourmis, qui sont pourtant du même ordre, ces hyménoptères nous perçoivent très bien, et il est probable qu'ils nous reconnaissent quand ils nous voient souvent. J'ai une très bonne vue de près ; la vue des myopes ne baisse pas avec l'âge. Quand une abeille se pose sur ma main j'aime regarder son petit visage de cuir noir. La tête est séparée du corps par un cou long, mince et mobile, qui fait varier son inclinaison et produit un vaste champ d'expression, et si les yeux sont des boules noires immobiles, les antennes ne le sont pas. Si nous n'étions pas si immenses, j'aimerais la caresser.

Tout être vivant éprouve un intérêt spontané pour un autre, et cherche à communiquer. Communiquer quoi ? Je ne saurais le dire. Peut-être qu'on aime la vie.

Naturellement, ce n'est possible que dans une relation désintéressée. Une sauterelle, un omble ou un gibier me mettraient plutôt l'eau à la bouche, et je ne suis pas du genre à fraterniser avec un être que je vais finir par tuer et manger.

### *Le pont de l'Ourkhan*

À Karagan, l'Ourkhan a déjà un fort débit. Il traverse la ville entre deux berges qui ont été conçues pour ses crues et qui lui laissent deux larges plages de cailloux au milieu desquelles il s'écoule. De loin en loin, des escaliers permettent d'y descendre, et je pourrais aisément continuer à y pêcher si j'en avais encore l'envie.

Près de la place, sur la même rive tout de suite après le pont, un bar surplombe la berge. Comme il est fréquent ici, il vend aussi des cartes-postales, des journaux, des livres, de la papeterie, du petit matériel électronique et quelques autres bricoles. Je m'y arrête souvent le matin quand je n'ai pas envie de marcher jusqu'au parc, s'il pleut par exemple, comme aujourd'hui. J'aime y voir et entendre couler l'Ourkhan.

Là aussi un écran diffuse des clips. Il n'y en a qu'un, du moins, et l'on n'est pas obligé de s'y planter devant. Il ne m'a jamais déplu, par ailleurs, d'entendre dans les lieux publics les chansons populaires à la mode.

J'y ai déjà écouté plusieurs fois la chanteuse soundanaise [Elvy Sukaesih](#). Bien qu'elle soit un peu plus âgée que moi, elle parvient à conserver un succès mondial, et qui va très au-delà de la zone linguistique soundanaise, de l'Asie du Sud-Est, et même de l'aire culturelle arabo-persane : j'ai lu sur Wikipedia qu'elle vendait beaucoup de disques au Japon.

Les chansons soundanaises paraissent accorder une singulière importance aux paroles. Celles-ci accompagnent toujours les clips en sous-titre, bien que ces chansons aient une audience plus large que les populations qui comprennent cette langue. Pour être plus aisément suivies, les syllabes sont éclairées au fur et à mesure qu'elles sont prononcées. Aussi, je me prends parfois à les suivre mot à mot et à mieux les entendre, bien que je n'y comprenne rien.

Il m'est arrivé d'entendre ces chansons même à Marseille, en prenant un couscous dans un restaurant arabe aussi bien que des nems dans un chinois. La chanson soundanaise participe incontestablement de la musique arabo-persane, mais elle a aussi de petits emprunts chinois, et, si l'on écoute bien, on y entend encore quelques sonorités hispaniques, quelques rappels de flamenco et même de fado.

La tradition de cette chanson populaire n'est pas très vieille, le genre s'est fixé au cours du vingtième siècle. Bien sûr on trouve aussi en Indonésie une musique plus rock, faisant appel, au moins pour quelques mots, aux ressources de la langue anglaise, sans renoncer complètement au soundanais, notamment avec la très jeune et très sexy Cinta Laura. Avec elle, on voit que l'Indonésie, membre important de l'Organisation de la coopération islamique, est bien loin de l'austère Iran. Il est vrai que le tourisme oblige.

On trouve ici d'autres musiques encore, originaires de diverses parties du monde, par exemple la Gitane turque [Öykü Gürman](#) qui, avec ou sans [son frère](#), tend à s'éloigner du strict flamenco qui les a fait connaître.

C'est sans doute un lieu commun de dire que le *show-biz* pervertit la chanson populaire que j'aime sinon entendre dans les lieux publics. C'est du moins très sensible quand je vois l'évolution de chanteurs que j'ai connus à leurs débuts.

L'internet, qui donne tous les moyens de le court-circuiter, s'en fait pourtant le plus ignoble allié. C'est compréhensible dans la mesure où l'on voit tous les efforts qui convergent pour en contrôler les flux. L'industrie du *show-biz*, ou si l'on préfère les industries culturelles, n'y parviennent pourtant pas, et y laissent bien des plumes. Elles seraient déjà mortes si elles ne trouvaient des complices inattendus dans ceux qui veulent se servir du web pour en faire une alternative, et qui les servent pourtant en cherchant à les concurrencer.

### *Correspondance sur la musique*

J'avais écrit à Pierre Petiot :

*« La musique me fait pressentir une autre histoire de l'humanité – je dis bien de l'humanité, et pas seulement de la musique – car c'est un critère qui vaut bien l'étude des langues, des institutions, des ethnies, du commerce, de l'art et de l'architecture, etc. »*

*« C'est que certains motifs musicaux peuvent circuler et s'acclimater bien plus vite que des techniques, des idées, des littératures, etc. Il est par exemple bien plus facile de reproduire des thèmes de la musique des Tang, même avec d'autres instruments, que d'apprendre la versification chinoise, ou même à manger avec des baguettes (et combien plus aisément à l'aide d'éditeurs numériques). »*

Il m'a répondu :

*« Lorsque nous sommes allés en Chine, j'avais emporté des cassettes de musique bretonne. Je les ai passées aux gens que nous avons rencontrés à Pékin, qui m'ont dit que cela ressemblait à de la*

musique chinoise du treizième siècle. Par la suite, en écoutant un enregistrement de musique chinoise dans un restaurant chinois, j'ai pu constater que c'était vrai. Je ne savais pas ce qui passait, mais j'ai reconnu quelque chose de quasiment breton. J'ai aussitôt demandé ce que c'était et on m'a répondu que c'était de la musique chinoise du treizième siècle ! Je ne pense pas qu'il y ait eu contagion, seulement convergences accidentelles certes, mais pas moins pour cela réelles. »

Personnellement, je pense plutôt à la contagion, comme j'en ai déjà parlé à plusieurs reprises.

### *Intelligence collective et instinct artificiel*

J'ai lu au cours de ces dernières années quelques travaux sur l'[intelligence collective des insectes](#). Ils me semblent finalement plus instructifs sur le manque d'intelligence de l'organisation libérale bureaucratique.

Ces études partent d'un point de vue contestable : que les insectes seraient dépourvus d'intelligence. Ce point de vue que remet en cause la moindre observation, s'appuie sur un raisonnement non moins contestable : les insectes ne seraient pas intelligents parce qu'ils sont dépourvus de cerveau. À ce compte, ils n'ont pas de cœur ; mais ils n'en ont pas moins une circulation sanguine. Ils n'ont simplement pas de centre nerveux ; pas d'intelligence, c'est une autre histoire.

La théorie avance qu'à partir de commandes très simples, un groupe de petits automates pourrait exécuter des actions complexes. De là, on peut imaginer qu'à partir de motivations très simples, basées sur des intérêts individuels strictement comptables, une civilisation pourrait faire de grandes choses. Voilà aussi qui reste à voir.

Même [Varoufakis a observé](#) que parfois des visages de bureaucrates peuvent être moins expressifs que celui d'une guêpe. (*Vous avancez un argument sur lequel vous avez réellement travaillé – pour être sûr que c'est logiquement cohérent – et vous rencontrez des regards vides.*)

Il y a plus de sagesse dans l'[extrait](#) qui suit d'Hippolyte Chavannes de la Giraudière (1889. [Les petits naturalistes](#). Alfred Mane et fils, Tours, page 54), pourtant très daté :

« Il faut bien se garder de confondre chez les animaux, comme on le fait trop souvent, l'instinct avec l'intelligence. La différence est très importante à établir. L'instinct constitue le lot des espèces, et l'intelligence appartient à l'individu. Ainsi, tout ce qu'un animal fait par instinct, tous les animaux de son espèce le font comme lui, de la même manière que lui, dans les mêmes circonstances que lui. Quand, par exemple, un lapin creuse son terrier, quand un oiseau fait son nid, quand un chat enterre et cache ses ordures, on ne peut pas dire que ces trois animaux, en agissant ainsi, fassent preuve d'intelligence. »

« Non, tous les trois obéissent purement et simplement à l'instinct dont la Providence a doué leur espèce. Ils agissent machinalement, puisque ce lapin, cet oiseau, ce chat ne font absolument que ce que font, depuis le commencement du monde, tous les chats, tous les lapins, tous les oiseaux qui ont peuplé la terre. Les actes d'intelligence que l'on observe chez les animaux ont un tout autre caractère. On les reconnaît à ce que, "au lieu de se rapporter à la vie ordinaire de l'animal, comme, les actes d'instinct, ils se rapportent aux circonstances particulières où l'individu se trouve accidentellement placé, et dans lesquelles il se comporte comme le pourrait faire une personne raisonnable". (Strauss.) »

Naturellement, on se doute que je ne croie pas que nos instincts nous aient été donnés par la Providence, hommes comme insectes, à plus forte raison depuis le commencement du monde. Nous pourrions alors nous demander comment nous les produisons.

## **Cahier vingt**

### **Retour à la civilisation**

#### *De la pertinence des liens externes*

Je m'interroge ces temps-ci sur la pertinence des liens externes dans un ouvrage littéraire. Pour moi un ouvrage littéraire ne doit pas avoir besoin de renvois hors texte, notes ou illustrations. Ce sont même les caractéristiques qui distinguent un tel ouvrage d'un essai. Je n'irai pas jusqu'à m'interdire l'emploi d'images ou de photos, ou même de vidéos, mais à la condition impérative qu'il puisse être publié sans, et ne rien perdre d'important, comme les romans de Jules Verne par exemple, qui peuvent demeurer lisibles sans dommage privés des splendides gravures de l'édition Hetzel. Je m'interdis plus strictement toute note de bas de page ou de fin de volume.

Or, un lien externe ne serait-il pas du même ordre qu'une note, et pire encore, puisqu'il ne renvoie pas à une autre partie de la page, mais hors de l'ouvrage lui-même ? De plus, ces liens ont tendance à se briser avec le temps. Qu'en restera-t-il dans seulement dix ou vingt ans ? Ne ferais-je pas ainsi une sorte de littérature auto-dégradable ?

De telles réflexions m'ont traversé l'esprit depuis longtemps sans me convaincre. Je me rends compte qu'à travers mes liens externes, j'introduis plutôt au sein de l'écriture ce qui l'a toujours traversée virtuellement. Jules Verne, pour rester sur mon exemple, ne plaçait pas dans son texte des liens qui ouvraient immédiatement des documents contemporains. Pour autant, ses lecteurs contemporains ne faisaient pas moins ces liens mentalement.

Nous devenons toujours moins capables de les refaire pour notre compte, sans du moins un dossier érudit qui accompagne la réédition. De la même manière, mes liens hypertextuels s'invalideront au fil du temps. Je suis donc bien conduit à me demander en cours d'écriture jusqu'à quel point ces liens sont utiles, si ce n'est nécessaires, pour lire ce que j'écris.

Il est dur de répondre, mais il est bon de commencer par ne pas se tromper de question : elle n'est pas en réalité celle des liens hypertextuels, mais de ce que l'on est préalablement supposé savoir pour lire. On est, de toute façon, toujours supposé savoir quelque-chose avant de lire, au moins savoir lire.

#### *Universalité et savoir*

« En somme », résume Kalia, « tu nous dis que songer à l'emploi de liens hypertexte nous conduit à interroger la place que nous avons toujours faite, plus ou moins à notre insu, aux idées et aux connaissances que nous supposons à nos lecteurs. »

« C'est une question intéressante », remarque Mansour, « et qui ne concerne pas seulement l'écriture littéraire, me semble-t-il ». Il est venu avec sa femme Cintia prendre le thé avec nous chez Kalia, puisque nous sommes quasiment voisins. « Ne trouves-tu pas ? » lui demande-t-il en se tournant vers elle, car sa méconnaissance de l'anglais la tient quelque peu à l'écart de la conversation. « Cintia a travaillé sur l'évolution contemporaine du savoir », reprend-il en revenant à nous après lui avoir dit quelques mots dans leur langue. « Nous vivons aujourd'hui dans une époque de diffraction du savoir », nous explique-t-il à sa place. « Très souvent au cours de l'histoire, des savoirs se sont institués à destination des élites. Tous les gens instruits possédaient alors un large

corps de connaissances communes auquel se raccordaient celles qui étaient plus spécialisées. Nous sommes arrivés dans une situation plutôt inverse. »

« La modernité occidentale avait établi un tel savoir universel entre le dix-neuvième et le vingtième siècle », intervient Cintia en français. Elle le parle très bien. Mansour et elle, se sont connus en l'étudiant à l'université.

« Au début du vingtième siècle, les intellectuels du monde entier possédaient une très large base de connaissances communes qui concernait notamment les mathématiques et les sciences physiques, et qui n'ignorait pas non plus les lettres et la philosophie de la modernité occidentale. » Parvient-elle à continuer en anglais pour ne pas exclure Kalia. « Au début de ce nouveau siècle, ce qui tiendrait lieu d'une telle base commune concerne principalement le commerce et la politique internationale. Il devient alors ironique d'employer à propos de ceux qui la possèdent, les termes d'intellectuels ou d'élites. »

À l'évidence, Cintia n'ignore pas l'anglais, même si son élocution a été plus hésitante, abondamment aidée de ses gestes et légèrement plus fautive que n'en témoigne ma traduction. Il est vrai aussi, comme je l'ai souvent remarqué, que notre niveau de langue peut largement varier selon notre implication. La même personne, quand elle est bien plantée dans son propos, peut devenir éloquente dans une langue qu'elle ne possède que superficiellement, et quand elle ne l'est pas, devenir quasiment aphasique dans sa langue maternelle.

« On peut observer », continue-t-elle, « que ce corpus qui est commun aux dominants, a achevé sa rupture avec les sciences physiques et les mathématiques. Les techniques et les sciences n'ont pas cessé d'évoluer, et dans le même temps les connaissances communes aux dirigeants du monde entier se fixent toujours plus dans la culture d'une époque qui leur est antérieure, celle des Lumières du dix-huitième siècle. Cela se traduit notamment par l'importance donnée aux vieilles doctrines libérales et la phobie du communisme. »

« C'est plutôt évident », remarque Kalia, « et je me demande, lorsque la rupture sera achevée entre les connaissances que possèdent ces castes détentrices du pouvoir, et celles qui sont pratiquement mises en œuvre dans la production de la vie humaine, quel choc va en résulter. »

« La question est d'autant plus intéressante que ces pseudo-savoirs dominant même dans les régions où ces castes restent en principe sous contrôle », note Mansour, « comme en Chine. »

### *Dialogue avec Kalia*

– C'est ironique, me dit Kalia quand Mansour et Cintia sont partis, lorsque la plupart des peuples n'avaient qu'un accès limité et souvent réprimé à la propagande du bloc atlantique, tout le monde ne rêvait que de musique rock et de *blue jeans*. Aujourd'hui que le monde entier peut y accéder aussi facilement que dans les pays où elle est produite, cette idéologie excite plutôt une hostilité générale. À tel point que Mansour n'a rien trouvé de mieux pour la combattre, que la traduire et la diffuser.

– C'est d'autant plus ironique quand on songe aux ressources que le bloc atlantique dépense pour une propagande si contre-productive.

– Je me demande pourquoi elle génère en Europe des rejets plus réactionnaires encore.

– Je ne suis pas si sûr de cela. La force des idées réactionnaires en Europe est plutôt l'effet d'un vide qui leur est laissé. Quand on a connu le siècle antérieur et qu'on voit de près les mouvements d'extrême-droite actuels, ils ne donnent pas l'impression d'une force propre, mais plutôt de vide aussi. Des mouvements tout opposés inspirent davantage une impression de vigueur.

– Quand même...

– Vois-tu, nous vivons souvent sans conscience, nous agissons machinalement comme des automates, animés par des instincts artificiels. On ne doit pas confondre ces instincts, qui appartiennent à l'organisation sociale, avec la pensée qui appartient à l'individu. Tout ce qu'un individu fait par instinct, tous les autres le font comme lui, de la même manière que lui, dans les mêmes circonstances que lui ; on ne peut alors dire qu'il pense. Pour autant, rien ne nous dit ce qu'il pensera ni ce qu'il fera lorsqu'il se trouvera dans des circonstances particulières pour lesquelles son instinct ne lui donnera pas des réponses appropriées.

### *Programme et instinct artificiel*

J'ai remarqué que lorsque je regarde des vidéos sur *YouTube* qui ne me sont pas proposées par les grands sites de presse occidentaux, mais par des sites étrangers ou des sites indépendants, comme celui de Mansour par exemple, le programme me suggère souvent d'autres vidéos qui « pourraient m'intéresser », telles que des discours du *Front National* ou des choses de ce genre.

Au fond, c'est plutôt rassurant. Il est moins évident de ne pas céder aux suggestions d'un instinct qu'à celles d'un programme. Ce serait peut-être là le signe, l'ébauche d'un changement, et pour tout dire, d'un progrès dans le processus d'individuation : l'instinct artificiel passe de la subjectivité à un objet externe, et donc manipulable, dont il est possible de lire et de modifier le code. L'écriture avait déjà été un progrès de cet ordre.

Il est bien évident que personne, même indirectement, ne me suggère alors de regarder une vidéo du *Front National*. Des intelligences humaines qui suivraient ma navigation, même parmi les moins éclairées, verraient qu'une telle suggestion n'est pas des plus pertinentes. Un programme plutôt, agit alors comme un instinct non plus seulement artificiel, mais objectivé, pour établir une corrélation automatique entre ce qui ne s'inscrit pas dans le système d'un discours dominant, et ce qui s'en présente comme une alternative. Une telle corrélation est alors immédiatement soumise à mon attention.

### *Les larges espaces de Karazan*

Si la ville de Karazan donne une impression de richesses, c'est en espace. Les maisons n'y sont pas bien hautes, même les barres d'immeubles neufs ne dépassent pas souvent les trois étages, et l'espace partout est large entre les constructions. Il est si large que toujours y débordent les herbes sauvages et les buissons. Les rues sont larges entre les maisons, et les trottoirs aussi. Beaucoup de magasins tentent de les occuper, sortent leurs étalages, des enseignes mobiles, des panneaux sur roulettes, des parasols ; ils n'y semblent pas moins perdus. L'espace les avale, gagné par les herbes folles aux pieds des allées de platanes, ou débordant les petites barrières de bois qui ferment approximativement des jardins potagers.

Les services de la voirie ne tiennent pas pied pour désherber, goudronner ou daller. Et la ville de Karazan elle-même paraît perdue dans sa grande plaine fermée de toute part de cimes neigeuses avec lesquelles se confondent leurs coiffures de nuages.

Cet espace est magnifié encore par les fils électriques, et les innombrables poteaux de bois ou pylones de métal qui les supportent. Des oiseaux y sont posés comme des notes sur une portée, quand ils ne se grisent pas à traverser l'excès d'espace.

La profusion de l'espace est la richesse de Karazan, pour le reste, la ville est austère.

### *Karazan à l'automne*

J'imagine que la ville de Karazan doit être plus belle au printemps, quand la végétation est pleine de sève, que les ramures sont lourdes de feuilles bien vertes et de fleurs éclatantes. Je n'en

suis cependant pas si sûr. Les jaunes vifs, les roux et même les rouges intenses dont se colorent les feuillages, valent bien une floraison. Les terres rouges labourées que parfois l'écartement entre les maisons laisse voir dans les lointains, participent à cette impression de gravité. J'emploie ici ce mot de gravité dans son sens newtonien, qui nous fait percevoir le contraste baroque entre l'immensité du ciel et le poids de la terre.

### *Danse orientale*

Il serait vain de chercher les origines de la danse orientale, car c'est ainsi au fond que dansent la plupart des peuples de la terre. Ce n'est qu'en Europe et en Afrique qu'on s'est mis à danser sans laisser bouger la moelle épinière. Des Grecs aux Maoris, on pratiquait sans doute ainsi depuis toujours. C'est ce qu'affirme Kalia, et elle a probablement raison. Il suffit de suivre la diffusion des corsets.

J'ai pu plusieurs fois assister aux répétitions du ballet qu'elle met au point avec trois de ses jeunes amies. Leur costume n'est pas ce qui m'a le moins surpris. Elles portent de larges pantalons de chantier, avec, nouées à leur bassin, des écharpes aux larges franges. Leurs poitrines gonflent de courts gilets sans manches très échancrés, et leurs cheveux sont attachés sous des foulards qui évoquent la coiffure des pirates.

Pour autant, leurs costumes ne sont pas identiques, ni leur danse non plus. La plus jeune, déjà très douée, est vêtue tout de noir, avec un débardeur à la place du gilet, et un ceinturon de cuir rehaussé de métal par-dessus le châle qui ceint sa taille. Kalia ne porte pas de gilet non plus, mais une chemise qu'elle a nouée au-dessus de son nombril. Elles dansent toutes les quatre différemment, mais en harmonie, ou plutôt en contrepoint.

### *De l'intelligence et de l'instinct*

« Une remarque qui a été faite, c'est que ce sont ordinairement les animaux qui font par instinct les choses les plus compliquées et les plus surprenantes, chez lesquels on rencontre le moins souvent des preuves d'intelligence. Il semblerait que le Créateur ait toujours eu soin de développer d'autant plus l'intelligence des individus composant une espèce, que l'instinct de cette espèce était borné, et par contre de développer d'autant plus l'instinct d'une espèce, qu'il avait parcimonieusement dispensé l'intelligence aux individus. » C'est ce qu'écrivait Hippolyte Chavannes de la Giraudière dans [\*Les petits naturalistes\*](#).

Je pense que la relation entre instinct et intelligence est un peu plus subtile. L'intelligence me paraît profondément enracinée dans l'instinct. La parole, la faculté de compter, me semblent relever bien plus de processus instinctuels que de la pensée lucide. Ce ne sont que les chercheurs en mathématiques qui pensent leurs calculs ; les autres se contentent de les effectuer, ou les font effectuer par des programmes, tout aussi machinalement, qu'ils soient chercheurs ou non. De même, nous ne songeons à la grammaire que lorsque nous comparons, pour les apprendre ou les étudier, une langue à l'autre. Et nous voyons bien alors que la plupart des processus cognitifs induits par le langage se font à notre insu. Or cet insu ne va pas sans l'apparition d'une forme de vie, forte et fertile, qui paraît autonome.

Je ne saurais cependant rien dire des aspects phylogénétiques ou ontogénétiques de la formation de tels instincts. L'époque tend à escamoter la question en substituant à ces deux termes celui de société. Je sais seulement dire qu'il s'agit d'un escamotage.

## Cahier Vingt-et-un Dans le Starkiz

### *Les prochaines nouvelles*

Il est un site local auquel celui de Mansour renvoie souvent. Je ne peux le lire car il est en langue locale, en ousghab. On dit cette langue proche du dari, mais pour ce que j'en connais, elle me paraît l'être davantage du farsi, du moins pour la grammaire. [La grammaire du farsi](#) est une des plus complexes du monde, rendant cette langue à la fois précise et subtile, quoique difficile à traduire, du moins sans y introduire de lourdeurs.

L'intitulé du site pourrait être rendu par « les prochaines nouvelles ». C'est là que réside son originalité : il annonce les événements avant qu'ils n'aient eu lieu. L'information peut les précéder de quelques jours, quelques semaines ou quelques mois selon leur nature, mais elle les précède bien, et se trompe rarement. (On me dira que de telles nouvelles n'auraient pas beaucoup d'utilité dans nos régions, où chacun les aurait oubliées avant que les événements ne se produisent.)

Bien sûr, il arrive aux rédacteurs de se tromper, mais ne se trompe-t-on pas aussi bien quand on annonce des événements après qu'ils ont eu lieu ? Combien de fois la presse atlantique a-t-elle annoncé l'entrée massive de forces russes en Ukraine, et avec des photos et des vidéos à l'appui ? Et même une vingtaine de siècles après, ne dit-on pas toujours que Néron a fait enflammer Rome ? Le temps importe peut-être donc moins qu'on ne le croit. Dans l'ensemble, les informations que donne par avance ce site, sont plus fiables que celles que la plupart des autres proposent après coup. D'un point de vue épistémologique, on peut trouver ceci intéressant.

Mansour m'a proposé d'aller voir son principal rédacteur avec lui. Il habite dans la vallée du Starkiz, de l'autre côté des hautes falaises du Carac-al-Itoum où nous sommes passés un jour, Ramzo et moi, pour essayer la camionnette. Il s'appelle Zadig, comme le roman de Voltaire, mais il n'y a peut-être aucun rapport.

Karazan est plus proche à vol d'oiseau du Carac-al-Itoum que de la vallée du Djirac, et si nous avions eu des ailes le mois dernier, le plus simple aurait été d'en survoler les crêtes pour nous y rendre de chez Ramzo. Ce passage direct par le col en évitant le long détour de la vallée de l'Ourkhan aurait sinon été une expédition des moins commodes, sans autres routes que des sentiers muletiers.

### *Le curseur imaginaire du présent*

« Si nous parvenons si facilement à décrire des événements futurs, c'est qu'ils ne sont peut-être pas si futurs qu'ils le paraissent », dit Zadig. « Rien n'est moins évident que de définir où se situe exactement ce curseur imaginaire que nous appelons le présent. Songe à l'éclair et au bruit du tonnerre. Est-ce prédire le futur qu'annoncer le tonnerre quand tu vois tomber la foudre ? En un sens oui, puisque le son n'est pas encore présent, mais l'ébranlement de l'air a déjà eu lieu quand la foudre est tombée. Plus simplement encore, quand tu fais feu sur un gibier qui court ou qui vole, tu tires devant lui, soit en un lieu où il n'est pas encore. Où se situe donc ce curseur imaginaire du présent qui délimite les champs du futur et du passé ? »

### *À Carstan*

Dans la haute vallée du Stakis où Zadig habite, la plaine cultivable est étroite. Carstan, son village, s'est ramassé autour d'un amas rocheux comme pour ne pas la gaspiller. Il y a du rocher partout dans Carstan, autour duquel les maisons se sont dispersées comme elles le pouvaient.

Il en est un qui couvre partiellement une fontaine sur la place centrale, et le lavoir qui la prolonge, là où s'arrêtent les cars. Des esprits ingénieux ont pensé à cimenter de petits espaces horizontaux dans ses anfractuosités pour en faire des plans où l'on puisse s'asseoir. J'imagine que pendant des générations, des gens ont dû s'installer là à regarder s'arrêter et boire les chameaux, avant que quelqu'un ne songe à gâcher du ciment et à le mêler à des graviers dont les arêtes sont déjà lissées.

La danse orientale semble toujours très prisée par ici. J'ai vu un groupe de jeunes filles qui s'y exerçait dans un coin de la place. Celles-ci n'étaient pas accompagnées par de jeunes musiciens, comme au parc de Karazan, et j'ai d'abord été surpris de les voir bouger en silence comme des herbes sous le vent. Plus attentif, j'ai remarqué ensuite l'écouteur qu'elles portaient dans leurs oreilles. Je leur ai vu sortir plus tard leurs ordinateurs de poche pour sélectionner, je suppose, une nouvelle musique.

Elles dansaient en survêtement. Contrairement à ce que pratiquent les cabarets exotiques, une danseuse ne doit pas montrer ses jambes. Si l'on voit seulement un mollet, ce n'est pas de la bonne danse orientale. La danse orientale laisse plutôt oublier le mouvement des jambes, et donne au corps une impression de flotter (mais pas une impression immatérielle). Ce n'est pas non plus le ventre qui est mis en évidence, malgré les hanches et le nombril dénudés, mais le mouvement de tout l'arc spinal de la tête au bassin.

La danse orientale est dirigée vers le haut, et non vers le bas. Il n'est pas nécessaire de sauter pour cela. D'ailleurs les danseuses masquent parfois aussi le bas de leur visage. Ce n'est pas par souci d'anonymat, ni même par pudeur ; c'est pour donner toute son importance au regard plutôt qu'au sourire. Elle est bien plus une danse du regard, qu'elle ne le serait du ventre. Kalia m'a expliqué tout ceci. J'admets que ce n'est pas immédiatement ce que nous remarquons, à plus forte raison si nous sommes culturellement prédisposés à associer la danse aux jambes, et à négliger les regards au bénéfice des sourires, tellement plus faciles à composer. « Les yeux, c'est pour dire », me répétait Hanna, « la bouche c'est pour mentir. »

« Seules les femmes pratiquent-elles la danse orientale ? » demandai-je à Mansour quand nous attendions Zadig au café de la place. « Pas du tout, les meilleurs danseurs sont des hommes. Mais si bien des femmes se plaisent à la pratiquer, la plupart des hommes, plus timides, craignent de se ridiculiser en ne dansant pas assez bien. Je crois qu'il en va de même en Europe, non ? où beaucoup de femmes pratiquent la danse, mais peu d'hommes, s'ils ne sont pas des danseurs professionnels. »

### *De l'écriture en ousghab et de l'alphabet arabe en général*

Je ne sais pas si le village où je suis s'appelle bien Carstan et non Carastan, ou même Carasatan. On a l'habitude ici de ne pas écrire les accents, c'est-à-dire les voyelles, qui ne marquent la plupart du temps, il est vrai, que des flexions grammaticales supposées connues de chacun, ce qui ne manque pas de laisser l'étranger embarrassé quant à la prononciation exacte des noms propres notamment. Il est rare en ousghab qu'une syllabe ne soit pas associée à chaque consonne, mais on avale souvent les voyelles en parlant vite.

Cette habitude de ne pas écrire les voyelles permet cependant de prendre des notes quasiment à la vitesse de la parole, comme de la sténo. J'imagine qu'elle doit favoriser l'enseignement de l'écrit, et permettre d'acquérir plus aisément du style, en réconciliant l'écriture avec la parole. J'ai

remarqué dans les pays qui utilisent l'alphabet arabe, que si l'on y trouve beaucoup d'analphabètes, ceux qui savent écrire, écrivent bien. On y passe plus naturellement en somme de la case analphabète à la case lettré.

On peut se demander pourquoi tant de gens ne savent pas écrire avec un alphabet aussi facile à acquérir et à manipuler que celui de l'arabe, alors qu'en d'autres lieux, de larges pans de la population savent depuis des siècles utiliser des systèmes idéographiques qui semblent pourtant excéder les aptitudes cognitives de l'espèce, comme celui du chinois. On en soupçonnerait un goût de l'esprit humain pour la difficulté, qui fait que les choses simples cessent vite de stimuler son intérêt. D'un autre côté, les grammaires du chinois et des langues voisines sont plus simples, et elles sont plus faciles à apprendre que l'arabe et la plupart de celles qui utilisent son alphabet, aussi peu d'étrangers les parlent.

### *De l'irrémediable et de l'imprédictible*

On pourrait cependant expliquer, au contraire, que le farsi ou l'arabe se sont étendus si loin de leurs nations d'origine, parce que la civilisation persane, puis arabo-persane, conquiert de vastes territoires, alors que les Chinois ou les Japonais préférèrent s'enfermer à l'abri de leur muraille ou de leurs mers. On pourrait cependant inverser ce raisonnement et dire que les Arabes et les Iraniens étendirent leur empire parce que des peuples se trouvaient un goût pour pratiquer leur langue et leur littérature. Cependant, la Chine elle aussi est un vaste empire, de toute évidence construit avec des liens solides puisqu'il est le seul à avoir survécu depuis l'antiquité, et il dut bien, lui aussi, être conquis. Nous savons qu'il ne le fut pas moins par la langue et la culture, disons que le sabre y suivit la plume, ou plutôt le pinceau.

Mais pourquoi le japonais ne fut-il jamais pratiqué très au-delà de l'archipel ? Probablement parce qu'il était contenu par cette insularité elle-même... Il est toujours étonnamment facile, quoique la plupart du temps un peu vain et confus, de trouver autant qu'on en veut des causes aux faits. Il l'est tellement moins d'en prédire les conséquences, que nous en nourririons des soupçons sur la causalité. Il est là, au fond, le fugace curseur du présent : dans cet insaisissable passage entre des faits irrémediables, du « fait une fois pour toutes », et le fil du rasoir de l'imprédictible... à moins que ce ne soit son trait de plume... ou de pinceau.

### *Zadig ne ferre pas les chevaux*

Zadig ne ferre pas les chevaux. Personne ne ferre les chevaux à Carstan, ni dans toute la vallée du Starkiz. « S'ils ne parcourent pas plus de trente kilomètres par jour et ne portent pas une charge supérieure à celle d'un homme normal, un cheval n'a pas besoin de fers », m'affirme-t-il.

Pour des charges plus lourdes, les chameaux ne manquent pas, j'imagine, mais le goudron des routes use pourtant rapidement la corne.

« Tu as vu beaucoup de routes goudronnées dans la vallée ? » me répond Zadig. « De toute façon, les routes ont des talus, et quelques kilomètres sur de l'asphalte n'useraient pas la corne plus vite qu'elle ne repousse. »

Je sais que le fer à cheval est apparu en Europe pendant le moyen-âge, mais je serais bien surpris qu'il ne soit pas né ailleurs. Zadig n'en sait pas davantage. Il est vrai que son besoin s'est surtout fait sentir à l'époque où les Romains commencèrent à sillonner leur empire de voies dallées qui usaient abondamment les cornes des chevaux. Les armées antiques en furent souvent retardées. Ils avaient coutume aussi, sur les terrains abrasifs, de protéger les membres de leurs bêtes par des manchons de cuir.

Je sais bien que ferrer les chevaux ne va pas sans désavantages. D'abord, en protégeant la corne, ils ne l'empêchent pas de pousser, et l'on est donc forcé de la couper régulièrement. Comme les fers, eux, s'usent à sa place et ne se renouvellent pas, on doit de toute façon les changer souvent. Les clous alors, inévitablement, finissent par abîmer le sabot. En les plantant, on risque également de blesser l'animal. Une grande dextérité est nécessaire pour planter un clou sans atteindre une zone sensible, en lui donnant exactement l'inclinaison nécessaire pour qu'il traverse la corne en ne ressortant ni trop haut ni trop bas sur le côté du sabot, où il est coupé et recourbé. J'en serais personnellement incapable. La tige de ces clous est longue, plate et relativement souple. On peut la tordre entre ses doigts. Il n'est déjà pas facile de les planter sans les plier.

Appliquer un fer rougi ne suppose pas moins de dextérité pour ne pas toucher la partie sensible qui forme une pointe charnue au cœur du sabot. Même le plus habile artisan finira par blesser un jour ou l'autre le pied de l'animal, provoquant toujours, même si elle est légère, un début d'infection qu'il lui faudra soigner. C'est pourquoi beaucoup de maréchaux-ferrants font dans ces vallées aussi fonction de vétérinaires, voire de médecins, ou au moins de pharmaciens, et à l'occasion, de barbiers.

### *Zadig*

Zadig élève des chevaux dans la vallée du Starkiz avec ses frères et leurs enfants ; lui-même a deux fils. C'est un quinquagénaire à la forte carrure, dont une fine barbe encadre le visage carré. Bien sûr, il n'a jamais pu fournir le même travail que les autres, s'étant depuis toujours consacré aussi au vaste monde, et à la publication.

« C'est toujours un pénible problème », m'explique-t-il, « de faire comprendre à des gens qu'en se tenant assis à un bureau à lire ou à écrire, on travaille. Et l'apparition du numérique n'a rien arrangé. »

« Maintenant qu'on ne peut plus rien faire, même s'occuper de bêtes, sans un écran et un clavier », m'étonné-je, « on aurait pu imaginer qu'une telle impression allait se modifier. »

« L'écran et le clavier sont devenus aussi des objets de divertissement, et le fait qu'on les utilise quoi qu'on fasse, ne fait pas entrer dans les mœurs que ce sont des outils de travail. »

Il saisit son chat qui vient de sauter sur le bureau. « Il n'y a que lui qui comprenne », dit-il en le caressant. « Lui sait quand je travaille, et il vient me voir. Le travail est sans doute pour les chats un mystère qui les fascine, et je suis sûr que c'est ce qui les attache aux hommes. Eux ne s'y risqueraient pas, même si nous partageons la curiosité. »

## Cahier vingt-deux

### Les chevaux du Starkiz

#### *Du cerveau*

Je ressens toujours une impression bizarre quand je décapuchonne mon stylo et que j'ouvre mon cahier sans avoir le moindre soupçon de ce que je vais écrire. Je l'ignore en effet presque toujours et, autant l'avouer une fois pour toutes, c'est la principale raison pour laquelle j'écris. Lorsque je parle, aussi, il m'arrive de m'étonner de ce que je m'entends dire. Il m'arrive de me dire, comme David Niven dans le film *le Cerveau*, « je ne savais pas que j'étais aussi intelligent ». Bien sûr, je ne le suis pas, je ne le sais que trop. Je parviens à formuler quelques idées qui tiennent debout à l'aide seulement de quelques bonnes techniques quant à l'emploi du langage. Sans ces outils cognitifs et la façon dont j'ai appris à m'en servir, je ne penserais pas grand-chose, et je ne serais pas plus capable qu'une abeille de compter au-delà de cinq.

Oui, je viens d'apprendre que les abeilles savent compter jusqu'à cinq, ce qui est aussi la limite de l'intelligence humaine, du moins sans l'aide de solides prothèses cognitives qui nous ouvrent alors des voies non seulement vers l'infini, mais jusqu'à la profusion. Nous sommes toutefois capables, intuitivement et sans l'aide de représentation, de compter jusqu'à cinq comme les abeilles.

« Combien serons-nous à table ? – Cinq. » Jusque-là, nous pouvons répondre sans compter. Après cinq, nous devons déjà réfléchir. [Une chercheuse](#) a fait des expériences avec des abeilles. Elle a marqué des nombres avec différentes formes, ronds, carrés, triangles... et en modifiant aléatoirement leurs couleurs. Les abeilles les identifiaient rapidement.

Comment des abeilles y parviennent-elles avec si peu de neurones même pas coordonnées dans un organe central, c'est non seulement ce qu'on ne sait pas expliquer, mais aussi ce qui met en cause tout ce qu'on croyait savoir sur l'intelligence. Zadig me l'a appris. Il élève aussi des abeilles, et connaît beaucoup de choses sur elles.

« Tu dis que j'élève des abeilles, mais d'un certain côté, ce sont elles qui nous élèvent », m'a-t-il confié. « Elles ne sont pas au sommet de la chaîne alimentaire, ni à la base ; elles en sont au fondement. En fait, elles ne craignent aucun prédateur, mais ne prennent non plus aucune vie. Elles se contentent d'un pollen en surabondance, dont elles ne font pas seulement du miel, mais le dispersent loin de sa souche, assurant la fécondation des végétaux, et indirectement l'alimentation des animaux. »

Parfois Zadig a de drôles d'idées :

– Toi qui es français, tu dois connaître le journal *Acéphale*. Méhmêt en a traduit de longs extraits. Eh bien je me demande parfois si le développement d'un cerveau était une bonne stratégie évolutive pour les vertébrés.

– Les abeilles n'ont pas de cerveau, mais elles ont une tête.

– Oui, mais elles peuvent vivre sans. Elles n'y ont du moins aucun organe vital. Sais-tu que des chercheurs ont coupé la tête à des insectes pour voir ce qui se passait ? Je crois que le Très Haut ne peut pardonner de tels actes.

– Tu disais toi-même qu'on partageait avec les chats la curiosité. N'est-il pas normal qu'on en partage aussi la cruauté ?

### *Comme un bernard-l'ermite*

Comme le bernard-l'ermite se déplace avec sa maison, et en change au besoin, grâce à l'invention du transistor, je me déplace avec mon bureau. Parfois je tremble en songeant à ce que cette cassette compacte contient. Que ferais-je sans elle ? Certes, comme le bernard-l'ermite avec sa coquille, j'en changerais, car le contenu du disque de mon portable est évidemment sauvegardé en de multiples lieux. J'en transporte aussi la quintessence dans une petite clé qui ne me quitte pas, et que je pourrais ouvrir sur n'importe quelle machine. Mais si tout cela disparaissait, que deviendrais-je ? Comment ne pas penser à l'insecte sans tête qu'évoquait Zadig ?

Je me demande si mes contemporains conçoivent bien ce dont je parle ; s'ils se rendent compte dans quoi ils ont mis leur tête, à quoi ils en confient le sort. À qui le confient-ils ? Il est certain qu'ils s'en déchargent. Quand j'y songe, j'en tremble.

Je me déplace donc avec mon portable en bandoulière, mais à cheval cette fois. Zadig m'a proposé de l'accompagner pour conduire ses chevaux jusqu'à la basse vallée de l'Ourkhan où l'hiver est moins rude. Je pourrais, si je le souhaite, les abandonner à Karazan, ou si je suis trop fatigué par ce voyage.

Je ne pouvais décemment pas refuser une telle expérience, même si j'anticipe ce qu'il m'en coûtera de courbatures. Heureusement, on ne connaît ici que de petits et nerveux chevaux ouzbeks, à la croupe moins large que les robustes perchérons français qu'il m'arrivait de monter avec mes cousins dans mon adolescence.

### *Un dispositif ingénieux*

« Qu'est-ce que c'est que ce machin ? » demandé-je, m'appêtant à monter le cheval que me présente Zadig. « Une dynamo. – Vos chevaux sont électriques ? » Zadig rit. « Justement, ils ne le sont pas. C'est pour recharger les batteries. »

De loin, j'avais cru voir une pique comme en utilisent les gardians camarguais. C'en est bien une, un peu plus fine, plus longue et plus souple. Elle est en fibre de verre et peut bien être utilisée pour guider les chevaux ; sinon, elle reste tenue dans un manchon de cuir fixé à la selle, et sert de support à une dynamo éolienne.

Le corps de la dynamo est fixé à la hampe par une attache à cliquet qui permet de l'ôter ou de la remettre d'un geste simple. Elle est actionnée par une hélice, ou plutôt une turbine, ou encore une synthèse des deux, rappelant ces jouets d'enfants que l'on trouvait jadis dans les foires. Des flammes de tissu lui sont attachées, à l'évidence dans un but seulement décoratif, donnant de loin à l'ensemble l'apparence d'un emblème barbare. La dynamo alimente un condensateur dans un sac attaché à la selle près de la hampe.

« Ça produit assez de jus ? » demandé-je étonné. « Suffisamment. La dynamo fait nettement plus de tours que celle d'un vélo, » insiste Zadig. « Tu accumules vite tes cinq-mille milliampères-heure s'il y a du vent ou si tu galopes un peu. »

Voyant que je reste dubitatif, il précise : « Le principe est moins dans l'énergie que tu captures que dans la façon dont tu la démultiplies. »

### *Parmi les hordes*

Le climat froidit rapidement entre octobre et novembre. Le soleil reste cependant très chaud l'après-midi. La chaleur devient même insupportable avec cet air sec et ce ciel limpide, si dépourvu de nébulosité qu'il semble faux, et qu'il donne une impression d'image de synthèse. On supporte à peine une chemise, qu'on garde pourtant bien boutonnée car la morsure du soleil est intense.

Nous sommes cinq. Un des fils de Zadig, Sadi, et deux hommes du village nous accompagnent.

– Tu as donné un beau nom à ton fils, dis-je, celui d’un grand poète persan de Shiraz.

– Je le lui ai donné en pensant à [Sadi Carnot](#).

– Pourtant son père, Lazare, le Grand Carnot de la Révolution, lui avait donné son prénom en songeant au poète.

La vallée du Starkiz est profonde et large, barrée au nord par les hautes parois du Karac-al-Itoun. Nous passons des heures en selle, à bavarder parfois de choses et d’autres, ou en restant le plus souvent silencieux.

– Tu aimes la poésie de Sadi ? me demande Zadig.

– Oui, il a introduit dans la poétique arabo-persane des ressources de l’Extrême-Orient. Il pratiquait le chinois et a voyagé en Chine. Il a eu une certaine influence sur la poésie malaise et soundanaise que l’on retrouve même encore dans la chanson contemporaine.

– Je n’ai jamais rien entendu de tel. D’ailleurs on ignore presque tout de ses voyages, sauf si l’on prend pour argent comptant ses récits et ses contes. Sadi a influencé Goethe quand celui-ci a écrit son *Diwan*, et plus récemment, Aragon pour *le Fou d’Elsa*. Ceci, du moins, est avéré. Et puis comment peux-tu connaître l’influence de Sadi en Asie du Sud-est, puisque tu n’en connais pas les langues ?

– Je l’entends d’autant mieux que je les comprends moins.

Le lendemain de notre départ, nous avons rejoint les hordes de chevaux et nous les avons regroupés le jour durant.

J’imagine qu’une longue expérience doit être nécessaire pour rassembler ainsi les bêtes. Il y a beaucoup d’intelligence dans ces dispositions des hommes et des chevaux et dans leurs mouvements, ou peut-être aussi bien une absence totale d’intelligence, ou plus exactement une intelligence purement corporelle qui amène tous ces êtres à adopter les déplacements les plus économiques. J’entends « intelligence » ici dans le sens où l’on peut dire « être en intelligence ». Pour participer à celle-ci, on doit comprendre la hiérarchie qui existe entre les bêtes elles-mêmes.

« J’imagine, Zadig, que tu dois apprendre beaucoup à garder ainsi des chevaux. »

« Tu veux dire, pour annoncer les prochaines nouvelles, pour informer des événements avant qu’ils n’aient eu lieu ? » me comprend-il immédiatement. « Je n’y ai jamais réfléchi, mais il est probable que j’y ai acquis des postures d’esprit qui m’aident à percevoir intuitivement les mouvements humains. »

Je sens bien que je tiens moi aussi ma place dans ce vaste ballet, tout en demeurant incapable de comprendre comment. À moins que ce ne soit mon cheval qui s’occupe de tout en croyant m’obéir.

« Sais-tu », continue Zadig, « que les castes qui dirigent le monde ne sont pas diplômées pour avoir appris autre chose que ces équidés font sans y penser, machinalement ? Ne crois surtout pas que l’étudier leur donne une plus grande maîtrise sur les événements et les projets. Leurs analyses et leurs réflexions les font agir plus machinalement encore. »

### *Glacé jusqu’aux os*

Quand le soleil passe derrière les montagnes, le froid devient plus vif. Nous ramassons du bois pour faire du feu et cuire le gibier. Nous partons tour à tour à deux chasser pendant que les trois autres s’occupent du troupeau. Nous avons pris des provisions, mais pourquoi les consommer quand nous pouvons avoir de la nourriture fraîche ? Nous nous roulons ensuite dans nos couvertures et nos fourrures.

En plein air, il vaut mieux dormir roulé sur soi comme les bêtes, pour conserver sa chaleur. Je n’en ai plus l’habitude, et quand je me lève dans l’aurore glacée, les courbatures de la nuit s’ajoutent à celles de la chevauchée.

Au matin, juste après l'heure rouge, quand l'aube devient dorée, un froid terrible s'abat. Tout est couvert de givre. L'abandon, s'abandonner est la seule issue alors, s'abandonner au froid parfumé qui nous saisit, à sa vigueur, comme font les hommes ici en priant au jour qui pointe.

« Le froid, c'est dans la tête », m'a dit Sadi. Il n'a pas vraiment tort, « mais », lui ai-je répondu, « après un certain âge, le froid, c'est aussi dans les os. »

### *L'Université nomade*

« Je n'aurais jamais pu revenir élever des chevaux sans l'informatique et l'internet », me dit Zadi en allumant le feu pendant que je prépare le café. « Il y a vingt ans, j'ai commencé à penser que c'était possible : concilier une vie d'homme, les pieds sur sa terre, sans renoncer à celle de l'esprit, qui exige au moins la présence des livres, ce qu'il n'est pas facile de transporter à cheval. »

Il souffle sur les flammes qui commencent à onduler sur les brindilles, puis y jette quelques pignes qui se mettent à crépiter, et ajoute : « C'est bien pour les jeunes qui peuvent faire des études sans quitter le pays. »

« Tes fils ont fait des études par télé-enseignement ? » m'étonné-je.

« On l'appelle l'université nomade », m'explique-t-il. « Les jeunes s'y inscrivent en groupe par localités. Ils suivent des cours et des travaux pratiques à l'université, mais ils n'y sont pas tous présents, ni toujours les mêmes. Comme ils sont regroupés, les professeurs nomades peuvent se déplacer aussi vers eux. Le système marche bien ; il donne de bons résultats, plutôt meilleurs que ceux de l'enseignement traditionnel. »

Nous faisons le feu entre des pierres. Nous en choisissons de grosses que nous montons les unes sur les autres. Nous laissons assez d'espace entre elles pour que l'air y circule, et nous le colmatons au besoin avec des pierres plates si nous voulons en baisser l'intensité, pour cuire la viande plutôt que la calciner, par exemple, ou pour que le feu dure plus longtemps la nuit quand nous nous endormons.

Les mots « université nomade » me font imaginer des professeurs sur leurs chameaux cherchant la piste de leurs élèves dans ces vastes territoires, ou bivouaquant la nuit et laissant les feux allumés pour éloigner les bêtes sauvages, mais je suppose qu'ils prennent plutôt le car comme tout le monde.

## **Cahier vingt-trois**

### **Les festivités de Bastsec**

*À Bastsec*

L'arrivée des chevaux dans la vallée de l'Ourkhan est toujours l'occasion de festivités. Les gardiens et la jeunesse locale s'y livrent à des rodéos sur des étalons sauvages. On y fait aussi concours de toutes les prouesses hippiques imaginables.

« Oui, Mansour a raison », dit Zadig. « J'ai lu le travail de sa femme Cintia. On assiste aujourd'hui à une implosion des cadres du savoir. »

Nous avons installé notre campement sur une rive de l'Ourkhan, en face de la petite ville industrielle de Bastsec. On la rejoint par une passerelle, si l'on ne veut pas faire le détour et passer par les deux ponts en amont et en aval. L'étroite plaine délimitée par les deux rivières et la côte, n'est pas cultivée, et probablement trop sèche pour l'être. Pourtant les pierres ont été retirées des champs, et forment des clapiers qui divisent de petites surfaces rectangulaires du plus curieux effet lorsqu'on les voit de haut en descendant de la vallée.

« La plupart du temps, en toute civilisation, chacun se doit de posséder un savoir minimum », poursuit Zadig. « Appelons-le un *Savoir Minimum Intégré par Chacun*, un SMIC. Celui qui ne le possède pas se trouve de fait en situation d'étranger. Les élites ont aussi leur propre SMIC. » (Je traduis bien sûr un peu librement le jeu de mots.)

D'autres hordes et leurs gardiens nous attendaient ou nous rejoignent des vallées environnantes, et des gens sont venus de toute la région pour assister ou pour participer aux concours et aux joutes, dressant leurs tentes un peu partout. Des marchands ambulants aussi, sont arrivés en ville pour profiter de l'affluence. Nous avons ce matin très tôt conduit nos chevaux le long des dernières pentes du Starkiz, en aplomb du camp, parmi les prairies encore chargées de l'humidité de la nuit, et les cailloutis.

*Le Savoir Minimum Intégré par Chacun*

Un autre SMIC est aussi requis pour les élites. Il est constitué de savoirs plus généraux, plus universels, plus pratiques et plus efficaces, et il change bien sûr profondément selon les époques et les lieux, m'explique Zadig pendant que nous installons notre campement après avoir fait entrer nos chevaux dans des pacages clôturés par des planches de bois, que je n'avais pas vus de loin.

J'ai déjà bien compris tout cela ; j'en ai parlé avec Cintia et Mansour. L'idée très pertinente de Cintia est de comparer ce SMIC avec l'ensemble des savoirs disponibles.

À défaut d'en trouver trace, on pourrait imaginer une communauté où chacun soit tenu de connaître l'entièreté du savoir disponible, ou, aussi bien, du savoir nécessaire, ce qui est peut-être la même chose. On ne pourrait qu'imaginer alors une société primitive, dans laquelle le savoir demeurerait réduit, mais dont on peut déduire que chaque membre serait plus instruit que le plus savant de nos contemporains. Dans une société réelle, ce SMIC est forcément plus petit que la totalité des savoirs. Il est plus petit, et il est en principe central. Il est plus utile, en effet, de connaître les bases de l'arithmétique, que toutes les unités de mesures dont on ne ferait pas grand-chose sans les premières. Il constitue en somme le noyau des connaissances communes, et la taille de ce noyau peut avoir les proportions les plus variées par rapport à l'ensemble.

Par rapport à l'ensemble, il peut même devenir minuscule, microscopique. Il est très souvent minuscule lorsque les civilisations parviennent à leur apogée. Selon qu'on soit optimiste ou pessimiste, on peut dire aussi bien lorsqu'elles approchent de leur chute. La part des connaissances que chacun possède alors sans qu'elles soient partagées devient proportionnellement énorme, mais rien ne nous dit qu'elle serait absolument supérieure à celles du primitif.

En somme, chacun a toujours plus de connaissances que les autres n'ont pas. Jusque-là rien ne nous permet cependant d'en déduire qu'il en posséderait davantage, ou moins, que le primitif qui, lui, connaissait à peu près la totalité des savoirs de sa communauté. Rien ne nous dit non plus qu'un tel état de chose ne conduise à une situation où assimiler des connaissances cesse, pour la plupart des hommes, de demeurer un enjeu vital.

Rien ne nous dit qu'il ne deviendrait pas plus avantageux d'obtenir des diplômes, que des savoirs consistants et pratiques, comme il a pu le devenir d'avoir des titres de noblesse plutôt qu'un caractère noble. Il se pourrait bien alors que le savoir lui-même disparaisse sous son apparente accumulation.

« D'ailleurs », m'avait dit Zadig, « j'ai appris récemment que la capacité crânienne des hommes diminue depuis le néolithique, c'est-à-dire depuis que des hommes se sont agglutinés et ont collaboré en vastes communautés sédentaires. »

#### *La structure des révolutions scientifiques*

« Je comprends bien de quoi tu parles », lui dis-je enfin en rangeant mon couteau après que je m'en sois servi pour dessiner avec lui dans la terre le schéma de ce dont nous parlons : trois ensembles inclus ; un grand cercle représentant celui des connaissances disponibles, qui en contient un plus petit de ce qu'un homme particulier connaît effectivement, et qui enveloppe à son tour le plus petit ensemble des connaissances communes que chacun se doit de posséder.

« Je comprends bien de quoi tu parles », lui dis-je donc, « mais je me demande si Cintia tient bien compte de [la structure des révolutions scientifiques](#). Les découvertes et les inventions nouvelles ne sont pas de simples pièces rajoutées à un savoir constitué. Tôt ou tard elles en mettent en péril l'assemblage, et, loin de s'accumuler, elles entraînent des recompositions et des révolutions, qui ont toujours les caractères d'une simplification. »

« L'idée géniale de Descartes, celle qui lui est venue en rêve, celle qui fait que même ceux qui ne l'ont ni lu ni compris le connaissent, ce sont les coordonnées. De quoi s'agissait-il d'autre que d'une unification de la géométrie et de l'algèbre, et qui en devenait de fait une simplification ? La physique du dix-neuvième siècle a unifié et simplifié de la même manière la mécanique et la chimie. Évidemment, ces simplifications furent à la source de nouvelles investigations et de nouvelles découvertes, qui se traduisirent à leur tour par de nouvelles complexifications. Les techniques et les outils eux aussi évoluent souvent ainsi, en se simplifiant et en se faisant polyvalents. Pense à la vis, par exemple, ou au [solénoïde](#). »

« Quand une civilisation s'effondre, Zadig, il en naît de nouvelles. Toujours elles font alors un ménage dans le savoir, même si elles doivent le faire en aveugle, dans le désordre et la fureur. Toujours elles reviennent à l'intuition et à l'expérience. »

#### *Les nuits de Bastsec*

Ces festivités ne sont pas seulement l'occasion de rencontres autour des chevaux. La nuit appartient aux poètes, aux musiciens et aux danseurs. Méhmêt, Mahmmud Al Haqif, et même Kalia et ses amies sont là. Je peux enfin la voir danser en public.

Ces journées de Bastsec sont vraiment folles. On y dort à peine entre la fin de la nuit et le début du jour, éventuellement encore un peu après le repas de midi. Je suis si épuisé que je ne sens plus ma fatigue. Je n'avais encore jamais vu une fête qu'on puisse qualifier proprement de populaire, où l'on ne puisse faire aucune différence entre les organisateurs, les intervenants et le public.

Et pourtant, j'ai entendu des musiques qui n'ont rien de celles que tout le monde peut exécuter. J'ai entendu chanter des vers de Rumi, qui ne sont pas de ceux qui conviendraient à un public fruste venu seulement boire et s'amuser. Et les auditeurs écoutaient comme si l'imam Ali lui-même était venu leur parler, en oubliant jusqu'au froid de la nuit étoilée. Kalia m'en traduisait parfois des vers qui étaient d'une beauté et d'une profondeur que je ne me souvenais plus d'avoir rencontrées dans mes lectures.

Pourtant dans la journée, toute la jeunesse de la ville s'était livrée à des jeux sauvages avec l'arrivée des hordes qui traversaient la ville au galop, les orientant par leurs gestes et leurs cris, isolant des étalons pour les monter à-cru, avec le même lot de blessés que les autres années, comme on me l'a appris. Du moins Dieu a voulu qu'il n'y ait pas de mort.

Voilà que je me mets à parler comme les gens d'ici.

Ici cependant, on n'utilise jamais des expressions telles que « grâce à Dieu », comme il est fréquent en France. On fait plus nettement allusion à Sa volonté. Ce n'est pas un autre Dieu, mais assurément un autre regard.

#### *Toujours à propos de regard*

« Rentre avec moi à Karazan », me demande Kalia sous la tente où je l'ai rejointe, « tu es trop épuisé pour continuer la route avec Zadig. »

« Et lui, il n'est plus jeune non plus, et il en est pourtant bien capable. – Il a dix ans de moins que toi, et il est habitué à mener cette vie. »

Cette allusion à mon âge, que j'ai pourtant provoquée, me blesse. Kalia m'apparaît si jeune depuis que je l'ai rejointe ici. Il semble que sa danse a effacé ses années. Son regard est si jeune, et tout son corps tellement habité par son âme.

« Ne sois pas bête », me dit-elle en passant sa main sous ma nuque, quand je lui en fais l'aveu, « c'est toi qui me donnes l'impression d'avoir vingt ans. »

Je plonge mes yeux dans les siens, et je me dis que je suis peut-être bien en vérité l'auteur de ce miracle, avec la volonté de Dieu.

#### *De la solitude et de la rencontre dans le travail de l'esprit*

Tout travail de l'esprit est appelé à connaître ces deux moments : celui de la solitude et celui de la rencontre. Un musicien qui ne pratiquerait que l'improvisation publique, devrait bien quelquefois travailler son art en solitaire ; et le solitaire qui écrirait un journal, fût-il dans une langue illisible par ceux qu'il côtoie, ou écrit en sens inverse comme celui de Léonard de Vinci, rencontrerait forcément tôt ou tard quelque lecteur, fût-il virtuel, fût-il lui-même.

Ces deux moments dépendent tant l'un de l'autre qu'on ne peut agir sur un seul sans contaminer le suivant. Autant dire que ce que je découvre ici, je ne le verrais pas sur une vidéo en ligne, ni dans une manifestation publique chez moi. Ou plutôt, car je ne suis pas si sûr de ce que je viens de dire, je le découvrirais peut-être, mais à condition que les moments de telles rencontres n'aient pas contaminé ceux de la solitude.

« Seule la solitude enseigne », disait Mallarmé, mais les rencontres qui lui succèdent, au moins en puissance, ou la précèdent, qu'elle anticipe toujours au moins virtuellement ou dont elle garde mémoire, interviennent radicalement sur sa nature. Les quelques rencontres publiques auxquelles

j'ai assisté depuis que je suis dans le pays, ont la capacité d'ensemencer d'une forte fertilité la solitude.

### *Les mains de Kalia*

J'ai déjà dit que la danse orientale s'élevait, montait, bien davantage que les danses d'Occident. Celles-ci ont beau sauter et bondir, leur mouvement demeure principalement situé dans les jambes. La danse s'élève du ventre jusqu'au regard (le même mot en arabe désigne l'essence et la prunelle des yeux). J'ai cependant oublié de parler du buste et des bras, où les mouvements prolongent non seulement ceux du corps entier, mais creusent l'espace qui l'entourne de toute son ampleur. Jamais Kalia ne pourrait passer de cette impression qu'elle donne d'être un épi, à celle de devenir un champ de blé tout entier, et le vent qui l'agite, sans se servir de ses mains, ni du mouvement de son buste.

J'avais déjà été très attentif aux mouvements des mains et des bras dans les danses des régions de la Sonde, où ils sont alors plus lents et plus décomposés, pour ne pas dire mécaniques. Ici, ils sont souples, rapides et sauvages.

La danse de Kalia et de ses amies m'apprend à mieux entendre la musique locale, et à travers ses modulations, à mieux entendre la langue ; et à travers la langue, les textes dont j'avais pourtant parfois déjà lu les traductions.

Tous les poèmes que j'ai entendus chanter n'étaient pas dans la langue locale. J'ai reconnu beaucoup de persan, du dari, de l'arabe aussi, et même de l'ouzbek. Les mains de Kalia me les ont à nouveau traduits comme je ne les avais encore jamais connus.

Sa jeune amie, celle que j'avais déjà remarquée tout de noir vêtue (elle s'appelle Zaria), a déjà une personnalité très affirmée. J'ai cru comprendre que Kalia plaçait beaucoup d'espoir en elle.

J'étais resté fasciné à Karazan par la maîtrise que Kalia a de son corps quand elle enseigne ses jeunes disciples, et de l'exactitude, de la précision de chacun de ses mouvements. Elle en interrompt un, le commente, garde la pose, puis le prolonge sans qu'il en perde la moindre spontanéité. C'est comme si elle conservait à chaque instant l'intuition de cet espace assez vaste où se déplace son corps, et de ce corps lui-même, modélisés en trois dimensions au millimètre près. Puis elle parvient à démultiplier ces dimensions, avec somme toute, si on l'observe, une certaine économie de gestes.

## Cahier vingt-quatre

### Encore à Bastsec

#### *Début novembre*

« On est envahi par les Arabes », maugrée Zadig amer. Il parle des chevaux naturellement. On trouve en effet parmi les troupeaux beaucoup plus de chevaux arabes que d'ouzbeks. On le comprend : ils sont plus grands et plus rapides. Ils sont très recherchés à l'étranger, car, comme on l'imagine, les chevaux arabes sont rarement élevés dans la Péninsule Arabique. Ils sont cependant moins résistants pour ces territoires difficiles. Zadig n'élève que des chevaux ouzbeks. On peut le comprendre aussi.

Finalement, il n'ira pas plus loin lui non plus, laissant ses bêtes à la garde de son fils Sadi. Des gardiens sont remontés des plaines pour prendre en charge les hordes, et lui va retourner dans sa vallée avec les deux hommes du village. Il m'avait proposé de suivre les bêtes jusqu'à Karazan seulement pour que je n'aie pas à m'y rendre seul.

« J'y serais descendu avec toi pour t'accompagner », m'a-t-il confié, « mais je n'ai pas d'autre raison moi non plus d'aller plus loin... et je commence à sentir la fatigue. »

« Parfois, je descends jusqu'à Karazan pour participer à la traversée de la ville. Je te conseille d'y assister si tu es sur place. Toute la population envahit les avenues pour nous regarder passer, et les jeunes tentent de monter les bêtes, comme tu en as eu un avant-goût ici. Prends seulement garde de ne pas te faire renverser. Les chevaux ferrés surtout sont dangereux. »

#### *Réveil à Bastsec*

J'ai dû louper bien des épreuves en restant dormir sous la tente de Kalia. Elle m'a ouvert sa couche déjà chaude, et avant qu'elle n'ait éteint la lampe, je me suis endormi comme une masse à ses côtés. C'est ce qu'elle m'a dit, en ajoutant qu'elle n'en était pas fâchée ; sa chorégraphie l'avait elle aussi épuisée.

Elle s'est pourtant levée bien avant moi. En soulevant le drap et l'épaisse fourrure, je me suis étonné d'une agréable douceur de l'air telle que je l'avais oubliée depuis longtemps.

Les tentes de Kalia et de ses amies sont de l'autre côté de la rivière, en aval à la sortie de Bastsec. Je ne les avais pas bien situées en m'y rendant dans la nuit.

« Tu as bien dormi ? » me demande la jeune Zaria, peut-être avec un brin d'ironie, assise devant sa tente avec une cassette et ce qui ressemble à un livre de comptes devant elle. « Tu veux que je te mette de l'eau ? » continue-t-elle sans attendre ma réponse.

Entre les tentes dressées dans une petite clairière, un bassin creusé dans un tronc est posé sur des pierres et des traverses de bois. D'autres troncs creusés, mais plus fins, rejoignent un ruisseau qui serpente sous les arbres quelques mètres plus haut.

« Ne bouge pas, je vais le faire » dis-je en comprenant qu'il suffit de tourner légèrement sur son axe le premier tronc pour alimenter le bassin, et je redescends boire une longue gorgée pendant qu'il se remplit.

L'eau est toujours plus lente qu'on s'y attend. Elle paraît rapide à tourbillonner et éclabousser comme elle le fait, mais en réalité, elle ne se presse pas, elle prend tout son temps. C'est une fausse agitée qui trompe notre impatience, c'est une calme qui cache sa force. Je dois patienter plusieurs

secondes avant d'obtenir ces quelques gorgées que je bois tous les matins à mon réveil, comme tout le monde le fait ici en se levant.

– Les sages enseignent qu'on doit interpréter les rêves avant le premier verre d'eau, dit Zaria.

– C'est sagesse, en effet. J'ai coutume de le faire avant même de sortir des draps.

– Les sages disent qu'il n'est pas de meilleur enseignement que celui qu'on obtient à l'orée du sommeil, continue-t-elle.

– Tu ne t'intéresses pas aux jeux équestres ? demandé-je pendant que le sens de ses paroles et leur légère incongruité continuent à circuler dans mon esprit, aussi lentement et vivement qu'un ruisseau.

### *Le monde danse*

Les propriétés mécaniques de l'eau n'ont rien de différent de celles des autres fluides. D'une certaine manière, tout est fluide, ou l'a été, ou va le devenir. Tout l'est d'une certaine façon selon son rapport au temps et à l'espace.

J'en ai été frappé le matin où nous avons fait descendre à nos bêtes les derniers contreforts du Starkiz, pour rejoindre le campement près de l'Ourkhan.

J'ai observé l'ondulation de chaque corps et des crinières en mouvement qui, d'une certaine manière, épousaient celui de la horde tout entière. Celle-ci dessinait comme un grand corps ondulant, comme des herbes sous l'eau par exemple, et ce corps épousait évidemment les ondulations du terrain.

À ce moment-là, je fus frappé par une ressemblance entre celles-ci et le mouvement des lignes rocheuses qui surplombaient la vallée. Je n'aurais probablement jamais remarqué combien les formes de ces crêtes étaient convulsives si la course des chevaux ne l'avaient en quelque sorte redessinée. Le contraste devenait alors saisissant entre l'immobilité des hautes roches, figées pour des millions d'années, et le galop ou le trot rapide des montures, mais qui en étaient cependant comme ralentis.

Ces deux mouvements se déroulaient sur des temps complètement différents, et pourtant en parfaite harmonie. Plus qu'en harmonie, ils étaient en symphonie, modifiant mutuellement le plus profond de leur nature.

J'ai failli héler Zadig : « Regarde, il danse. Le monde danse. »

À supposer qu'il ne m'eût pas pris pour un fou, la horde serait passée avant que j'aie pu lui montrer. J'ai préféré prendre une photo.

Je l'ai retravaillée ensuite pour illustrer mes cahiers, comme je le fais toujours, tentant de leur donner l'apparence de gravures anciennes. Pour retrouver cette impression de mouvement qui me l'avait fait prendre, j'ai dû en modifier les proportions aussi. J'ai étiré l'image en largeur autant qu'il était possible sans que ce soit visible. On peut s'en rendre compte sur mes pages en affichant [l'image](#) en taille réelle à l'aide du clic droit.

### *Lever le camp*

Débarrasser un campement, ou un chantier, donne toujours une impression composite où se mêlent la tristesse et l'enthousiasme. C'est détruire les conditions d'un moment de vie, mettre fin à des habitudes qui commençaient à se prendre, des amitiés qui commençaient à se nouer, ou qui l'auraient pu seulement. De telles choses se bâtissent si vite ! On sent bien qu'on rejette alors brutalement dans la fugacité ce qui ne demandait qu'à prendre des goûts d'éternité.

Ceci est au fond le propre de la vie, j'entends ce jeu du fugace et de l'éternel. Et c'est assurément ce qui provoque aussi un sentiment d'enthousiasme.

On s'échange des adresses, on promet de passer se voir, de s'écrire au moins, sans s'avouer qu'on ne le fera pas. On fait cela surtout pour se distraire de ce qui chavire l'âme ; les traces sur le sol, les herbes pliées par le poids des tapis de tentes, les marque des pas qui commençaient à tracer des sentiers dans les prés.

Tout Bastsec participe au lever du campement. Les gens viennent et ramènent chez eux ce qu'il reste de bois pour le feu, du fumier pour leur jardin...

« Les départs me rendent triste », me dit Zaria en passant près de moi, « pas toi ? »

### *Chez Zaria*

« Comprends-moi bien, Zaria. Je ne rejette pas l'idée que j'aie pu me tromper dans ma vie. Je rejette celles que ces erreurs aient été stériles, et qu'elles n'aient pas été plutôt des moments de l'élaboration de ma pensée. À ce titre, j'hésite à les qualifier d'erreurs, ce qui laisserait entendre que j'aurais pu ne pas les faire et aboutir malgré tout aux mêmes conclusions. J'aurais pu faire d'autres erreurs peut-être, mais je n'aurais certainement pas pu ne pas en faire. Aussi, je serais plus enclin à parler de moments de la pensée, et à ce titre, incomplets, et donc erronés, mais des moments d'une vérité quand même. »

« Oui, je vois ce que tu veux dire », répond Zaria en s'asseyant sur la marche de pierre d'un vieux moulin à l'abandon. « C'est comme le déséquilibre de la marche. Si l'on faisait de toi une photographie en trois dimensions pendant que tu marches, et si on l'imprimait aussi en trois dimensions, elle serait instable et tomberait ; mais toi, tu ne tombes pas, tu avances. »

« C'est une bonne image. »

Zaria est originaire d'une petite vallée adjacente à celle du Starkiz. Elle a tenu à profiter de l'occasion pour rendre visite à ses parents et pour leur présenter Kalia ; et Kalia a tenu à son tour à ce que je l'accompagne.

La vallée n'est pas très éloignée de Bastsec d'où l'on aperçoit même son village natal, haut-perché au bout d'une longue route en lacets. Je n'étais pas très chaud pour la monter chargés de nos bagages, même réduits au minimum. Mais comment refuser ? Heureusement, nous avons à peine passé le pont de fer en aval de Bastsec, qu'une camionnette s'arrêtait devant nous et nous offrait de nous y conduire sans que nous ayons seulement fait du stop. « C'est trop bête de brûler la même quantité d'essence pour moi seul, dit le conducteur, quand on peut en profiter à quatre. »

Il me semble que Zaria souhaitait depuis longtemps conduire Kalia dans sa famille. Ce sont des gens très agréables, mais qui ne connaissent que la langue locale, ce qui limite au minimum nos échanges. Ce ne sont pas pour autant des illettrés si j'en juge par la quantité de livres que j'ai vus chez eux. Il est possible aussi que ce soit ceux de Zaria, mais je ne le crois pas. Il est peu probable qu'à son âge elle en ait accumulés autant, surtout avec les ressources du numérique dont dispose sa génération. La plupart semblent d'ailleurs vieux et usés.

Elle a laissé Kalia bavarder avec ses parents, et m'a proposé d'aller marcher dans le hameau. Nous sommes descendus près du vieux moulin, longeant le petit torrent qui en alimentait les pales, bordé de framboisiers hélas dépourvus de fruits en cette saison. J'imagine qu'elle souhaitait aussi mieux me connaître. Nous nous sommes si souvent croisés sans nous parler à Karazan.

### *La docte ignorance*

« J'ai fait une expérience intéressante quand j'ai découvert les jeux informatiques » lui dis-je en réponse à ses dernières remarques. « Je suis d'ailleurs étonné de n'avoir jamais rien lu ni entendu à ce propos. Ces jeux, tu le sais, nous offrent la possibilité de reprendre une partie en revenant à un tour antérieur et en profitant des connaissances que nous n'avions pas la première fois. »

« Qu'y a-t-il là de nouveau par rapport au jeu d'échecs par exemple ? »

« La nature du jeu : si nous reprenons une partie d'échecs à un moment donné, elle devient immédiatement une nouvelle partie, où nous ne savons rien de plus par avance que dans celle que nous avons déjà jouée. Dans les jeux de stratégie au tour-par-tour au contraire, nous pouvons avoir appris des données décisives qui nous étaient inconnues la première fois : les positions de l'adversaire, les ressources des sols que nous n'avions pas explorés... Bref, nous reprenons la partie à un moment antérieur avec des connaissances que nous n'avions pas, et qui pourraient être décisives. Je me suis donc amusé à reprendre des parties en cours avec la ferme intention de tirer profit des renseignements que je n'avais pas la première fois. Eh bien ce qui est tout à fait surprenant, c'est que je ne suis jamais parvenu à faire ainsi de meilleurs scores que ceux que j'avais d'abord obtenus. »

« C'est vrai, tu l'as vérifié ? »

« Pas assez systématiquement sans-doute, je n'ai pas que ça à faire, mais suffisamment pour être surpris. Ce ne sont que des jeux, bien sûr, mais assez complexes et rigoureux pour donner matière à réflexion. Il semblerait qu'à l'usage, l'excès de renseignement serait moins décisif que notre première intuition nous porterait à le croire. Il pourrait même devenir contre-productif, dispersant notre vigilance en multipliant les paramètres et les données, et détournant notre attention de ce qui l'aurait retenue si nous étions demeurés plus ignorants. »

« L'ignorance nous éclairerait donc davantage qu'un excès d'information ? »

« Il semblerait que oui. Du moins elle nous stimulerait à tirer un meilleur parti de ce que nous savons. »

### *De l'erreur et de l'ignorance*

« J'imagine que les machines traitent mieux l'information que nous », conclut-elle, « mais nous sommes des hommes, et elles nous servent stupidement sans rien penser à notre place. Ton observation est moins paradoxale qu'elle ne le paraît d'abord. »

« Tu as entendu parler de Nicolas de Cues et de son ouvrage *de la docte ignorance* ? » lui demandé-je sans transition, car nos propos m'y font penser.

« J'avais étudié un livre de lui, *la Paix de la foi*, en cours de philosophie, une forme de dialogue platonicien entre des tenants des traditions abrahamiques. Mais je ne suis pas très portée sur les raffinements métaphysiques. Le titre dont tu me parles excite plus ma curiosité. »

« L'intérêt de la métaphysique de Nicolas de Cues est qu'elle ne croise jamais très loin de questions mathématiques, même si elles y demeurent parfois à peine discernables. Je suppose que ceci ne doit pas être sans intérêt pour toi et tes recherches sur la musique et la danse. »

Pour une fois que je peux voir longuement Zaria sans ses vêtements de danse, bien que sa veste sur son tricot de laine et ses bottes terreuses ne mettent pas particulièrement en évidence ses formes, je remarque la perfection de son corps et de ses traits. Elle parvient curieusement à le faire oublier quand elle danse. C'est tout à fait étonnant maintenant que je m'en aperçois. Elle parvient quand elle danse, à diriger notre contemplation esthétique sur tout autre chose que sa beauté, et même sur tout autre chose que sa danse en réalité.

« En somme », synthétise-t-elle quand nous remontons le sentier dans l'air devenu soudain frais dès que le soleil a passé les crêtes, « tu m'as enseigné qu'erreur et ignorance sont les deux sources de la sagesse. »

## **Cahier vingt-cinq**

### **Le long de l'Ourkhan**

#### *Sur le départ*

En remontant dans le Starkiz, Zadig et ses deux compagnons sont passés par le village où nous lui avons dit aller, et ils nous ont laissé six chevaux pour nous rendre à Karazan où nous pourrions les laisser à son fils.

« Pourquoi six ? » s'est étonnée Zaria, « nous ne sommes que trois. »

« Pour ne pas les fatiguer ni user leurs sabots en les montant trop longtemps et en les chargeant avec nos bagages. Nous avons un jour à rattraper », dis-je en soulevant les pattes de chaque bête pour vérifier l'état de la corne, comme un vieux routier donnerait un coup de pied à chacun de ses pneus pour en contrôler la pression avant de prendre la route. Les vieilles habitudes se prennent si vite.

#### *À cheval*

« N'est-il pas étrange », me demande Kalia pendant que nous allons de front dans une large prairie près de la rivière, « que les Français, pour se faire entendre d'une large coalition, accusent les terroristes califaux d'avoir, à travers Paris, attaqué l'humanité entière, la culture, et plus encore, mais considèrent que la bombe dans le vol russe, et l'attentat de Beyrouth n'étaient, eux, que des réponses aux frappes ? »

« Je suppose » dis-je, « que le gouvernement français répugne à avouer qu'ils en étaient aussi une réponse, puisque ses frappes aériennes étaient destinées à ôter les moyens aux terroristes califaux de frapper Paris. Il avait plaidé d'ailleurs la légitime défense et les frappes préemptives. »

« Eh bien ça les justifiait justement », ajoute Zaria, « puisque les attentats ont bien eu lieu. »

« Pas vraiment, puisque les frappes n'ont pas rendus impossibles les attentats, mais les ont plutôt provoqués. »

« J'imagine alors », continue Kalia, « qu'il aurait été plus respectueux envers les victimes, ses électeurs et ses alliés, que le gouvernement s'excuse que les frappes n'aient rien empêché, et qu'il tente d'expliquer qu'elles n'auraient pas été inutiles mais, au contraire, insuffisantes. »

« Les dirigeants n'y croient sans doute pas eux-mêmes. »

Les chevaux ouzbeks sont petits et nerveux, comme je l'ai déjà dit, et m'évoquent ce que serait la moto de cross à celle de route. Je ne suis jamais très rassuré sur leur croupe, moi qui n'ai monté que des perchérons, qui eux seraient plutôt alors comme des tracteurs. Je peux toujours me dire que si je vidais les étriers, je ne tomberais pas de bien haut.

Nous n'avons pas de peine à suivre les traces des hordes qui nous précèdent. Longeant à peu près les rives de l'Ourkhan, nous ne rencontrons pratiquement jamais de côtes. Parfois, lorsque nous nous trouvons dans de larges prairies dégagées, nous lançons nos montures au galop.

« Tu penses que la France aurait dû s'abstenir d'intervenir ? » m'interroge Zaria lorsque nous revenons au pas.

« Je pense d'abord qu'un pays qui doit justifier sa sur-représentation au Conseil de Sécurité des Nations Unies devrait s'abstenir d'enfreindre le droit international à toute occasion. Je pense ensuite que la diplomatie française devrait commencer par savoir les buts qu'elle poursuit. Si l'on pouvait

encore imaginer les illusions qu'elle nourrissait il y a trois ou quatre ans, elle semble aujourd'hui ne même plus en avoir. »

### *D'un prétendu calife*

« Je serais curieuse de savoir ce que tu penses exactement de ce califat », m'interroge Kalia quand nous profitons de la proximité d'une source pour mettre pied à terre et déjeuner.

Les attaques incessantes et les massacres dont sont victimes tour-à-tour les différentes écoles et communautés de l'Islam ne manquent pas de traumatiser ici comme ailleurs. Surtout aujourd'hui où une nouvelle mosquée chiite a sauté à Bagdad, faisant des dizaines de morts. L'égoïsme français a choqué aussi, ainsi que la suspicion portée sur l'Islam lui-même. Et puis Kalia s'est mise à lire les articles que Méhmêt et Mansour traduisent du français sur leur site, depuis que ce dernier est passé nous voir chez elle.

« J'en pense bien peu de choses en réalité, à la mesure de ce que j'en connais », dis-je en examinant l'état des sabots de nos montures, pendant que les femmes étalent un bourras et y installent nos provisions.

« Ce califat a une double réalité », continué-je, « celle d'un prêcheur combattant qui se prétend le commandeur de tous les croyants ; et celle de l'armée d'un pays comparable par sa taille à l'Angleterre, apparemment mieux équipée et plus aguerrie que celle qu'avait rencontrée la coalition contre l'Irak sous le califat de Bush, et encadrée par des officiers de l'ancien régime. De ces deux réalités, on imagine à laquelle je donne le plus d'importance. À part cela, je ne sais rien de ce pays, de son organisation ou de sa désorganisation, de l'état dans lequel il se trouve, ni de ce qui s'y passe. »

J'avais bien proposé à mes compagnes de route que nous mangions à cheval, comme les Huns, pour ne pas perdre de temps et être certain de rattraper la horde, mais Kalia m'a demandé d'où je tenais que les Huns eussent jamais mangé en selle. J'ai dû admettre que l'idée n'était pas mauvaise de s'octroyer une pose et de se sustenter dans un lieu agréable. Une source qui alimente un ru au milieu d'un fourré où les branches offrent cependant assez de passage au soleil, ont bien suffi à me convaincre.

« Tu as bien vu des vidéos ? » me demande Zaria qui a ôté ses bottes pour tremper ses pieds dans l'eau fraîche.

« Oui. Les unes auraient pu être tournées n'importe où et n'importe quand, et les tenues rouges des suppliciés étaient une lourde allusion à la prison états-unienne d'[Abou Ghraib](#). Les autres paraissaient plus authentiques et témoignaient d'une violence et d'une cruauté que l'état dans lequel le pays avait vécu depuis son invasion, et cette seule prison aussi bien, pouvaient, sinon justifier, du moins aisément expliquer. Ces images ne nous apprennent rien et nous distraient des deux faits importants que sont les opérations militaires et les prêches du calife. Naturellement, ce sont les premières qui sont déterminantes. Sans les succès militaires, les prêches d'Al Bagdadi ne seraient que les paroles d'un fou. La bonne question à se poser est donc alors d'où sort cette armée aujourd'hui-même ? Et comment elle a pu remporter ses succès. J'ai vu des vidéos de blindés qui sautaient à cinq mètres. Ce n'étaient pas des meilleurs chars, mais ce n'étaient pas des jouets non plus. J'ai vu aussi dans les villes des foules de jeunes gens qui huaient et jetaient des pierres à l'armée irakienne qui reflétait. »

« Tu penses donc que les prêches du calife, et le calife lui-même, seraient aussi des leurres qui détourneraient l'attention de l'essentiel ? » m'interroge Kalia.

« Non, ils sont importants dans leur dimension performative. Un [énoncé performatif](#) est un énoncé qui vaut un acte », expliquai-je dans le cas où l'une ou l'autre ne l'aurait pas su. « Si en

jouant à la belote, je dis “je prends à pique”, je ne fais pas une constatation, ni ne donne un avis : j’impose que l’atout soit pique pour moi et pour tous les joueurs. Pour cela, quelques conditions doivent être remplies, à savoir que nous soyons en train de jouer à la belote, que nous ayons des cartes distribuées, que ce soit mon tour de parler, etc. Il en va de même avec les paroles d’Al Bagdadi. Pour que sa prétention à être le commandeur des croyants ne soit pas celle d’un fou, il doit avoir des croyants à commander, et ceux-ci doivent remporter quelques succès. Jusque-là les conditions sont remplies, du moins s’il se dit seulement le commandeur d’un émirat entre l’Irak et la Syrie. Alors, il est seulement un émir, comme il le fut jusqu’à l’an dernier. Pour qu’il puisse s’affirmer le commandeur de tous les croyants, les conditions sont encore loin du compte. »

« C’est bien en effet ce qu’il me semble », intervient Zaria.

« Alors pourquoi le dit-il ? Et pourquoi les combattants de son émirat ne l’ont-ils pas encore confié à un psychiatre, mais le suivent dans cette voie au contraire ? Ou, si tu veux que je formule autrement ma question, pourquoi les mouvements de résistance en Irak qui combattent la présence états-unienne depuis le début, ont-ils jugé profitable à leur stratégie de désigner un calife ? »

« Jamais les musulmans, même les seuls Bédouins de Syrie et d’Irak, ne le reconnaîtront », me renvoie-t-elle, « même pas tous les groupes de résistance d’Irak et du Levant. »

« Ce n’est peut-être pas nécessaire. Si pour mille ennemis que le califat se fait chez les musulmans, il se trouve seulement un adepte, il obtient déjà un réseau international fort consistant. De plus, si ses millions d’ennemis musulmans en deviennent suspects aux yeux de ses ennemis non musulmans, il affaiblit les deux. »

« Celui qui se fait mille ennemis pour trouver un seul adepte n’est-il pas un fou ? » relève Kalia.

« Pas nécessairement si le monde entier lui fait déjà la guerre, ou dans le meilleur des cas ne lui prête aucun secours. »

« Ce n’est pas vrai », m’objecte Zaria. « Les Chiites avaient fait une marche nationale, sous le patronage de l’ayatollah Ali Al Sistani, pour arrêter les massacres de Falloujah, et les milices de Sadr avaient toujours respecté une trêve avec la résistance. Drôle de réponse que de les égorger et de détruire leurs sanctuaires. »

« Réponse peut-être moralement contestable, mais pas stratégiquement déraisonnable. La guerre civile syrienne a, de toute façon, entraîné la résistance d’Irak et du Levant à s’opposer frontalement aux gouvernements de Syrie, d’Irak et d’Iran, et en conséquence aux Kurdes et aux Chiites. Tout le monde voit bien que le califat n’a aucune chance devant chacun de ses ennemis séparément, ceux locaux, et ceux lointains, mais s’il les entraîne tous ensemble à l’attaquer en même temps, il les pousse à s’opposer entre eux, et c’est au fond sa seule chance. Le principal danger pour le califat est aujourd’hui l’offensive des Russes ; il pousse donc la France à lui mettre des bâtons dans les roues. »

« Et s’il poussait plutôt ses ennemis à s’entendre ? » rétorque Zaria.

« Ils ne le pourraient pas. La seule chose que la coalition soutenue par les Russes ait à espérer de la France et de ses alliés, est de ne pas les avoir dans les jambes, et ça n’en prend pas le chemin. Pour y parvenir, ils devraient changer de ligne, et si jamais ils y étaient prêts, leur seul vocabulaire le leur interdirait. »

### *Fin de journée*

Au début, ce n’étaient que de jolis nuages, de petits nuages bien blancs et bien dessinés comme dans les films de Miyasaki. Puis ils sont devenus plus gros et plus rapides, plus sombres aussi et chargés de leurs ocres, comme la fumée qui s’élève de la corne brûlée quand on ferre les chevaux.

Le vent forcissait aussi. Irrésistiblement, nous penchions, faisant corps avec nos montures. Puis il a fait sombre comme au crépuscule, alors qu'il n'était pas seize heures.

Nous dûmes mettre pied à terre pour offrir moins de résistance au vent. De grosses gouttes ont alors commencé à tomber avant que nous n'ayons entendu un tonnerre ni vu un éclair. Je ne savais si nous aurions dû nous enfoncer dans des fourrés pour nous protéger du vent qui nous permettait à peine de garder l'équilibre, et peut-être de la pluie si elle devenait plus abondante, ou si nous ferions mieux de nous tenir au contraire en terrain dégagé par craintes des branches arrachées, et peut-être de la foudre.

Le vent devenait si puissant que nous ne nous entendions plus même en criant. Il faisait voler des brindilles, des feuilles et même de petites branches, et je m'apprêtais à chercher une dénivellation du sol dans laquelle coucher nos montures, nous blottir près d'elles et nous protéger de la pluie autant que nous pouvions, quand je m'aperçus qu'il ne soufflait plus dans la direction d'où étaient venus les nuages. Le vent descendait maintenant la vallée, dans le même sens que nous, avec une force proprement effrayante. J'en conclus qu'il allait probablement dissiper les nuages, et faire cesser la pluie dont les gouttes demeuraient assez grosses pour nous tremper, mais peu abondantes.

Je me tournai vers Kalia qui tenait son cheval par la bride juste derrière moi, puis je dirigeai mon regard vers cette ligne de ciel bleu qui apparaissait maintenant au loin derrière nous. Kalia se retourna pour le suivre, puis chercha celui de Zaria. Zaria vit aussi, puis croisa mon regard pour me dire qu'elle avait compris qu'il ne restait qu'un mauvais moment à passer. Le vent n'allait sans doute pas cesser rapidement ; mais la pluie, certainement.

La pluie ne dura guère plus de temps en effet que j'en pris à songer que, dans une relation pragmatique à des faits bruts, les mots ne sont pas aussi nécessaires qu'on pourrait le croire à la communication, mais que nos organes moteurs et de perception doivent bien y devenir aussi des organes d'expression.

J'eus aussi le temps de songer aux efforts des gouvernements et des grandes maisons pour capter toutes ces communications muettes, dispersant des caméras connectées sur toute la surface de la terre ; à leurs efforts pour en conserver et en traiter les immenses données, et occuper leurs millions de bureaucrates jusqu'à ce qu'ils n'aient plus le temps de penser comment combattre leurs propres démons. Le vent, lui, continua à souffler et à hurler jusqu'à la nuit tombée.

#### *Aux portes de Karazan*

Le ciel était devenu très clair en approchant de Karazan, et les lueurs du jour étrangement contrastées, bien qu'il n'eût pas déjà commencé à décliner. De longs nuages glissaient encore et dessinaient des ombres denses sur le flanc des montagnes. Tout en était comme démesurément étiré et devenu immense... et propre aussi, le monde paraissait très propre.

Sur notre droite, le terrain était dégagé jusqu'au large virage de la route, à la sortie du pont, qui longe de longs hangars. À gauche, au loin, nous voyions les chevaux et les campements des gardiens.

## **Cahier vingt-six**

### **Karazan encerclé par le froid**

#### *De retour chez Kalia*

Nous sommes rentrés à temps. Le froid s'installe dans le pays. La ville est cernée de monts enneigés. Une journée de plus à la belle étoile aurait commencé à devenir difficile.

J'apprécie la proximité de l'âtre chez Kalia. J'ai installé mon bureau en face de lui. Mon bureau se réduit à une petite table pour poser mon portable et mes carnets. En général, j'aime avoir un espace ouvert devant moi quand je m'assois pour travailler : un ciel, des terres, la mer ; mais un feu qui crépite me satisfait aussi bien. Je me lève de temps en temps pour ajouter une bûche ou tisonner.

Je n'ai eu aucun mal à me raccorder à l'imprimante en réseau de Kalia. Linux devient toujours plus facile à utiliser. Tout s'est fait par le gestionnaire d'impression en interface graphique. Certaines distributions de Linux seraient même devenues plus simples à l'usage et à la prise en main pour un débutant que les systèmes commerciaux, si elles étaient seulement mieux documentées en toutes langues ; et aussi si les périphériques étaient déjà formatés en [Ext4](#).

Depuis que je suis rentré du Starkiz, j'ai enfin mis mon système à niveau. Là encore, tout s'est passé sans anicroche. J'ai retrouvé tous mes paramètres, mes signets et mes modules. Je n'ai eu qu'à rajouter un paquet de langues supplémentaire pour faire prononcer mes textes en français. Tous les petits dysfonctionnements et les défauts d'affichage avaient disparu, et tout paraît jusqu'à maintenant bien stable. J'ai l'impression d'avoir une machine neuve. Si j'avais su, je l'aurais fait plus tôt.

Plusieurs boutiques de Karazan vendent des ordinateurs sous Linux, ils assurent donc le service après-vente et des réparations diverses du système. J'ai été rassuré de savoir que je pouvais toujours prendre mon ordinateur sous le bras pour aller chercher de l'aide immédiatement au coin de la rue. On peut dire ce qu'on veut de la coopération et de l'entraide, mais on aime aussi pouvoir trouver quelqu'un que l'on paye pour faire exactement ce qu'on lui demande quand on en a besoin. Il me semble que si l'on veut promouvoir l'informatique libre, c'est cela maintenant qu'on doit favoriser. Même pour faire ma mise à niveau tout seul, j'ai eu besoin de cette proximité rassurante.

Je ne lis presque plus sur papier, sauf quand je ne peux faire autrement, et je souffre alors de ne pas profiter des ressources du numérique (numérisé, tout livre a un index, par exemple) mais je ne suis jamais arrivé à écrire sans imprimer. Je l'explique mal : malgré la possibilité de changer l'affichage à la volée, les outils linguistiques, la synthèse vocale qui respecte même les liaisons du français, je trouve toujours à corriger sur le papier.

J'aimerais pourtant ne pas avoir à m'encombrer de feuilles. Je les imprime en livret, les pliant en deux pour économiser l'espace et le poids, plus que l'encre et le papier. En *Times* corps douze, réduit et tassé, il faut de bons yeux. Avec l'âge, la myopie devient plus un avantage qu'une infirmité. Bien des amis de ma génération ont besoin maintenant de lunettes pour lire, quand moi, j'ôte les miennes.

#### *Des maisons*

Pendant que mes amis se perdent en conjectures sur la situation militaire mondiale, et sur la nette fascination des pays de l'OTAN, France en tête, je songe plutôt à la prise de contrôle de

l'internet, des moyens informatiques et des outils numériques par de grandes maisons, principalement sises aux États-Unis.

Je tiens à ce mot de « maisons », plutôt qu'à celui d'entreprise qui inclut aussi bien le chômeur déguisé en « auto-entrepreneur » parmi les puissances multinationales, et qui favorise l'opposition de l'État au privé. Parler de maisons permet aussi de penser l'histoire de celles-ci, de l'Europe féodale à la mondialisation contemporaine.

Il permet encore de balayer une conception politique erronée qui fait prendre, en France, le Cardinal Mazarin pour le fondateur de la gauche ; qui associe la gauche à l'État, et la droite au privé, au libéralisme, ou au féodalisme, que sais-je ? (On y parle toujours volontiers de « fronde ».) Non : les maisons ne sont pas opposées à l'État, mais sont sa véritable constitution, sa structure. La maison des Valois était la monarchie française elle-même.

Le chef des bourgeois à Marseille, [Cazaulx](#), avait choisi le Saint Empire pour des raisons assez semblables à celles qui avait fait opter d'autres villes de France pour la Réforme. Ce fut une nouvelle catastrophe pour la ville, après celles infligées par César, puis par Charles Martel, et Marseille y perdit encore une fois ses murailles.

La classe ouvrière – bourgeoise en ces temps-là – ne se libère pas en prenant parti dans les conflits de ses ennemis. Qui en Europe connaît l'histoire de l'Europe, qu'il confond avec celle des maisons régnautes ? Pas étonnant que les immigrés ne l'intègrent pas non plus. On aime pourtant connaître l'histoire des pays, même où l'on ne fait que passer, et y pressentir les liens qui la rattachent à celle du nôtre.

Bref, je m'interroge sur la prise de contrôle de l'internet par les grandes maisons. Je me demande aussi, comme Poutine l'a fait récemment, si la réponse apportée par son pays et par d'autres, comme la Chine, et qui consiste à créer leurs propres maisons, faisant globalement les mêmes choses, pour contrebalancer cet impérialisme, est bien la bonne. Bien sûr, c'est plutôt une bonne chose pour la Chine d'avoir [Baïdu](#), comme pour la Russie, d'avoir [Yandex](#). C'est une bonne chose pour tout le monde, et même pour moi. Ça vaut toujours mieux qu'un seul ordre mondial entre les mains d'une petite confrérie de quelques maisons, qui ont leurs hommes dans les gouvernements, les assemblées, l'armée, l'industrie, la finance, l'espionnage mondialisé... et se ligotent les unes aux autres par les lois qu'elles font elles-mêmes voter. C'est mieux, bien sûr, et j'en profite moi-même, mais ça participe aussi du même ordre.

On ne doit pourtant pas en oublier l'essentiel. L'essentiel ? Oui, l'essentiel qui est que ce pouvoir mondial, tout à la fois bien connu et secret, n'y comprend rien, ne contrôle rien en réalité, ne contrôle rien d'autre que l'inconscience de ceux qu'il décèbre, et qui ne lui servent finalement à rien. Ce pouvoir mondial est constitué de gens aussi désorientés que des maharajas, des khans ou des mandarins aux temps de la révolution industrielle.

### *D'une révolution future*

Dehors, le vent hurle comme des loups. Une amie vient de m'écrire : « Excuse-moi, mon ordinateur commence à être vieux, et je n'ai pas pu t'envoyer mes documents dans le bon format. »

Les professionnels du commerce sont devenus très forts. En d'autres temps, quand un outil marchait mal, on disait qu'il était mauvais. Maintenant on s'excuse de n'en avoir pas déjà acheté un plus récent, qui fonctionnera probablement aussi mal.

Elle s'excuse aussi de n'être pas assez forte en informatique, sans se soucier que des outils trop difficiles à prendre en main sont sans doute aussi de mauvais outils, mal conçus ou mal documentés. Le commerce est devenu une science qui cherche comment faire fonctionner dans les esprits des réactions aussi sottes, et provoquer le réflexe d'achat.

Si vous commencez à utiliser votre ordinateur comme on vous dit de le faire, vous allez cesser d'avoir sous les doigts un outil de travail. Vous allez être sollicités à perdre votre temps avec des alertes idiotes, vous allez entrer dans un univers de vulgarité et de mauvais goût ; vous allez commencer à concevoir l'hébétude sous la forme de l'infini.

Vous avez tout un ménage à faire dès que vous avez une nouvelle machine, dès que vous avez installé un nouveau système, ou simplement sa dernière version. Ne croyez pas qu'il vous suffise de tout écraser et d'installer Linux. Vous devrez aussi nettoyer votre distribution Linux.

Là, vous pourrez alors peut-être commencer à avoir l'intuition des chemins que l'invention du numérique ouvre. Je n'ai pas le moindre doute que l'avenir appartient à ceux qui les prolongeront. Ça ne viendra pas de ceux qui contrôlent, ou se battent pour contrôler, une fumeuse « économie numérique ». Ça ne viendra pas des maisons. De telles routes n'ont jamais été ouvertes par un homme seul, on le sait bien, mais d'un autre côté, elles l'ont toujours été par des hommes seuls. Non pas des communautés, plutôt les « collectifs réels » de [Simondon](#).

L'autre clé de l'avenir est dans de nouvelles façons de produire de l'énergie. Ce ne sont pas non plus de grandes maisons qui les trouveront, puisque ces façons nouvelles consisteront plutôt à produire sans leur contrôle.

L'avenir passe par là, je l'affirme, s'il doit y en avoir un. Ça prendra peut-être des siècles et davantage, mais quoi qu'on fasse pendant ces siècles, on devra se souvenir que la voie passe par là.

Est-ce vraiment le vent ou des loups que j'entends hurler dans la nuit ? Je rajoute une bûche.

### *Devant le feu*

L'automne ici est la saison la plus sèche. C'est la raison pour laquelle les montagnes ne sont pas encore blanches de neige. Elles le sont de givre au matin. Je commence mes journées en rallumant l'âtre dès que j'ai relevé les stores. Le vent glacial me revigore quand je me penche à la grande fenêtre.

Les fenêtres sont doubles ici, c'est-à-dire qu'elles s'ouvrent vers l'intérieur et vers l'extérieur. Aussi gardent-elles assez bien la chaleur quand la nuit le feu s'éteint. En guise de volets, il n'est qu'un store en lattes de bois qui s'enroule entre les deux vitrages.

Le matin, plutôt que sortir prendre un premier café au pont de l'Ourkhan, ou plus loin, je reste souvent devant l'âtre, à regarder les langues de feu s'enrouler autour des bûches et les noircir, à l'entendre crépiter, pendant que de l'autre côté des vitres, les lueurs de l'aube s'étendent, se rapprochent lentement de nous en sautant de mur en mur pour le rendez-vous de midi.

Sur l'autre façade, la lumière entre dans les pièces que nous aérons. Kalia descend de bon matin au rez-de-chaussée où est son atelier de danse. Moi j'ouvre mon ordinateur, et après avoir tenu mon journal, puis ma correspondance, je m'occupe des publications de Mansour et Méhmêt. Ils ont décidé de m'octroyer un petit revenu mensuel pour cela. Personnellement, je pense que ce genre d'activité devrait relever du bénévolat, mais il est vrai que c'est quand même bien leur site, et que je le fais bien pour eux.

Le ciel est parcouru de corvidés que j'avais d'abord pris pour des corbeaux ou des corneilles, mais je me demande s'il ne s'agit pas plutôt d'une espèce de pies. Je les vois souvent seules ou en couple, et très rarement en volées.

Il y a d'ailleurs peut-être aussi des corbeaux à Karazan, ou des corneilles, voire des choucas, qui traversent le ciel de la ville en vols larges et lointains. Tous ces termes ne sont pas très fixés de toute façon, notamment pour des espèces non occidentales. Les oiseaux que j'aperçois en tout cas près de la fenêtre portent des fracs élégants.

Les pies sautent d'un pylone sur un mur, et de là volettent jusqu'au faite d'un cèdre. Elles se déplacent, attentives, on le voit bien, à ce qui se passe autour d'elles, mais, comme en s'en cachant, en se comportant, l'air de rien, comme des passants vaqueraient à leurs affaires dans les rues. Que feraient-elles ? Quelles pourraient-êtré ces occupations qui paraissent les requérir ? Ou se donnent-elles ces airs occupés pour cacher qu'elles nous tiennent à l'œil ?

Les pies comptent parmi les très rares animaux qui réussissent le test du miroir. Peut-être se sont-elles rendu compte que nous y réussissions aussi après l'âge moyen de dix-huit mois, et cela les rend-il méfiantes.

### *L'orée*

Les Karazanis aiment les terrasses. C'est un choix étonnant pour une ville qui connaît bien le vent et la neige. Les chaînes de maisons neuves, elles, ont souvent un toit, d'une seule pente, orienté pour faire front aux vents qui descendent la vallée. Les maisons plus petites en ont peu. La neige nous a encore épargnés mais j'imagine qu'elle doit s'entasser sur les terrasses en hiver, et qu'il doit falloir parfois la pelleter à cause du poids accumulé. Des toits d'ardoise biens pentus seraient plus commodes. Les gens d'ici ne semblent pas profiter beaucoup de leurs terrasses, même pour étendre leur linge, car les espaces ensoleillés entre les maisons ne manquent pas.

La ville est une immense étendue de maisons basses, d'usines et de Mosquées, entrecoupée de jardins et de pelouses assez sauvages, parcourue de bosquets, qu'aucun haut mur ne sépare. Les rues et les avenues sont larges, aussi, où qu'on se trouve, on bénéficie d'une vue ouverte. Partout on y aperçoit l'horizon et ses lointaines montagnes, un ciel ouvert où souvent de longs nuages s'étirent au-dessus des vallées.

Je ne me souviens plus si j'en ai déjà parlé, ce n'est pas tant pour elle-même que la ville de Karazan est belle, mais pour son ciel. Rien ne lui dispute l'intérêt, surtout aux heures extrêmes de l'aube et du crépuscule, quand résonnent sourdement les prières qui font s'arrêter les chantiers. Il y a dans le froid qui pique, et dans le rouge qui imprègne alors toutes les couleurs, et les assombrit autant qu'il les avive, comme une force qui nous arrache dans un autre monde.

On est dans ce monde de l'orée, dont on ne sait si elle est celle entre le jour et la nuit, ou entre le sommeil et le rêve. On pressent alors que cette orée est celle du véritable éveil, comme si l'on comprenait qu'on n'est jamais autant éveillé qu'à l'instant où l'on s'éveille, ou celui où l'on s'endort. Lorsqu'on est complètement tombé d'un côté ou de l'autre, on ne le perçoit plus avec la même netteté. Des deux côtés est une torpeur hallucinatoire.

C'est l'instant où Zaria croit qu'il est bon de considérer ses rêves. Karazan, avec ses lointaines volées de choucas sur ses larges boulevards, serait une ville sans grand intérêt si ce n'était que ces moments y paraissent amplifiés ; s'y étirent.

## Cahier vingt-sept

### Les secrets de Karazan

#### *Les tarouq*

Kalia participe à une *tariqat*. Le mot en arabe signifie simplement « chemin », à comprendre alors dans le sens de voie, voie spirituelle, comme *tao* en chinois. Dans la pratique, il désigne une confrérie plus ou moins secrète, que l'on pourrait comparer, dans nos contrées occidentales, à une loge maçonnique. Le rôle des *tarouq* (pluriel de *tariqat*) dans le monde musulman a toujours été considérable, et le demeure probablement. Toutefois, à la différence de la Franc-maçonnerie, les *tarouq* ne forment pas des confédérations plus ou moins centralisées. Chaque confrérie est totalement autonome et autocéphale. Elle suit sa voie, pourrait-on dire, sans se préoccuper plus que nécessaire de celle que suivent les autres. Kalia m'explique que le monde islamique a toujours semblé animé d'une force centripète, à l'opposé de la force centrifuge de toutes les Églises chrétiennes, catholique, orthodoxe, chaldéenne... Les Églises chrétiennes ont une vocation à entraîner l'humanité entière sur une même voie. L'Islam a toujours été au contraire une incitation pour chacun à suivre son chemin. Alors, on pourrait dire qu'une *tariqat* est une tentative, entre des gens qui s'aiment bien, de faire ensemble un bout de chemin.

« C'est la raison pour laquelle il n'y a jamais eu de schisme profond dans l'Islam », m'explique-t-elle, « car un schisme n'est jamais qu'un conflit entre des gens qui aspirent à tous penser de la même façon. C'est précisément la profusion des cheminements qui en émanent, qui assure le plus efficacement l'unité de l'Islam, en rendant justement cette unité évidente comme les points communs qui traversent cette diversité. »

#### *Religions et langages*

J'ai déjà dit que je tenais les religions pour des langages, des langages de haut niveau, pour faire une métaphore avec la programmation. Les langages de plus bas niveau sont alors ceux des mathématiques et des logiques formelles. On sait la puissance des langages de bas niveau. On imagine les limites qui nous contraindraient à ne savoir compter au-delà de cinq. Les langages de haut niveau, seraient de ceux qui ne se contenteraient pas d'un lexique et d'une syntaxe, mais seraient des collections de [jeux de langage](#) tout faits. Ces langages ne sont pas non plus dépourvus de puissance pour celui qui en acquiert la maîtrise. Langages de haut ou de bas niveaux ont chacun leur spécificité et leurs limites, évidemment, rien ne nous interdit de les utiliser simultanément, comme les grands mathématiciens de l'Islam nous en ont donné l'exemple.

On me dira qu'une religion est bien autre chose que des jeux de langage, à commencer par des croyances et des dogmes. Je n'en suis pas si sûr. D'ailleurs, d'un certain point de vue, nous pourrions dire que les mathématiques sont aussi des croyances et des dogmes, mais ce serait en faire alors une description bien étrange. Pratiquement, les mathématiques se donnent plutôt comme des jeux de règles destinés à établir non pas des croyances, mais des certitudes. Toutefois, nous pourrions bien trouver des mathématiciens, bien piètres il est vrai, qui « croiraient » qu'on additionne des fractions en additionnant leurs numérateurs et leurs dénominateurs. D'une certaine façon cependant, la plupart du temps, nous nous comportons envers les règles des mathématiques

comme si nous y croyions, car précisément, elles nous épargnent ainsi de prendre le temps de comprendre.

Luther disait que la théologie est la grammaire du mot Dieu. Il avait emprunté, à son insu ou non, cette idée aux docteurs de l’Islam, qui avaient quasi constitutivement renoncé à enseigner au fidèle ce qu’il devait croire ou penser, mais se donnaient pour seule mission de tenir à sa disposition un langage en état de fonctionner. Nous savons tous, et nous l’avons expérimenté, que la plus haute rigueur d’un langage n’est jamais une limitation à la pensée, mais son outil d’autant plus efficace qu’il est précis et affûté.

### *De la tariqat*

J’ai parlé de tout ceci avec Kalia, mais elle ne veut rien me dire de sa *tariqat*, et encore moins m’y introduire. « C’est une fraternité secrète », m’objecte-t-elle, « même si tu étais un fidèle musulman, tu n’aurais rien à y faire. Ce n’est pas un site culturel ouvert au tourisme ».

« Tu ferais mieux de laisser ces traditions à des gens de son âge », m’explique Zaria qui est toujours résolument contemporaine. « Je suis sûre que tu parviens tout seul à pénétrer des secrets plus profonds. »

« Je suis plus âgé que Kalia », objecté-je. « C’est vrai », admet ma jeune amie après avoir posé sur moi un regard semblable à celui avec lequel j’inspecte les sabots des chevaux, « mais pour ce qui est de la spiritualité, tu en trouveras davantage dans nos échanges quotidiens. Ce sont en réalité des associations d’entraide, et aussi un peu des cellules politiques. »

Les cités très catholiques du nord-ouest de la Méditerranée ont aussi, il est vrai, connu ce phénomène de fraternités. Il y semble encore vivant, bien que de mauvaises langues prétendent que ces fraternités seraient devenues des repères d’extrême-droite. Elles ne l’ont pas toujours été, elles ont joué leur rôle à l’époque de la première internationale ouvrière inspirée par [Flora Tristan](#) et [Agricol Perdiguier](#) ; aux temps du premier communisme du père [Lamennais](#) et d’[Alphonse Louis Constant](#).

### *Des chevaliers électriciens*

« On a pu observer une tendance très nette au cours du vingtième siècle à tirer le mouvement ouvrier dans une politique de l’État fort », me dit Farid. « Ceci fait le jeu évidemment du libéralisme bureaucratique d’État, ce néo-conservatisme qui, je suis bien d’accord avec toi, est en fait un néo-féodalisme. Pour autant, si je partage dans l’ensemble ton point de vue, je trouve qu’il évacue trop la question de la relativité : si l’État est fort, c’est en proportion de la faiblesse de quoi ? »

Farid aussi fait partie d’une *tariqat*, celle des travailleurs de l’électricité de Karazan. Sa *tariqat* se réfère explicitement à la *foutouwat*, c’est-à-dire à la chevalerie, la voie chevaleresque.

« Oublie tout ce que tu peux lire en ligne sur la *foutouwat* », me dit Farid, « oublie même ce qu’en a écrit Ibn Arabi. On ne doit jamais aborder les écrits d’Ibn Arabi comme si l’on pouvait y trouver des données factuelles, et des informations dont on ferait l’économie de comprendre d’abord les lieux-communs qu’elles nettoient. Notre *tariqat* s’est constituée à la fin du dix-neuvième siècle en référence explicite au *Noble and Holy Order of the Knights of Labor* de [Terence V. Powderly](#). »

Farid est un homme maigre, osseux, et pourtant doux et décontracté, dont je situe difficilement l’âge entre la trentaine et la quarantaine. Il noue ses cheveux longs sous un large turban. Je l’ai toujours vu en tenue de travail, c’est-à-dire un treillis militaire élimé et des bottes visiblement dotées de coquilles de sécurité.

Il est toujours accompagné de Yana, sa jeune camarade, électricienne elle aussi, petite et plus maigre encore que lui, vêtue d'un treillis trop étroit qui moule ses jambes chétives, et que font paraître plus étroites encore les grosses bottes dans lesquelles elles plongent. Elle regorge cependant d'énergie et de vivacité d'esprit. Elle arbore toujours sur ses lèvres fines un large sourire espiègle et heureux, et dans ses yeux légèrement bridés, qui plongent droit dans ceux qui lui font face, un regard vif et joueur.

« La *tariqat* ne voulait pas de moi », m'a-t-elle appris, « car elle n'est pas ouverte aux femmes, pas plus d'ailleurs que la profession d'électricien. » Je pensais alors qu'elle n'avait pas pu y entrer. « Non », m'a-t-elle détrompé dans un large éclat de rire, « je leur ai fait remarquer que je n'étais pas très féminine. »

Ce n'est pas la première fois que je remarque ici une certaine facilité à enfreindre les règles plutôt que de les changer. C'est finalement une saine attitude, car je ne vois pas l'intérêt de se donner un jeu de règles, et s'interdire de les transgresser. L'infraction ne détruit pas, ni même seulement n'affaiblit un jeu de règles, du moment qu'on sait qu'on les enfreint. C'est, disons, une autre manière de s'en servir, et d'un certain point de vue, un moyen même d'en enrichir le jeu. C'est ce que fait perpétuellement un bon poète avec les règles de sa langue.

Farid et Yana sont des électriciens de chantier. Je les ai la première fois rencontrés au bar près du pont où ils venaient tous les jours boire un café. « Au début, Farid t'a pris pour un espion de l'OTAN venu recruter des terroristes kamikazes », m'a dit Yana ; « une sorte de nouveau Lawrence, cherchant à faire subventionner à n'importe quel coût ses recherches en islamologie appliquée. »

### *Du travail et du monde*

« Si un État paraît trop fort, on doit se demander ce qui, en proportion, est trop faible », pense donc Farid. C'est une bonne question. Nous nous sommes revus depuis que le chantier est terminé, Farid et moi, mais sans Yana la plupart du temps.

– Tu vois, l'erreur des organisations ouvrières a toujours été de limiter leur objectif à tirer le meilleur prix du travail ; dans le meilleur des cas, d'assurer la prospérité des travailleurs. Quand on se donne de tels buts, on est sûr de les louper, et l'on peut s'attendre à devenir malgré soi une organisation de proxénètes.

– Et que devrait être cet objectif, d'après toi ?

– La perfection du travail lui-même, bien sûr. Le but de travailleurs qui s'entraident et s'organisent devrait naturellement être de se donner les moyens de faire le meilleur travail ; d'y atteindre la perfection. Ce seul but contient accessoirement tous les autres. La perfection d'un travail permet évidemment d'en tirer le meilleur prix, mais il renverse aussi la perspective en faisant de ce prix le simple moyen de travailler dans les meilleures conditions. La quête de perfection devient aussi un bon guide pour se débarrasser de tous les exploités, profiteurs et autres parasites qui nuisent à la bonne exécution du travail, et pour prendre le contrôle total des procès de production.

– Je vois, mais je ne comprends pas bien toutefois l'intérêt de cette perfection elle-même. Ou encore, pour le dire autrement, si cette quête de perfection nous promet la prospérité et la liberté, alors pourquoi ne pas rechercher tout simplement cette prospérité et cette liberté, et considérer la perfection du travail comme un moyen d'y parvenir.

– Parce que la perfection du travail nous offre bien davantage.

– Alors je reviens à l'esprit de ma question : vers quoi doit mener cette voie que vous suivez ?

– À la proximité avec le Créateur évidemment. Nous n'avons pas d'autre moyen que Le chercher dans la matérialité du monde qu'Il a créé. C'est cela le véritable Livre qu'Il nous a donné,

que nous devons décrypter et lire, et dont le Coran n'est que l'annonce. Et cela s'appelle le travail ; cela s'appelle éventuellement la technique, ou encore la science. Tu sais que ces mots, monde, travail et science, partagent la même racine en arabe.

– N'es-tu pas en train de m'expliquer les doctrines de [Jabir Ibn Hayyan](#), qu'il aurait tenues du sixième imam [Ja'far Al Sâdiq](#) lui-même, s'il faut en croire la tradition ?

– Pourquoi interrogues-tu puisque tu sais toujours tout ?

– Jabir Ibn Hayyan est très connu en Europe depuis le treizième siècle sous le nom latinisé de Geber. Il est vrai que les prétendues traductions qui avaient été faites de son œuvre en latin à l'époque, n'ont que peu de rapports avec celle-ci. Mais je voudrais te poser une autre question.

– Vas-y.

– Ne vois surtout rien d'insultant dans mon propos, ou seulement de dépréciatif. Je me demande seulement ce qui, dans un travail qui consiste principalement à alimenter en énergie un chantier éphémère, peut ouvrir à une pénétration plus intime du monde, et de là, à une plus grande intimité avec son créateur. À vrai dire, je ne vois même pas à quelle forme de perfection un tel travail peut prétendre.

– Comment peut-on être à la fois si savant et si ignorant ? On dirait que tu n'as jamais toi-même alimenté un chantier en électricité.

### *Invitations de Yana et Farid*

Le point de vue de Farid est aussi simple qu'il est pertinent : un État est d'autant plus fort, et même totalitaire, qu'il n'a rien en face de lui, ni organisations ouvrières, ni vie culturelle, ni spiritualité... L'État devient alors la société elle-même, une sorte de société zombie. Les progrès de la robotique peuvent évidemment permettre à un tel zombie de perdurer bien longtemps après sa mort clinique.

J'ai rencontré Farid et Yana près du siège de leur *tariqat*. C'est un peu après le Parc, là où est cet hôtel avec sa terrasse ensoleillée sur le large trottoir en face de l'usine. Ils m'ont aperçu quand je payais mon café au comptoir avant de rentrer rejoindre Kalia.

Yana me fait toujours penser à un chat quand je la vois sauter sur les hauts tabourets avec sa petite taille et ses grosses bottes. « Si tu venais dîner ce soir chez nous avec Kalia ? » a-t-elle proposé. « Tu nous dis toujours que tu rentres la rejoindre, et on ne la voit jamais. »

## Cahier vingt-huit

### Chez Farid et Yana

#### *Début décembre*

Pourquoi y a-t-il toujours plus de carbone dans l'atmosphère ? Probablement pas parce que j'ajoute une bûche dans le feu. Ce carbone y était déjà. L'atmosphère brasse le carbone : tout ce qui est vivant ou mécanique absorbe et émet du carbone ; il va et il vient et n'augmente pas. Pour ajouter du carbone, on doit en prendre ailleurs, c'est-à-dire sous la terre : charbon, pétrole, gaz. Le surcroît de carbone qui fait augmenter les températures, et de là monter le niveau des mers, vient du sous-sol et de nulle part ailleurs. S'il est vrai que ce soit bien là la principale menace écologique, son remède est connu et ne fait aucun mystère. Il n'en est pas d'autre : cesser de retirer du carbone du sous-sol.

La quantité de fossiles carbonés extraits du sous-sol n'est pas un secret. Nous savons qu'elle augmente et qu'elle ne va pas cesser d'augmenter. Aussi je me demande de quoi l'on parle ces jours-ci [à Paris](#) ; si toutefois le réchauffement climatique et la montée du niveau de la mer sont bien les principales nuisances que nous avons à craindre. En tout cas, le nœud du problème n'est pas dans l'émission du carbone, mais dans son extraction.

Je rajoute donc sans scrupule une bûche dans l'âtre.

#### *L'écriture aujourd'hui*

« Les données numérisées et les supports électroniques modifient profondément les habitudes de lecture », dit Yana, chez qui nous sommes venus dîner, « bien davantage probablement que nous avons les moyens de nous en rendre compte, et ce n'est qu'un commencement. »

Nous avons dîné sur le tapis de la grande pièce, qui serait probablement lumineuse si nous n'étions pas dans une saison où l'on ne voit plus beaucoup le jour, malgré le grand ciel de Karazan. Sans ses grosses chaussures, Yana paraît davantage menue, et elle me fait plus encore penser à un chat, un chat un peu sauvage.

« Il y a bien une quinzaine d'années que je lis régulièrement des ouvrages à l'écran », continué-je, « et j'imprime toujours plus rarement. Je lis beaucoup plus souvent sur un écran que sur du papier, mais je ne pourrais pas affirmer que mes habitudes aient pu se fixer au cours de ces quinze ans. Les habitudes pourtant viennent vite, comme je le dis souvent, et quinze ans, c'est bien long. Mes façons de m'y prendre ont toujours été contrariées avant même qu'elles ne soient devenues des routines. »

Farid et Yana, quand ils ne s'occupent pas d'alimenter des chantiers en électricité, sont aussi d'habiles hackers, et comme tout bon hacker, ils sont également de fins lettrés. Nous nous sommes rencontrés d'ailleurs au bar du pont de l'Ourkhan parce que Farid avait remarqué sur mon écran l'interface de mon système et celle de mon traitement de texte, qui lui avaient paru toutes les deux suffisamment exotiques. Ma machine elle-même l'avait intrigué, un *Lenovo* avec des lettres auto-collantes pour lui faire un clavier AZERTY.

L'appartement contient un bon nombre d'ordinateurs, de matériels électroniques, de boîtiers et de câbles divers. Les chardons bleus séchés dans un vase d'acier posé à côté d'une vieille station de travail qui a attiré mon attention dès que je suis entré, et qui crée une symétrie intéressante avec le

clavier posé droit contre l'écran, est une touche de féminité très particulière. Cette vie qui a abandonné les chardons semble par contraste s'être déplacée dans les câbles souples qui pendent devant le meuble. Pour la première fois il me semble percevoir que ces matériels électroniques ne sont pas sans évoquer une forme de vie, de foisonnement naturel, quand ils sont du moins suffisamment nombreux et susceptibles d'être connectés les uns aux autres. Ils deviennent alors les véhicules d'une circulation, d'une respiration et d'une profusion qui, pour le moins, n'est pas distincte de la vie.

### *Critique des workflows*

Le repas est terminé, nous avons déjà pris un thé à la menthe, et j'ai ouvert la bouteille d'une eau-de-vie assez voisine du cognac ou du marc provençal, que nous avons apportée, et dont j'avais déjà goûté une première bouteille avec Kalia, après avoir eu le plus grand mal à les dénicher à Karazan pour un prix prohibitif. Kalia et Farid se sont mis à parler en ousghab, pendant que Yana et moi continuons notre conversation en anglais. « À vrai dire », m'explique-t-elle, « les outils numériques rendent tout ordre inutile dans la succession des processus, et à plus forte raison toute spécialisation comme toute hiérarchie. »

« Je ne comprends pas pourquoi beaucoup d'intellectuels ne parviennent pas aujourd'hui à prendre leur contrôle », continue-t-elle. « Un bon traitement de texte donne une puissance d'énonciations et de conception dont tout intellectuel devrait chercher à acquérir la maîtrise. Beaucoup ne le font pas, et bien souvent parmi les plus jeunes davantage que chez leurs aînés. Ils abandonnent, quand ce n'est pas déjà la saisie, la correction des coquilles et du style, la mise en page, l'édition et même la structuration de leurs ouvrages, à de petites mains qui ne sauront jamais le faire aussi bien qu'eux le pourraient, car ces processus participent, et même essentiellement, à l'élaboration d'une pensée ; c'est du moins ce qui me semble évident, et la perspective dans laquelle nous développons un *fork* d'*Abiword* pour les langues orientales. »

« Le problème est que tout travail que nous exécutons sur un programme qui tourne sous un système et sur une machine, devra tôt ou tard se poursuivre avec un autre programme, puis sous d'autres systèmes tournant sur d'autres machines. Voilà ce que l'utilisateur ne parvient généralement pas à maîtriser, et dont la technique est la plupart du temps délibérément dérobée par des maisons de service », diagnostique-t-elle. « C'est ce qui conduit l'époque dans son ensemble à passer à côté du numérique. »

### *En solidarité avec [Library Genesis](#) et [Sci-Hub](#)*

« Dans le récit de Saint-Exupéry, le Petit Prince rencontre un homme d'affaires qui accumule des étoiles dans l'unique objectif d'acheter encore plus d'étoiles. Le Petit Prince est perplexe. Il ne possède qu'une fleur, qu'il arrose tous les jours, trois volcans, qu'il ramone toutes les semaines. "C'est utile à mes volcans, et c'est aussi utile à ma fleur, que je les possède," dit-il, "mais tu n'es pas utile aux étoiles". »

« Il y a de nombreux hommes d'affaires qui sont aujourd'hui propriétaires du savoir. Prenez Elsevier, la plus grande maison d'édition académique, dont les 37 % de marge de profit contrastent violemment avec l'augmentation des frais de scolarité, l'élargissement de la dette étudiante et les salaires proches du seuil de pauvreté des professeurs adjoints. Elsevier est propriétaire de certaines des bases de données de matériel académique les plus larges, dont l'accès est accordé par licence à des prix si scandaleusement élevés que même Harvard, l'université la plus riche de l'hémisphère nord, s'est plainte qu'elle ne pouvait plus se les offrir. Robert Darnton, le précédent directeur de la *Harvard Library*, dit "c'est nous, la faculté, qui conduisons les recherches, qui écrivons les articles,

qui évaluons les articles d'autres chercheurs, qui travaillons au comité éditorial, tout cela gratuitement... et nous devons ensuite racheter les résultats de notre labeur à des prix inacceptables". Pour tous les travaux financés par l'argent public dont les maisons d'édition académiques sont les bénéficiaires, grâce en particulier au mécanisme des comités de lecture qui assoit leur légitimité, le prix des articles de journaux est tel qu'il interdit à de nombreux universitaires l'accès à la science – ainsi qu'à tous les non-universitaires – partout dans le monde, en en faisant donc un gage de privilège... »

On trouve l'intégralité de [ce texte en ligne](#), traduit par Bertrand Marilier. Je viens de l'adresser à Yana pour illustrer notre dernière conversation.

On peut y lire plus loin : « Nous avons les moyens et les méthodes de rendre la connaissance accessible à tous, sans barrière économique et à un coût bien moindre pour la société. Mais le monopole du *closed-access* sur l'édition académique, ses profits spectaculaires et le rôle central qu'il joue dans l'allocation du prestige académique prévaut sur l'intérêt public. »

Si nous avons ces moyens et ces méthodes, pourquoi ne nous en servons-nous pas ? Je crois bien justement que ce sont ces moyens et ces méthodes qui sont en jeu, et cela du point de vue le plus technique. Ces techniques qui sont dérobées par les maisons, je ne suis pas si certain que les chercheurs et les intellectuels les possèdent autant qu'ils le croient. Si ce n'est pas le cas, pourquoi ne s'en emparent-ils pas ?

Quelle est donc la nature exacte de la relation entre technique et prestige ?

– Prestige ? Prestidigitation.

### *Une offre*

« Tu veux prendre ma place sur un chantier pendant une semaine ? » m'a demandé Farid.

Remplacer Farid après tant d'années que je n'ai plus fait ce genre de travail, que j'ai pratiqué si peu de fois dans ma vie, et il y a si longtemps, puis avec ce froid, avec l'âge ?...

« Oui, bien sûr, pourquoi pas ? » C'est ce que je m'entends répondre incrédule. Je tente immédiatement de me rattraper. « Vous êtes sûrs que j'en suis capable ? Je n'ai plus vingt ans, et il y a tant d'années. J'ai tout oublié. Je ne voudrais pas provoquer un accident. Et je ne connais pas la langue... »

Farid et Yana ont tous les arguments pour me rassurer, qu'ils alignent les uns après les autres : je ne serai pas seul ; je suis bien assez robuste pour accomplir le même travail que Yana ; j'ai moi-même expliqué que la communication orale n'est pas essentielle quand on est dans une relation pragmatique aux objets et aux forces naturelles...

### *Décembre*

La conférence internationale sur le climat vient de se terminer à Paris comme elle a commencé, c'est-à-dire grotesquement. La chambre de commerce des « propriétaires d'étoiles » a considéré d'un commun accord qu'elle avait un quelconque pouvoir sur la force des choses. Naturellement, les étoiles n'ont rien dit (elles ne parlent plus depuis que Copernic a rendu prédictibles leurs orbites), et l'on débat aujourd'hui du manque d'ambition de la déclaration finale.

### *Chevaliers-vapeur*

J'ai récupéré deux tenues de travail complètes ; en fait, ce sont des tenues militaires. Elles sont légèrement élimées et ont visiblement déjà servi, mais elles sentent bon le linge propre. Elles étaient assorties d'une paire de bottes en cuir et d'une autre en caoutchouc avec coquilles de sécurité, et d'un casque en toile [bakélisée](#).

La [toile bakéalisée](#) est un matériau utilisé comme isolant dans l'industrie électrique. En plus de ses qualités isolantes, elle est particulièrement solide, légère et elle résiste bien au temps. Elle ne bouge pas quand la plupart des plastiques se fissurent et deviennent cassants. La toile bakéalisée est naturellement brune et a une texture de toile vitrifiée.

Nous avons fière allure dans ces tenues. La différence est notable sur ce point avec les chantiers et les usines de la plupart des autres endroits du monde, où les ouvriers sont déguisés grotesquement dans des tenues aux couleurs vives avec des casques ridicules. Sous le néo-féodalisme, le travail est méprisé, et tout particulièrement les travailleurs, ingénieurs et chercheurs, et l'on aime bien rappeler aux hommes, par les livrées qu'on leur impose, qu'ils ne sont que des marchandises.

Là, nous nous sentirions plutôt des guerriers, des chevaliers en l'occurrence, oui, les chevaliers d'une épopée contemporaine ; des chevaliers-vapeur.

### *De l'expérience intérieure et extérieure*

On construit un barrage sur le cours du Darial-Gar. Des équipes sont venues vérifier qu'on ne menace ni ne dérange excessivement la faune aquatique et terrestre. Nous allons creuser un canal de détournement dans la roche qui ne devra pas non plus menacer les poissons. Naturellement, nous les dérangerons, mais la vie est par nature vivace.

Nous puisons l'énergie à trois sources : un générateur hydraulique installé près de la rivière, un autre, éolien, en aplomb du chantier, et des générateurs mobiles à essence plus commode à déplacer. Le générateur éolien est une curieuse machine automobile à chenille que l'on dispose dans un lieu bien venté, donc en surplomb, et d'où l'on tire des câbles, principalement pour alimenter les pinces à souder. Lorsqu'on peut profiter de la proximité d'un cours d'eau avec suffisamment de courant, comme c'est le cas ici, on y installe un générateur hydraulique après avoir détourné une part du cours d'eau dans des canalisations qui en accélèrent la pression. La veille de l'installation, j'ai accompagné Yana et deux autres camarades pour repérer le terrain et prévoir le dispositif.

Sur place, je comprends mieux comment il est possible de rechercher une perfection dans un tel travail, telle que Farid l'évoquait. L'intelligence avec laquelle on installe le chantier peut avoir les plus grandes conséquences sur les ressources utilisées, et accessoirement sur les ressources humaines, facilitant ou non l'exécution des tâches de chacun. Pour la première fois aussi, je participe à une équipe qui va puiser sur place ses ressources énergétiques. C'est un changement profond dans l'approche du travail. Yana est très habile à calculer la force du courant et la force du vent en des points donnés.

À vrai dire, je sais effectuer ces calculs que je la vois accomplir devant moi sur son petit et robuste ordinateur portable. Je sais aussi utiliser les capteurs avec lesquels elle prend ses mesures ; mais il ne s'agit pas que de cela. Dans cet espace assez immense ouvert devant nous, il n'est pas si évident de percevoir intuitivement les circulations d'énergie cinétique dans l'air et les cours d'eau. Malgré l'aide des appareils, il est nécessaire de sortir d'une certaine façon de son corps pour atteindre à une sorte de sensation [kinesthésique](#) de cet espace tout entier.

J'imagine qu'à travers une telle expérience, on peut commencer à approcher la compréhension de comment, si un être avait créé le monde, il s'y serait pris ; pour dire les choses selon ma propre cosmogonie, comment le monde s'y prend pour se créer.

## **Cahier vingt-neuf**

### **Le barrage du Darial-Gar**

#### *Les nuits au-dessus du Darial-Gar*

Il fait très froid, même en plein jour, et si la neige n'a pas encore recouvert le chantier, c'est seulement parce que le ciel est vide et la terre balayée par le vent. L'air en est d'autant plus glacé. La rivière a commencé à geler. De la glace se forme sur les rives et sur les surfaces que n'agite pas le courant. Le générateur hydraulique ne nous servira plus bien longtemps. De toute façon, le chantier est installé pour des mois.

Pendant trois jours nous avons travaillé sans prendre beaucoup de temps pour souffler, mais une fois le chantier installé, nous sommes plus tranquilles. Cette semaine, Yana et moi sommes de nuit, ce qui nous permet de récupérer la fatigue des trois premières journées.

Nous restons de longues heures dans notre baraque modérément mais suffisamment chauffée par des chaufferettes électriques murales. Nous commençons par partager nos deux repas, et de ce marc dont j'ai racheté quelques bouteilles, auquel Yana a pris goût et qui nous réchauffe. Nous parlons, de tout, du chantier, de nos souvenirs d'enfance, de littérature, des gens que nous connaissons, de la résistance des polymères, de la versification d'Omar Khayam et des sonnets de Shakespeare, des travaux sur l'analyse et la synthèse du mathématicien arabe Ibn Sinan, que l'on ne doit pas confondre avec Ibn Sina, nous nous passons les musiques que nous aimons, et parfois même nous dansons dessus. Puis nous sortons dans la nuit glacée, bien couverts et coiffés de chapkas, nos AK-47 chargés sous le bras dans le cas où nous rencontrerions des ours. Le croissant de la lune montante est très beau dans ce vent glacé et ce ciel tellement clouté d'étoiles qu'on s'y sent dedans (ce qui est bien le cas).

#### *Quart du matin*

Comme toutes les équipes, nous pouvons afficher sur l'écran de l'ordinateur le plan du chantier tout entier et l'avancement de chaque poste. Nous rédigeons régulièrement des rapports dès que du matériel se déplace, auxquels tous peuvent avoir accès. Cette méthode permet à chacun d'avoir une vue d'ensemble, et d'être d'autant plus autonome.

L'usage d'ordinateurs de poche offre la possibilité d'associer des photos aux rapports et aux plans. Ce sont aussi des gens de chez nous qui ont installé les antennes pour le réseau. Ces méthodes économisent beaucoup de déplacements, évitent des erreurs et permettent de se passer d'une hiérarchie trop rigide.

J'avais tort de m'inquiéter pour la langue. Les rapports sont en principe rédigés en anglais, mais le programme est capable d'afficher une traduction dans la langue que l'on préfère. Comme le lexique est technique, et la syntaxe télégraphique, cette traduction ne pose pas de problème. En cas peu probable d'ambiguïté, l'anglais est la référence.

Je suis quand même surpris de cet usage de la langue anglaise. « Elle est devenue de facto la langue technique universelle », m'explique Yana, « et tous les ouvriers y sont initiés. » Oh, ils ne liraient pas Walt Whitman dans le texte, mais ils savent tous comment on dénomme en anglais une clé à griffe, un vérin, une [tête de chat](#) ou un café serré. Au besoin, le programme me permet de le retrouver aisément si je l'ai oublié.

Dans l'usage pragmatique d'une langue, s'il est un signifiant ultime, il est l'objet désigné. (Quand le sage montre la lune...)

### *Les mystères de la productivité*

Je ne fais jamais de sieste en début d'après-midi, même quand je n'ai pas assez dormi la nuit. J'ai plutôt tendance à m'assoupir le soir venu, sinon, en cette saison, on ne voit jamais le jour. Fréquemment, quand la journée s'étire et que j'ai terminé ce que j'avais entrepris, en regardant tomber la nuit, je m'endors avant l'heure du repas. C'est précisément à ce moment-là que le chantier se vide. La nuit tombe et le froid devient intense. Je peux alors rattraper une heure ou deux du sommeil qui me manque.

On se sent inévitablement investi d'une grande responsabilité en travaillant comme on le fait ici. Tant de gens agissent de concert, et la quantité d'efforts, de problèmes à résoudre, et le succès avec lequel chacun y parvient, dépend à ce point du travail des autres, qu'on peut en ressentir une pression écrasante quand on n'y est pas habitué.

D'autre part, on n'est pas ici impliqué par les vieilles ruses des salariés envers leurs employeurs, qui sont d'ailleurs depuis longtemps éventées, qui consistent à se faire décompter le maximum de temps de travail contre le moindre effort ; ni dans celles des employeurs consistant à faire accomplir le maximum de tâches à leurs employés dans un minimum de temps ; et moins encore à la conjugaison des deux, qui n'a que trop tendance à aboutir à l'inverse de ce que chaque camp cherche.

On est revenu ici des illusions du travail horaire et de l'homme-mois. On sait que ce que font dix hommes en une heure, un homme seul ne le fera pas en dix. On sait aussi qu'un enfant qu'une femme fait en neuf mois, neuf femmes ne le feront pas en un mois. Lorsque des hommes associent leurs forces, elles ne s'ajoutent pas arithmétiquement. En général, la force produite en commun est supérieure à la somme des forces de chacun. Proudhon l'explique très bien dans *Qu'est-ce que la propriété*. Il montre que les ouvriers sont dépossédés de ce surcroît de force que produit leur coopération, et qu'elle leur est dérobée du moment où ils sont payés pour leur force de travail individuelle.

Parfois, c'est le contraire ; Brooks l'explique très bien aussi dans *The Mythical Man-Month*. Accroître la main-d'œuvre tend à dissiper la force de travail, notamment par l'alourdissement des canaux de communication. Ces deux approches se contredisent moins qu'elles ne se complètent. Tout travail en commun a un nombre de collaborateurs optimal pour une durée peu compressible.

Bien sûr, on peut agir aussi sur le procès de travail et le modifier, mais de telles modifications seraient-elles étrangères au procès de travail lui-même ? Ne doivent-elles donc pas impliquer alors tous ceux qui y participent ? Ni exiger d'eux de plus grandes compétences ?

### *L'enseignement ésotérique*

« Si tu as compris la théorie des invariants, tu peux laver ton esprit de cette conception d'un espace immobile et d'un temps linéaire dans laquelle se sera laissée enfermée ta vision du monde. Le monde est lumière, et la vitesse de la lumière est la seule constante, c'est ce que le travail t'apprend à percevoir intuitivement. Naturellement la mesure de cette vitesse est donnée par pure convention ; la constante de « 300 000 kilomètres-secondes » dépend à la fois du choix arbitraire d'une base décimale, d'une mesure de l'espace basée sur la division de la circonférence de la terre par quarante-mille, et d'une mesure du temps basée sur les mouvements relatifs de la terre au soleil. Dès que tu comprends cette invariance indépendamment de sa mesure arbitraire, ce que t'enseigne le travail quotidien au cours duquel tu agis sur la substance du monde à l'aide de ces prothèses

cognitives, tu perçois intuitivement qu'il n'y a proprement ni espace ni temps, et que la lumière est la réalité ultime du monde. »

Tout en travaillant, Yana m'initie aux enseignements secrets de la fraternité, enseignements qu'il serait difficile, je m'en rends bien compte, de transmettre ailleurs et autrement qu'en travaillant sur un chantier.

Il est étrange qu'au vingt-et-unième siècle, le commun des mortels vive toujours dans des représentations du monde qui datent du dix-septième et du dix-huitième, celles de Galilée à Newton. Nous y vivons tous, quoi que nous fassions, car tous nos modèles collectifs y sont fondés. Même si nous utilisons des objets et des techniques quantiques, nous restons prisonniers des représentations de la physique ancienne. Les moins dégrossis vivent même dans un univers ptoléméen. Rien ou presque des sciences du dix-neuvième et du vingtième siècle n'est passé dans les représentations sociales. Pour Yana, il ne fait aucun doute que là est le verrou qui bloque la civilisation occidentale.

« L'Occident, » dit-elle, « au cours de son époque conquérante, a su faire la synthèse de tous les savoirs des grandes civilisations, puis les prolonger dans des sciences nouvelles qui ont en retour transformé le monde ; mais la civilisation occidentale s'est arrêtée là, quand il s'agissait de renouveler son regard pour voir ce monde nouveau, le rendre intelligible à tous, et en tirer les conséquences pour transformer les rapports sociaux de production. L'avenir que l'Occident s'était dessiné pour lui-même et pour l'humanité, ce sont des pays non occidentaux qui en ont assumé l'héritage. Le projet a pris corps en Russie, puis en Chine, et dans les mouvements anti-impérialistes de décolonisation. »

Il ne fait pas de doute pour Yana que le monde atlantique se trompe lourdement en croyant en avoir fini avec cette histoire qui ne fait que commencer.

*Le 27 décembre*

Le 27/12/2015 10:50, X a écrit :

> *Jean-Pierre,*

> *J'ai essayé d'envoyer le PDF de la revue, mais il me semble qu'il ne passe pas.*

> *As-tu reçu quelque chose ?*

Rien du tout.

jp

Je reçois toujours plus souvent des courriels de cette nature. Il existe bien sûr des gens que l'informatique laisse indifférents. Ils ne l'utilisent que lorsqu'ils ne peuvent faire autrement, et ne cherchent pas à en apprendre davantage. Je ne leur en ferais pas le reproche. Il en est d'autres qui n'ont vraiment pas la tête faite pour ça, et ce n'est pas de leur faute. Je reçois pourtant ces courriels de la part de gens qui ne sont aucunement dans l'un de ces deux cas.

Je m'en sens en partie rassuré, car il m'arrive moi-même de caler sur des opérations qui me semblent pourtant basiques. Cela peut venir d'une documentation erronée, d'un léger bogue, de problèmes de portabilité... Je n'en suis cependant qu'à moitié rassuré.

J'aimerais pourtant bien comprendre comment la plupart des gens se servent de leurs programmes, et pour commencer, connaître ceux qu'ils utilisent. C'est vraiment curieux.

J'avais consulté la page d'un site qui faisait un sondage en direct sur ses visiteurs, leur demandant de cocher le ou les programmes qu'ils utilisaient pour lire des fichiers PDF. L'immense majorité n'utilisait que ceux qui ne permettent pas de prendre des notes ou d'introduire des signets. C'était pourtant un site qui s'adressait plutôt à des utilisateurs confirmés. C'est vraiment curieux.

## *Yana et Zaria*

Kalia est repartie quelques jours chez elle à Ranctoro pour le solstice. Elle a confié sa maison à Zaria. Je m'en réjouis, car rien n'est plus triste que de rentrer d'un chantier dans un appartement solitaire, surtout s'il n'est même pas le nôtre. Peu importe qui d'autre partage cet appartement, peu importe les rapports que nous entretenons ; il suffit qu'on sente qu'une vie y continue sans nous, que le chauffage ne s'éteigne pas ou ne chauffe pas en vain, que le garde-manger se remplisse sans qu'on s'en occupe, que la poussière ne s'accumule pas seule dans la maison vide.

Aussi ne me dérange-t-il pas non plus que Zaria ait peu à faire avec moi. Elle vaque à ses occupations, et peut bénéficier de l'atelier de danse au rez-de-chaussée pour elle seule. Moi-même, je peux travailler tranquille devant le feu au premier.

Yana et Zaria sont très différentes, presque des opposées. D'abord Zaria paraît bien plus robuste, presque athlétique à côté de Yana, alors qu'elle possède en réalité bien moins de force et d'endurance. Zaria n'est certes pas une empotée, mais tout son corps a été travaillé dans le but de montrer la force, la précision, la beauté... pour donner toute sorte d'impressions, mais jamais pour exécuter le moindre geste efficace. À l'inverse Yana ne s'est jamais souciée de ce qu'exprimait son corps, mais elle a appris à donner à ses gestes suffisamment de précision et de puissance pour faire osciller les lourds tourets où sont lovés les câbles, employer la force produite à les lever et les jeter à l'arrière de la camionnette, quand moi-même, avec mes bras tellement plus épais que les siens, je crains toujours de me faire un tour de rein. Elle sait aussi se servir d'un tournevis ou serrer des boulons sous d'épais gants de cuir, et au besoin saisir au clavier.

J'ai invité plusieurs fois Yana à venir coucher à la maison, surtout les quelques fois où nous nous étions entendus avec une autre équipe pour faire double quart et prendre davantage de journées d'arrêt. Quand on faisait les nuits, je l'ai aussi invitée à venir pour manger tous les trois ensemble avant de partir.

Mes remarques sur leurs gestes respectifs ont beaucoup intéressé Zaria et lui ont donné à réfléchir.

« Tu ne veux pas travailler avec moi ? » a-t-elle, enthousiaste, demandé à Yana. « Tu n'as qu'à venir t'installer ici. J'ai envie que tu m'apprennes. » Yana est restée d'abord silencieuse.

« Je suppose qu'en rentrant, Yana ne tient peut-être pas à faire encore des efforts physiques », ai-je lancé pour la sortir d'embarras. « Et puis elle code lorsqu'elle n'est pas sur un chantier. Si tu veux vraiment apprendre il vaudrait peut-être mieux que tu viennes avec nous. »

« Ce serait possible ? » a-t-elle lancé sans paraître sentir la plaisanterie. « Je pourrais vous accompagner ? On commence quand ? »

Yana est encore restée songeuse un instant, puis se tournant vers moi, elle m'a stupéfié en disant calmement : « Oui, on pourrait envisager ça. Comment penses-tu qu'on devrait s'organiser ? Ça pourrait aussi intéresser la fraternité... »

## Cahier trente

### Les après-midi au Darial-Gar

#### *D'où nous viennent nos idées*

Je me demande souvent d'où peuvent me venir certaines idées. Nos idées nous viennent de trois sources : nos expériences, nos inférences, ou bien elles nous viennent des autres. Parmi nos inférences, il en est de deux sortes : celles que nous faisons en toute conscience, et celles que nous faisons inconsciemment. Nous pouvons donc reconnaître plutôt quatre sources à nos idées, mais ces sources ont tendance à se mêler. Nous pouvons tirer des inférences d'idées que nous empruntons à d'autres, et nous ne saurions dire souvent où s'arrête l'idée que nous avons empruntée, et où commence l'inférence que nous en tirons, surtout si nous la tirons à notre insu. Nos expériences elles-mêmes sont souvent moins personnelles que nous pourrions le penser.

Les conditions de nos expériences nous sont souvent données. Un maître – et n'importe qui peut en l'occurrence s'improviser un maître, même sans le savoir – nous entraîne dans une expérience qui nous transmet un enseignement. Les idées que nous découvrons alors ne sont pas proprement les nôtres puisqu'elles nous sont transmises à travers l'expérience dans laquelle nous avons été guidés, et pourtant elles le sont bien aussi, puisque nous en faisons notre expérience. C'est tout à fait autre chose de faire une expérience, que d'apprendre une idée. Nous pouvons d'ailleurs pénétrer des idées comme le maître qui nous les transmet ne les aura jamais fait siennes.

Parmi les idées qui nous viennent des autres, il en est de trois sortes : celles qui font autorité, qui viennent d'un auteur connu et sont transmises par des circuits d'autorité ; celles qui vivent dans un groupe humain identifiable, et dont on se nourrit du seul fait qu'on a commerce avec ce groupe ; celles enfin qui nous viennent d'une personne particulière et semblent lui être personnelles. Se pose alors la question d'où lui viennent de telles idées.

Cette question se pose aussi pour l'auteur qui fait autorité. Il a bien dû tirer ses idées de quelque part : de ses expériences, de ses inférences, ou il les tient des autres. Il en va encore de même des idées qui hantent tout groupe humain et qui paraissent n'être proprement à personne.

Il est aisé de comprendre que la façon dont nous obtenons nos idées dépend fortement des conditions matérielles dans lesquelles les idées circulent. Il en est de quatre sortes : le texte, la chaire, le bavardage et l'atelier.

De toute évidence, l'invention du numérique et de l'internet sème un satané désordre dans ces quatre formes. Pour l'instant, des efforts technologiques énormes ont été déployés pour résorber ce désordre, et retarder tous les changements qui pourraient en être suscités dans la perspective d'une nouvelle réforme de l'entendement. Justement, l'énormité de ces efforts paraît excéder les capacités de cet entendement.

Je me demande d'où me viennent ces dernières idées. J'hésite entre plusieurs sources : mes derniers courriels sur mes plus récentes publications ; ma dernière conversation avec le grand maître ; la réinitialisation avec lui du [serveur de stockage en réseau](#) du chantier qui en a été le prétexte ; ou de leur rédaction en ce moment-même dans mon journal, et sa dernière mise à jour sur mon site. Je me le demande.

### *D'une notion de régrès technologiques*

À propos de mes dernières remarques sur les efforts technologiques hors normes visant à éviter tout changement, je pense qu'on pourrait parler de « régrès technologique » ; dans le sens où ce régrès n'impliquerait pas moins de technologie, mais au contraire son excès, pour suppléer aux changements qu'un progrès nécessiterait.

De l'écrit, la lettre *en solidarité avec Library Genesis et Sci-Hub* nous apprend suffisamment ce qu'en font ces régrès. De la chaire, on en fait de la vidéo. Pour ce qui est du bavardage, bien que le courriel et le forum en seraient des formes nouvelles, chargées de toute la puissance de l'écrit sans rien perdre de l'immédiateté de la parole, on leur substitue le *chat*, ou des formes plus pauvres, bien que celles-ci puissent parfois revêtir quelque utilité. Dans l'atelier, pire, on bénéficie moins du partage des données que de la vidéo-surveillance.

Ces régrès ne peuvent pourtant pas enrayer l'innovation ; et l'appel final à la loi pour conserver l'état des choses est une confirmation de leur impuissance. Certes, les régrès entraînent l'adhésion de l'immense majorité des utilisateurs, mais cette majorité ne sert à rien ni à personne, ne renforce ni n'accrédite rien. Alors même que l'on ne jure que par les masses, par le choix que font les masses ; qu'on fait de la démocratie une religion ; que tout succès se mesure en suffrage du plus grand nombre, ce grand nombre ne signifie plus rien, n'a plus aucune valeur, car ces régrès qui l'entraînent l'ont d'abord dépossédé de sa puissance. La masse n'est plus que l'addition d'unités qui ne forment jamais une force commune.

La masse a cessé d'être une masse en quelque sens qui rappellerait celui du paradigme de la mécanique, et l'on a cessé de l'appeler ainsi. Parce qu'elle n'est plus rien d'autre, on l'appelle « le public », et parce que le public ne peut qu'opiner au spectacle, on l'appelle « l'opinion ». Or précisément parce que le public aujourd'hui est captif, personne n'est définitivement captif de sa place dans le public.

Il semblerait que la marchandise de référence, celle qui ne demande qu'à devenir étalon, ne soit plus l'or, ne soit pas non plus le pétrole, ne soit pas la monnaie, sous la forme d'une devise quelconque ou d'un bouquet de devises indexées, ne soit même pas le temps de travail ; il semblerait que cette marchandise nouvelle soit devenu le temps de disponibilité d'un esprit. Or ce temps pendant lequel un esprit est disponible, et disposé à opiner, n'est certainement pas celui pendant lequel il serait susceptible de produire quoi que ce soit, même pas une idée ; et cette nouvelle marchandise qui devient celle en laquelle tendent à se convertir toutes les autres, et à cause de cela justement, tend à se démonétiser.

De fait, nos idées ne nous viendront plus jamais de la même façon.

### *La neige est enfin tombée*

La neige est enfin tombée, et l'on dirait que le climat s'en est adouci.

« Comment se fait-il que tu te sois si particulièrement intéressé à la civilisation islamique », me demande Yana en étirant ses jambes sur le tapis de la baraque. « Rien ne t'y prédestinait. »

« Il y aurait plusieurs réponses possibles », dis-je en songeant à ce que j'écrivais ces jours-ci sur la façon dont nous viennent nos idées. « La plus bête est que je suis tombé dans ma jeunesse sur une série de numéros des *Cahiers du Sud* qui avaient été abandonnés près d'une poubelle. J'ai commencé par en lire une critique d'Henri Corbin sur la traduction d'un ouvrage d'Ibn Arabi. Puis je suis allé acheter ce livre, *La Sagesse des prophètes*, et celui de Corbin, *Histoire de la philosophie islamique*. »

Je ne sais plus si j'ai déjà dit que le sol de la baraque est recouvert de tapis, et que nous ôtons nos bottes à l'entrée sur un petit palier en contrebas du plancher juste derrière la porte. Il y a aussi

un matelas dans le fond, sur lequel je n'ai jamais dormi, préférant la fermeté du sol sous les tapis. Nous préférons aussi nous y asseoir, ou même nous y allonger pour bavarder, plutôt que sur les deux chaises devant la table, en face d'une fenêtre qui nous offre une large vue sur le chantier.

« Il me semble cependant très peu probable », continué-je, « que si je n'avais pas trouvé ces revues ce jour-là près d'une poubelle, je n'aurais jamais entendu parler d'Henri Corbin, je n'aurais jamais lu Ibn Arabi, ni jamais rien su de l'Islam. Aussi je te comprendrais si tu me disais que cette réponse n'en est pas vraiment une. »

« Que serait donc une réponse digne de ce nom ? » me demande-t-elle encore en suivant mon regard de l'autre côté de la vitre fermée. Assis sur le tapis, on n'aperçoit plus le chantier, on ne voit que la forêt couverte de neige sur le versant de la montagne qui nous fait face, et les parois rocheuses qui la surmontent.

À la fin des années soixante-dix cependant, nous n'étions pas encore à l'heure du web, et j'aurais pu errer bien longtemps avant de trouver des sources aussi consistantes sur l'Islam.

« Le sujet devait pourtant déjà t'intéresser pour avoir lu précisément cet article dans les revues que tu avais trouvées, et dont bien d'autres auraient pu t'intéresser davantage », imagine fort justement Yana.

« Si tu m'avais posé la question à l'époque, je t'aurais probablement répondu que j'étais curieux de ce grand vide du Moyen-âge occidental, entre sa puissante antiquité et sa fertile modernité. Cette curiosité était aussi nourrie par des lectures, toutes fraîches alors, d'auteurs socialistes sur l'histoire de l'Occident, comme Karl Kautsky, Georges Sorel, Gustav Landauer ou Ernst Bloch. »

« Tous remettaient en question mon idée de la modernité », expliqué-je à Yana qui n'en connaît aucun, « en étudiant soit la chute de l'Empire Romain, soit les premières révoltes religieuses qui ont abouti à la Réforme et aux premières constitutions. Tous du moins, m'entraînaient à considérer que de grandes civilisations n'avaient pas existé seulement dans l'antiquité. C'est peut-être une évidence, mais il est très difficile de s'en rendre-compte en considérant l'histoire et le monde à partir de l'Occident. »

« Pourquoi n'aurais-tu plus dit les mêmes choses plus tard ? – Parce que je me suis rendu compte que la civilisation latine, et plus encore hellénistique, n'étaient pas particulièrement occidentales, loin de là, et que si l'on peut se faire l'idée d'une histoire de la civilisation à travers celles des civilisations particulières, la suite de celle-ci ne saurait se réduire à celle de l'Occident. »

### *Des civilisations et du dépassement de la religion*

Je me méfie des termes « civilisation islamique », et plus encore « arabo-islamique », j'en ai déjà parlé, et je lui préfère « arabo-persane ». Il n'en demeure pas moins que la civilisation arabo-persane est très largement islamique.

La civilisation occidentale moderne est cependant plus chrétienne encore que la civilisation arabo-persane n'est islamique. Jusqu'au milieu du dix-neuvième siècle, les philosophes, les mathématiciens, les scientifiques, les écrivains, les musiciens et les artistes occidentaux étaient quasiment tous chrétiens (je n'ai pas d'autres exceptions à l'esprit que celle de Spinoza) ; ils étaient à des degrés divers impliqués dans le culturel, ils en commentaient les dogmes, les intégraient à leurs travaux et ne les remettaient pas en cause. Les moindres soupçons à ce propos leur auraient attiré de graves ennuis et auraient même mis leur vie en danger. Ils étaient non seulement chrétiens, mais tous d'obédience catholique, ou des réformes de cette même Église Romaine.

N'étant moi-même chrétien en aucune façon, j'avais tendance à éviter dans la culture occidentale tout ce qui faisait des références manifestes à la religion. C'était assez facile, car l'enseignement lui-même tend à en filtrer autant qu'il est possible les œuvres, à mettre ce contenu

religieux autant qu'il est possible sous le boisseau. J'en nourrissais des préjugés contre les auteurs et les œuvres dont les références à la religion étaient trop visibles, comme Berkeley, Hegel ou Emerson. J'ai bien dû me résoudre à admettre que cette attitude, nourrie principalement de mes lectures surréalistes et révolutionnaires, n'était pas correcte. Un tel tri n'est pas en toute rigueur possible.

Ce tri ne serait pas non plus souhaitable dans la mesure où, à partir du milieu du dix-neuvième siècle, la disparition de toute référence à la religion, et même à la notion d'un Dieu, n'empêchait pas l'utilisation de conceptions manifestement puisées dans la cosmogonie et l'épistémologie chrétienne, ni l'ignorance de concepts issus d'autres civilisations. Seul, par exemple, le juif Spinoza a fait référence en Occident, où il n'y a pas même les mots pour le dire, à la conception arabe de nature naturante et de nature naturée.

« C'est ainsi que j'ai fait évoluer ma conception anti-religieuse un peu trop sommaire », dis-je. « Il me semble qu'on n'a jamais pu s'opposer à une religion, et à plus forte raison à la religion considérée comme un ensemble, sans en fonder une autre. N'as-tu jamais songé que Moïse, Jésus, Mouhammad, Gautama, Lao-Tseu ou Boddidharma avait simplement voulu en finir avec la religion ? »

« Moi si, » dis-je après avoir laissé Yana y réfléchir avec son regard étonné. « Tu joues avec les mots », me répond-elle enfin après avoir ôté d'un mouvement vif de la tête la frange qui lui tombe toujours sur les yeux.

« Justement », dis-je, « nous sommes là dans le palais des glaces du jeu de langage. Le dernier mot ne peut qu'y revenir aux poètes. N'est-ce pas l'enseignement des soufis ? »

Je veux dire qu'il y a dans les civilisations des contenus religieux – qu'on peut commencer par ne pas chercher à définir davantage, qu'on peut se contenter d'appeler ainsi pour remettre à plus tard toute tentative de définition plus précise – et qu'il est sans doute vain de chercher à en distiller un contenu que l'on en voudrait épuré. Il n'est pas dit, par exemple, qu'on parvienne à comprendre mieux la révolution scientifique de l'Occident moderne, en tentant de la dissocier de sa dimension spirituelle, et même étroitement confessionnelle. Il est possible au contraire qu'on la comprenne mieux en l'acceptant dans l'état où elle nous est livrée. Il est même possible que ces “contenus” se révèlent parfois plutôt des “contenants”.

Il n'est pas dit que les premières lignes du *Signaturum Rerum* de Jacob Bœhme, ne soient pas la meilleure introduction à l'œuvre de Descartes ou à la nouvelle mécanique de Galilée, qui lui sont contemporains. Jusqu'à preuve du contraire, Descartes est le premier en Occident à avoir écrit que la source des lumières est dans l'esprit de l'homme ; et Bœhme, le premier à l'avoir publié. Pour ma part, je juge que les commentaires bibliques de Bœhme donnent à la science moderne une lumière dont on ne peut la priver ; ou aussi bien ceux de Newton, comme introduction à son propre système du monde. Les clercs de la laïcité se méfient d'une telle posture intellectuelle, ils s'en méfient à leur insu mais plus encore que les clergés proprement religieux qui s'en trouvent toujours menacés. Tout ce qui a prétention à contrôler les esprits s'en méfie.

« Ils s'en méfient plus particulièrement quand on l'applique à la culture islamique, car celle-ci fait la charnière entre la civilisation occidentale et les autres ; et de là elle détermine si l'on pense qu'il en existe d'autres ou non. »

« Je dis bien “islamique” et non “musulmane” », précisé-je, « comme Corbin a écrit une *Histoire de la philosophie islamique*, et non musulmane, car les mots ont un sens. »

« D'où peuvent te venir de telles idées ? » demande Yana en regardant par la fenêtre le jour qui s'en va.

## Cahier trente-et-un

### Autour de Darial-Gar

#### *La force*

Zaria porte bien le treillis de chantier. Elle porte aussi très bien le casque. Ces tenues ne sont d'ailleurs pas si éloignées de celles qu'elle revêt généralement pour danser. Même les épaisses bottes n'alourdissent pas sa silhouette dans la mesure où elles gênent peu la souplesse de ses déhanchements. Elles donnent seulement au corps un surcroît de stabilité et de force.

Zaria n'est évidemment pas venue danser sur le chantier, elle est seulement venue apprendre à produire des gestes efficaces, à employer sa force. « Ne tiens pas ton bassin ainsi, lui explique Yana, tu vas te faire mal – Donne un coup sec sans forcer. Tu ne sais pas donner un coup sec ? – Prends ton temps. Tu te fatigues et tu ne vas pas plus vite... »

« Sens la force », explique Yana, comme un petit *jedi* sexy, « la force est partout. Sens-la autour de toi, laisse-la t'habiter. »

La force qu'elle fait découvrir à Zaria n'a rien de bien mystique, elle est la simple énergie de la physique moderne.

#### *Les poètes du Darial-Gar*

– Tu te dis poète, mais on ne te voit jamais écrire de poésie, remarque Khalil le soudeur.

– C'est vrai, mais j'emploie plutôt le mot de poésie dans le sens plus général de littérature, et pas spécifiquement pour désigner la forme poétique. J'emploie ce mot dans le sens où les Latins disaient *litteræ*.

Ici, la poésie, tous les ouvriers la pratiquent. Ils commencent généralement la journée en partageant et commentant leur production de la nuit. On trouve d'ailleurs partout, collés sur les casiers, les murs des baraques, sur la carrosserie des véhicules ou des machines, des vers superbement calligraphiés, là où ailleurs on verrait des photos de *pin-up*. Ces vers sont d'une veine généralement érotique, et ils remplacent avantageusement des images.

– Les appréciations que l'on fait d'un poème ne sont d'aucune valeur, dit Khalil, seule vaut la qualité de silence qu'impose sa vocalisation ; mais il est toujours intéressant d'en discuter pour chercher à comprendre ce qui la produit.

Dans la journée, nous prenons le petit déjeuner et le déjeuner au réfectoire. C'est pour moi une occasion de faire davantage connaissance avec ceux que je côtoie.

– Tu es pourtant un bon poète, si j'en juge par ce que j'ai lu de toi en anglais, dit Yana en chassant d'un coup de tête la frange de ses yeux. Il est dommage que tu ne cultives pas davantage ton art.

– Je crois que vous êtes tous de bons poètes ici, si j'en juge par les traductions qu'on veut bien parfois me faire.

#### *De la force encore*

Yana elle aussi danse bien. Je m'en étais déjà rendu compte quand nous nous étions amusés à danser ensemble un soir où nous nous faisons écouter des musiques que nous aimions en les cherchant en ligne. Nous faisons n'importe quoi, bien sûr. Je lui ai montré comment on dansait le

flamenco tel qu'on le fait chez moi. Elle sait bouger son corps fin et souple avec beaucoup de grâce, et surtout une grande spontanéité. Elle ne manque pas d'intéresser Zaria sur ce point. « Je découvre, nous dit-elle, qu'on peut cultiver des mouvements d'une grande beauté, sans autre souci que celui de leur efficacité. »

« Ce n'est pas une découverte pour moi », remarqué-je. « La plus grande justesse et la plus grande concision dans un énoncé ne sont jamais étrangers à sa force poétique. »

### *Nous sommes allés chasser*

Nous sommes allés chasser. Ce n'est pas la première fois. Le chantier est tranquille et de temps en temps, à tour de rôle, nous partons à deux ou trois chasser dans les environs. Un habitant d'un village voisin nous accompagne.

– En somme, tu es venu nous surveiller ? lui dis-je. – Non, nous vous faisons confiance, mais nous sommes les mieux placés pour savoir le gibier que nous pouvons prélever, alors, plutôt que de chasser chacun dans son coin, autant chasser ensemble.

Khalil, le soudeur avec qui j'ai souvent mangé parce qu'il parle bien l'anglais, nous accompagne. De toute façon, en chassant, nous ne parlons pas. Nous n'échangeons même pas de gestes, nous communiquons seulement par le regard et les mouvements naturels du corps, comme dans le travail d'ailleurs.

C'est très curieux comme chacun a sa façon bien à lui et inimitable d'exécuter les mêmes gestes, manier une clé à molette ou serrer le manchon de bakélite d'une pince à souder. Travailler ensemble est un moyen de se connaître plus intimement peut-être que de se raconter sa vie.

Il n'y a plus de réseau ici, nos téléphones sont devenus inutiles, et j'éprouve une profonde jouissance à le savoir. Nos bottes crissent dans la neige, et nos bouches exhalent une épaisse buée.

La viande se conserve bien dans ce froid. Ce n'est pas comme en été où l'on n'a le temps de rien faire avant que des nuées d'insectes ne viennent y pondre leurs œufs.

### *De la chasse et de l'énonciation*

L'homme du village voisin nous a quittés sur la route de chez lui. Nous ramenons au chantier le corps d'un bouquetin dont la balle de Khalil a fracassé le crâne. Nous l'avons attaché à une branche solide que nous tenons à l'épaule. Je vois devant moi se balancer la tête, où le sang a déjà gelé en merveilleux rubis.

« L'auteur est très important, et il est essentiel qu'on puisse l'identifier », dis-je à Khalil, car maintenant sur le chemin du retour, nous parlons. « Si tu n'en connais pas l'auteur, tu ne peux pas comprendre un énoncé. »

Comme beaucoup, Khalil a une conception erronée du copyleft. Il croit que la diffusion et la reprise de textes sans en mentionner l'auteur est une libération de leur usage. Ce n'est en rien une question de redevances à des possesseurs de droits, c'est une question de sens et d'interprétation. Un énoncé sans énonciateur, un énoncé tel que pourrait le produire un programme – si tant est que les énoncés d'un programme n'auraient pas d'auteur – serait dépourvu de sens comme d'intérêt la plupart du temps. Savoir qui l'énonce et d'où il l'énonce est en dernière instance ce qui nous permet de l'interpréter. Pour le convaincre, je lui donne un exemple, une citation que j'ai retenue par cœur tellement elle m'avait plu :

« “Comment pouvez-vous prendre plaisir à tirer par surprise sur les pauvres bêtes innocentes et sans défense qui broutent paisiblement à l'orée des bois ? À bien y regarder, c'est de l'assassinat pur et simple...” Je te laisse méditer cette profonde pensée de [Heinrich Himmler](#). »

« J'admets que l'argument est bon », reconnaît Khalil. « Je me demande pourquoi il n'est pas plus repris par les défenseurs du copyright. »

« Parce qu'il n'est pas bon pour justifier le copyright justement, qui lui peut bien faire disparaître l'auteur sous le propriétaire des droits. Il justifie au contraire le copyleft, qui est exclusivement donné par l'auteur et ne l'oblitére pas. Ce dont je te parle, c'est ce qu'il est, par exemple, si difficile à faire passer dans un cours de littérature à de jeunes élèves, et même souvent à de moins jeunes. Ils comprennent tout, sauf que s'ils ne situent pas l'auteur, ils ne comprennent rien en réalité. Et ce n'est d'ailleurs pas vrai que pour la seule littérature. »

Khalil me tourne le dos en marchant, nous parlons sans nous voir, et je trouve encore une fois que l'on s'entend mieux ainsi, plutôt que lorsque les interlocuteurs se font face, répondant le plus souvent aux expressions de leurs visages plutôt qu'à leurs paroles. Chacun, pour commencer, s'entend mieux lui-même. La couverture de neige étouffe un peu les bruits, mais le silence et l'air glacé portent bien les voix.

« Même pour comprendre un article de mathématique », continué-je, « tu dois comprendre la posture de l'auteur, et tu dois toi-même adopter la bonne. Naturellement, plus tu t'éloignes de ton époque et de ton aire culturelle, plus c'est difficile. C'est d'ailleurs cela-même qui t'agace quand tes interlocuteurs comprennent les mots que tu prononces mais ne parviennent pas à te situer. »

### *Des événements contemporains*

Si le gouvernement français me téléphonait et me demandait : « Vous qui êtes expert en tout, dites-nous ce que nous devons faire. Nous faisons croire que nous pouvons nous occuper de tout, mais nous nous égarons et ne savons pas où nous allons. Ne nous dites pas que nous nous trompons ponctuellement ici ou là. Dites-nous, d'après vous, la stratégie que nous devons adopter, et par quoi nous devons commencer, car la masse inerte d'un État-nation est immense, etc. », je serais très embarrassé.

Heureusement, il est probable que le gouvernement ne me demandera rien. De mon côté, je n'envisage pas non plus de me présenter aux prochaines élections. Je suis capable d'analyser des situations complexes, et bien souvent, les événements qui adviennent me causent peu de surprises. Ceux qui bavardent souvent avec moi savent que je ferais un bon prévisionniste. Dire ce qu'*on* doit faire est une autre histoire, d'autant que je ne connais pas très bien *on*. Il ne m'est même pas très facile de savoir moi-même ce que *je* dois faire la plupart du temps. Ce que je dois faire dépend d'ailleurs surtout de ce que je cherche, et secondairement des événements.

On pourrait s'étonner que je fasse des jugements si péremptores à propos d'événements sur lesquels non seulement je ne cherche pas à intervenir, mais sur lesquels je n'ai pas non plus la moindre idée de ce que chacun aurait plutôt à faire (et qui, heureusement, ne me le demande pas). Plus paradoxaux encore sont les efforts faits par tous les organes de communication publique du monde entier pour faire entrer dans ma tête, la mienne comme celle des autres, des récits faussaires et des informations extravagantes pour justifier ce qui est fait. Que changent notre conviction ou nos doutes ?

À y regarder mieux, d'ailleurs, j'ai moins des capacités d'analyse pointues qu'un caractère réfractaire à gober tout ce dont on veut me convaincre. Je me demande si cette aptitude ne tient pas d'abord à une trop grande naïveté de ma part. J'ai tendance à me laisser entraîner spontanément par tout ce qu'on me raconte, par les raisonnements les plus tordus. C'est la raison pour laquelle je ne marche pas longtemps, contrairement à celui qui se laisse gagner peu à peu par ce à quoi il n'accorde pas plus de doute que de crédit.

Je suis tenté de tout prendre au sérieux, et rien très vite ne tient plus. J'en suis vexé ; c'est le premier sentiment que je ressens, le sentiment que je suis porté à me laisser prendre pour un idiot. J'en deviens hostile, comme si c'était une affaire personnelle. C'est idiot ; c'est cela qui est idiot. Les organes de communication publique n'ont rien de particulier à me faire entrer dans la tête, ils cherchent seulement à placer de la pub en faisant de l'audience avec ce qui est dans l'air, même si, je n'en doute pas, chaque énonciateur est plus que quiconque porté à se convaincre lui-même.

Parfois ainsi, devant votre écran, avec tous les *cookies* et autres mouchards qui vous pistent, vous avez l'impression que quelqu'un vous regarde. Pour un peu, vous n'oseriez plus vous gratter le nez. On est idiot. Ce ne sont que des machines, des programmes et de l'intelligence procédurale.

Il n'en demeure pas moins que je suis bon analyste, me fondant moins sur la qualité des informations dont je dispose que sur ma culture générale en fait. Je suis toujours attentif aux événements contemporains ; c'est une question de posture. C'est une façon d'arrimer au temps ma pensée, et donc ce que j'écris.

### *Du vertige des évidences*

300 000 km/s, c'est la vitesse constante de la lumière. Je n'ai pas la moindre idée de comment on s'y est pris pour la mesurer, mais je crois l'avoir appris dans ma jeunesse. Je crois me rappeler du moins avoir lu des explications que j'ai bien comprises, mais dont il ne me reste aucun souvenir. Je me fais donc confiance ainsi qu'à tous les physiciens.

Cette vitesse est une constante. Ceci est déjà dur à avaler. Comment une vitesse peut-elle être constante, contredisant ainsi tous les petits problèmes de trains qui se courent après, de l'école communale ? Comment une vitesse peut-elle être constante quand il n'existe en fait aucun point fixe à partir duquel la mesurer ? Comment deux rayons lumineux peuvent-ils se rapprocher à la même vitesse que celle à laquelle ils s'éloigneraient l'un de l'autre ? Je me contenterai ici d'admettre qu'on la définit d'une manière similaire à celle dont nous distinguons la masse du poids.

Nous savons que l'énergie, que nous mesurons en kilowatts-heure, est fonction de la masse et de la vitesse. Nous le savons et savons le mesurer selon ces mystères à la fois mathématiquement simples et philosophiquement abyssaux que sont les formules de la mécanique, et qui ont fait se poser la question à tous ceux qui en ont compris le principe, de comment la nature que nous n'avons pas créée peut obéir aux lois d'une mathématique que nous avons bel et bien produite par intuition. (Dans le mot « évidence » il y a « vide », et ce vide est souvent le plus vertigineux.)

Nous pouvons assez facilement calculer aussi que lorsque la vitesse tend vers celle de la lumière, la masse tend vers l'infini. Je ne parviens plus à en retrouver la formule, mais je me souviens de l'avoir parfaitement comprise aussi dans mes jeunes années. Une petite recherche en ligne devrait la trouver facilement. Nous pouvons donc nous convaincre que la formule calculant qu'en approchant la vitesse de la lumière, la masse tend vers l'infini est juste, mais c'est une autre histoire de comprendre ce qu'elle veut dire.

Non, le plus troublant dans tout ceci, ce sont les kilomètres et les secondes, c'est-à-dire les règles et les horloges. La relativité repose sur la constante de la lumière et elle en déduit un comportement variable des règles et des horloges en mouvement. Tu n'y perçois pas comme une aporie ?

– Jean-Pierre, tu me déranges quand je calcule la consommation en kilowatt-heures du chantier depuis le début de l'année, me répond Yana.

## **Cahier trente-deux**

### **Conversations à Karazan**

#### *Rencontre avec le grand maître*

Le grand maître de l'ordre était passé me voir lors de mon arrivée au chantier. Il m'avait trouvé seul dans la baraque. « Ah, c'est toi », m'a-t-il dit, « je voulais te parler ». Je lui ai proposé un verre de mon eau-de-vie, et nous nous sommes assis par-terre sur le tapis, après qu'il a ôté ses bottes sur l'étroit pallier après la porte. « Prends bien soin de notre petite Yana », m'a-t-il demandé. « Un chantier est dangereux. Nous avons hésité à la laisser entrer dans notre fraternité, et maintenant nous tenons beaucoup à elle. » À vrai dire, c'est plutôt elle qui prend soin de moi, vérifiant toujours que je ne fasse pas d'erreur, que je n'oublie rien, devançant mes incompétences, s'agitant avec habileté et m'épargnant bien des efforts tant physiques qu'intellectuels.

« Oui, a dit le grand maître après m'avoir écouté, tu as raison de conforter sa confiance, et de lui laisser l'impression qu'elle a la main. Nous avons fait le bon choix en te la confiant. » Le grand maître aussi a raison, et il lit dans ma pensée mieux que moi-même. Yana connaît davantage son travail que moi, elle est à son affaire. Je n'en ai pas moins vu dès le début qu'elle avait besoin que je veille sur elle. Se faisant un jeu de tout, elle en oublie les forces considérables que notre ingéniosité déchaîne, et que la moindre distraction peut laisser se retourner contre nous.

La vivacité et les réflexes de la jeunesse sont une excellente protection, mais il vient avec l'âge une plus grande attention aux dangers que ces forces font courir à tous. À moins que ce ne soit une plus grande tranquillité de l'âme qui nous permet de considérer cette puissance plus intensément sans en être perturbé. La chair paraît bien tendre et les os si fragiles sous les sabots d'acier de ces hordes de chevaux-vapeur que nous libérons. Nos tempes doivent blanchir avant que, peut-être à force d'avoir connu des accidents, nous nous y habituions de telle sorte que ni nous ne cessions de nous en rendre-compte, ni nous n'en restions effarouchés.

D'ailleurs, quels que soient les soins que nous nous imposons, les accidents ont lieu. Heureusement, nous n'en avons pas eu de graves depuis le début du chantier : un cuir chevelu bien déchiré, une cheville cassée et un doigt écrasé, sans compter les bobos quotidiens.

J'imagine que le grand-maître a déjà rencontré Yana pour lui rappeler que je suis sous la protection de la fraternité. Il lui a sans doute aussi demandé de prendre soin de moi, parce que je ne suis plus très jeune, qu'il y a bien longtemps que je n'ai plus pratiqué ce genre de métier, et que je n'ai pas été aussi bien formé qu'elle. Elle lui aura probablement répondu que je m'en sortais bien, et qu'au contraire je veillais sur elle comme l'aurait fait Farid.

#### *Des complémentarités du travail manuel et digital*

Comment puis-je travailler à temps plein au chantier du Darial-Gar, et ne marquer qu'un simple ralentissement dans mes autres activités ? La première raison est que, contrairement à des idées reçues, ce genre de travail n'abrutit pas, qu'il maintient au contraire le corps en santé, et stimule l'esprit. Certes, je ne rechercherais pas des activités physiques après avoir fait mon quart (quoique certains, si), mais je me sens en parfaite condition pour un effort intellectuel et abstrait, notamment pour toute sorte de jeux avec des langages. Je dirais que l'un me repose de l'autre.

Le travail du chantier laisse mon esprit prendre appui sur la matérialité physique de mon environnement. C'est alors pour lui un repos de ne plus avoir à parcourir sans résistance des inférences entre des signes impondérables. D'un autre côté, c'est une autre forme de repos quand, plus tard, manier du sens n'exige plus du corps de considérables efforts musculaires. Après une journée de chantier, on ressent une forte impression de rapidité et de puissance à manipuler et déplacer des jeux de signes du bout des doigts, plutôt que de lourds objets sur un vaste terrain accidenté.

### *Rencontre avec Mansour et Méhmêt*

Les branches du parc sont devenues complètement noires sous le ciel blanc. L'impression est très différente des dernières fois où je m'y suis arrêté et où les rouges de l'automne ressemblaient plus à une floraison que les couleurs du printemps.

Je suis retourné chez Mansour. Il m'a proposé de nous voir avec Méhmêt qui est de passage à Karazan, et avec qui il souhaite discuter de la ligne de son journal. Les deux hommes ne sont apparemment pas d'accord, et j'imagine que Mansour compte sur moi, considérant que je connais finalement Méhmêt plus intimement que lui, et que nous partageons plus de centres d'intérêt, pour les aider à s'entendre.

« Ce que tu dis n'est pas politiquement correct », lance Mansour. L'accusation est sérieuse. Quand on vous accuse ici d'être politiquement incorrect, ça ne veut pas dire, comme chez nous, quelque-chose du genre que vous ne seriez pas bien-pensant. C'est un peu comme si l'on vous disait poliment que vous êtes un âne. « Ce que je dis est politiquement parfaitement correct. Tu confonds politiquement correct et bien-pensant », répond justement Méhmêt.

Nous parlions des « Printemps Arabes » et Méhmêt disait que la démocratie était un préjugé petit-bourgeois, en aucun cas le principe d'une révolution ouvrière. « Tu penses la démocratie en opposition à la dictature. Elle est en réalité la dictature du plus grand groupe par opposition à celle d'une caste ; distinction purement formelle dans la mesure où aucune caste n'a jamais régné sans l'aval du plus grand nombre. »

Mansour lui répond, non sans quelque pertinence, que la démocratie ce n'est pas la dictature de la majorité, c'est la parole aux minorités. « Foutaise ! » renvoie Méhmêt. « Et comment ces minorités la prendraient-elles cette parole sans rapport de force ? La démocratie, c'est seulement choisir ses chefs. Où et quand, au cours de l'histoire, aurais-tu vu que des gens choisissent pour chefs ceux qui ne le sont pas déjà ? Ce que nous voulons, ce n'est plus de chef. »

« Ce n'est pas politiquement correct », insiste Mansour.

« Pourquoi donc ? Parce que ce n'est pas la ligne de Lénine, de Staline et de Mao ? Je te l'ai dit, tu confonds bien-pensance et correction politique. »

« Ce n'est pas politiquement correct car la démocratie, ce n'est pas désigner des chefs, c'est négocier entre pairs. »

« Alors appelons cela conseils ouvriers », dis-je pour les concilier, « ce sont des mots qui se traduisent sans ambiguïté dans toutes les langues ; "démocratie" est un vieux mot d'esclavagistes aristocrates athéniens que personne ne comprend. » Puis, me laissant entraîner par mon idée : « D'ailleurs qu'avons-nous pratiquement à négocier ? Négociez-vous avec les électriciens les lois de l'électro-magnétisme, et avec les maçons celles de la statique ? »

« Vous êtes désarmants », répond Mansour en désespoir de cause. « Ce n'est pas cela la démocratie. Avez-vous seulement lu Dewey ? »

## À la sortie de Karazan

Aujourd'hui, j'ai traversé la ville en bus pour rejoindre Méhmêt. « Je ne suis pas certain que l'on puisse réellement apprendre seul », soutient-il en reposant sa tasse de thé fumante, et en plongeant son regard sur la ligne des collines où de lointains pylones se détachent sur le blanc du ciel et de la neige clairsemée. « Je ne le crois pas, malgré la facilité avec laquelle on obtient aujourd'hui de la documentation. »

Je l'ai rejoint où il loge, dans un hôtel à côté d'une station-service près de la sortie est de Karazan. Nous sommes descendus dans la salle-bar du rez-de-chaussée dont les grandes vitres donnent sur une place déserte, et, de l'autre côté, sur les premières collines.

– Ça dépend de ce que tu entends par apprendre seul, dis-je, lire n'est peut-être pas suffisant, mais suivre des cours moins encore. On doit pratiquer, et je me demande ce qui peut proprement se pratiquer seul. J'ai vu seulement au chantier du Darial-Gar combien tous éprouvent le besoin de partager leur poésie et d'en parler. Ils traduisent aussi beaucoup, ce qui leur donne une distance envers le langage et la pensée qui n'est pas banale.

– Ah Jean-Pierre, c'est la propédeutique à toute discipline. À propos, je t'ai relu : traduire *we assume* par « nous assumons » n'est pas digne de toi. Tu travailles trop en ce moment. On traduit le sens qu'ils produisent, pas les mots.

La dernière affirmation de Méhmêt me laisse un peu perplexe :

– Distinguerais-tu les énoncés et leur signification ?

– Ils s'en distinguent forcément puisqu'ils peuvent tous être énoncés autrement, paraphrasés et traduits.

– C'est bien la question. Jusqu'à quel point pouvons-nous traduire plutôt que produire des énoncés nouveaux ?

– Bien sûr que nous le pouvons, s'exclame-t-il. À ce compte, tu produirais plus sûrement un énoncé nouveau si tu en modifiais seulement le contexte, ou la situation dans laquelle il est énoncé. Bomber sur les murs d'une usine la proposition « ne travaillez jamais », en la sortant de son contexte littéraire, en fait probablement un énoncé nouveau. C'est ce que tu appelles un détournement, non ? Si tu y parviens sans oblitérer le premier énoncé, cela s'appelle en français faire de l'esprit, non ?

Je comprends bien sa réponse, mais quelque-chose me gêne quand même dans sa proposition :

– Si tu distingues le sens de son énoncé, où pourrait bien alors se trouver ce sens quand il n'est dans aucun ?

– La question est stupide, voyons. À quel moment le sens que tu traduis ne serait-il dans aucun énoncé ?

Évidemment, Méhmêt a raison. Nous savons distinguer la masse de l'énergie sans que cela suppose qu'il y aurait à aucun moment une masse sans énergie, ni une énergie dépourvue de masse. Ce que la mécanique nous a appris à penser des propriétés de la matière, l'usage des langages ne nous l'a pas encore rendu intuitif en ce qui concerne le mouvement de la pensée. Je devrais en parler avec Ramzo pour son approche d'une mécanique de la pensée. Nous devrions même en parler tous les trois.

Je suis content de retrouver Méhmêt et j'apprécie ses conversations. Tout en l'écoutant, je me demande ce que je fais encore ici. Je pensais rentrer avant le froid de l'automne, et je suis encore là à l'hiver. En vérité, je n'ai toujours pas beaucoup envie de repartir.

Farid va revenir et reprendre bientôt ma place sur le chantier. Je ne m'en plains pas. Méhmêt a sans doute raison : en ce moment, je fais trop de choses en même temps pour m'y consacrer assez.

Je n'ai toujours pas envie de rentrer. Je me sens bien ici, j'y trouve toujours la même sérénité, alors que seulement penser à l'Europe me rend anxieux. Je pense aux cieux nocturnes où l'on ne distingue presque plus aucune étoile ; je pense aux papiers, aux dossiers, aux publicités à quoi à peu près tout finit par se réduire. Je n'envisage pas de rentrer, mais je n'envisage pas non plus de m'éterniser ici. Ma sérénité en est bouleversée.

– Ne trouves-tu pas que Mansour n'est pas politiquement correct, quand c'est lui qui m'accuse de ne pas l'être ? me demande Méhmêt en suspendant mes sombres réflexions. À court d'argument, il se réfère à un social-libéral états-unien.

– John Dewey n'est pas n'importe quel social-libéral. Ses ouvrages sur la démocratie méritent l'attention. Il a d'ailleurs certainement influencé les Communistes chinois. Il est de ces rares esprits qui ont réussi à inspirer le respect de toutes les écoles progressistes, comme Benedetto Croce ou Bertrand Russel. Ses travaux sur l'esthétique méritent aussi d'être lus. On pourrait tout au plus lui reprocher d'avoir manqué de regard critique sur l'URSS de Staline. En tout cas, il ne me semble pas politiquement incorrect de se référer à ses ouvrages sur la démocratie.

– Je crains que Mansour manque au moins autant de sens critique, répond Méhmêt. Quant à Russel, il avait au moins enduré la prison pour s'opposer à la guerre en 1914 ; Dewey, lui, l'approuvait. Même les Témoins de Jéhovah étaient plus politiquement corrects que lui.

– J'ai lu chez [Eric Hobsbawm](#) que dans les unions ouvrières, beaucoup de trésoriers étaient Témoins de Jéhovah, dis-je en plaisantant. Il semblerait que ce soit parce qu'ils étaient réputés plus honnêtes.

– Qu'est-ce que je disais ? répond Méhmêt en riant.

#### *La parole n'a pas dit son dernier mot*

Je reste convaincu que mes amis s'opposent sur une question de langage. Ils ont des difficultés à la résoudre car ils ne paraissent pas voir assez distinctement que celle-ci est bien une question de fond, surtout dans le genre d'activités à laquelle nous nous livrons.

Nous ne pouvons pas oublier que les articles que nous traduisons de diverses langues, sont déjà des traductions ou des commentaires d'un anglais journalistique qui fait fonction de sabir, véhiculant son propre système de pensée. Les pays les plus marginaux dans l'ordre des nations, quoi qu'ils cherchent à dire, ont une presse moulée dans ce sabir, et, finalement, dans ce système. La presse nord-coréenne pense avec les mêmes paradigmes que la presse atlantique. L'usage quotidien des langues naturelles lui-même finit par en être complètement perverti.

Mes amis ne mesurent pas assez que si notre travail doit avoir un sens, il en aura davantage en montrant quelque-chose du fonctionnement réel de la langue et de la pensée, qu'en poursuivant des objectifs aussi ambigus que l'information.

« Je trouve ton constat bien pessimiste », me répond Zaria avec qui je partage mes réflexions. « Que pouvez-vous contre cette formidable machine ? »

« Rassure-toi, les langues naturelles et leurs littératures sont bien assez puissantes. Et la presse, elle, ne se porte pas si bien de son côté ; elle leur est tout au plus un défi, une stimulation, voire un simple prétexte aux jeux de l'esprit. Et qui se contenterait d'une seule langue pour penser ? »

« Ouf ! » fait Zaria. « J'ai eu peur. La langue n'a donc pas dit son dernier mot ? »

## Cahier trente-trois

### Avec Zaria à Karazan

#### *Les industries de Karazan*

J'ai toujours aimé les paysages industriels, les vastes chantiers, les grands hangars contenant des dispositifs complexes dont on ne comprend pas immédiatement les fonctions, les vastes gares de triage, les ports... Karazan est une ville industrielle. En fait, elle ne l'est peut-être pas plus qu'une autre, mais personne n'a songé ici à en expulser l'industrie dans des périphéries lointaines, zones spécialisées hors de la vue des honnêtes gens. À Karazan, l'industrie est éparpillée dans la ville, et des trains traversent les boulevards, lourdement chargés de biens et de matériaux.

Dans mon plaisir à contempler l'industrie, il y a bien sûr l'action de la testostérone. D'autres sont plus sensibles aux muscles et à la force corporelle qu'ils cultivent, plutôt qu'aux kilowatts et aux chevaux-vapeur. C'est pourtant bien un peu pareil, et c'est la même chose encore pour les intellos, fascinés par la puissance de la rhétorique ou des raisonnements, et encore pour les geeks, en extase devant la robustesse et la puissance d'un code. Même les mystiques et les contemplatifs sont ainsi, rêvant d'une foi qui fait s'ouvrir la mer, qui ressuscite les morts, ou permet à un prophète de marcher sur les flots comme le ferait une [araignée d'eau](#). Je n'en pense pas moins qu'on puisse s'abandonner à chacun de ces penchants, et même à tous ensemble, sans nécessairement en devenir idiot. Ça vaut toujours mieux que se griser de la bien moins virile puissance de l'argent et de l'homme sur l'homme.

Ici les gens vont dans les usines ou les chantiers en bus, ou en vélo. Le vélo, c'est bien pour sortir prendre un café lors d'une pose. On voit toujours des vélos devant les bistrotts près d'une usine. Beaucoup préfèrent se doucher et se changer avant de sortir, mais d'autres circulent dans les rues en tenue de travail, souvent même avec leurs bottes et leur casque. Quand finit l'après-midi, les tables des bars se peuplent de joueurs de dominos et d'échecs.

#### *Je suis sorti avec Zaria*

Je suis sorti avec Zaria ; je veux dire dans le sens le plus innocemment littéral du terme. Le soleil s'est enfin montré avec la nouvelle lune, comme une promesse de printemps. Nous avons eu chacun envie d'en profiter en promenant dans la ville.

Karazan est bâtie dans une plaine assez large où elle dispose de tout l'espace nécessaire pour s'étendre. Il n'est qu'au nord-ouest qu'elle grimpe les premiers contreforts de la vallée du Karagin en suivant la rivière. C'est vers où, sans même nous consulter, nous avons dirigé nos pas ; je n'étais encore jamais allé dans cette direction plus loin que deux ou trois pâtés de maisons.

Je ne suis pourtant pas de ceux qui suivent toujours le même trajet où qu'ils se trouvent. Je fais en sorte au contraire de prendre des chemins différents, m'imposant au besoin de longs détours, et prenant sans hésiter le risque de m'égarer. Les villes industrielles ne manquent pas d'imposer des contournements. Une usine ou une gare de triage occupent souvent un bien plus grand espace qu'un pâté de maison, même si l'on trouve encore à Karazan de nombreuses petites fabriques et des ateliers n'employant même pas une demi-douzaine de travailleurs.

Le faible soleil d'hiver n'est pas encore capable de faire fondre la neige malgré le sel déversé. La neige d'ailleurs ne poserait pas de problème si elle ne se transformait en verglas. Heureusement

on trouve ici aisément d'ingénieuses semelles cloutées qui s'attachent aux bottes et qui me donnent une satisfaisante stabilité. Le problème est alors qu'elles se mettent aussi à glisser dès qu'il n'y a plus de glace. Malgré tout, malgré le soleil bas et pour seuls chants d'oiseaux celui des corbeaux, la journée a quelque-chose de printanier.

« Tu ne manques pas d'air », m'a dit Zaria amusée, « en comparant le prophète Issa – la bénédiction de Dieu soit sur lui ! – à une araignée d'eau. »

Je lui livrais mes dernières méditations à propos des effets de la testostérone sur la sensibilité masculine, notamment en matière de spiritualité. On ne cesse jamais de répéter la même chose, la ressassant et la polissant comme l'eau fait des galets, continuant sa conversation intérieure en changeant d'interlocuteur, jusqu'à ce qu'elle devienne bien nette et qu'on puisse l'oublier pour passer à une autre. « Je ne me permettrais jamais une chose pareille », dis-je à la limite du sérieux. « Je voulais seulement dire que, comparés à la sagesse des prophètes – sur eux tous soit la bénédiction ! – l'importance donnée aux miracles peut paraître puérile. »

Ma réponse a rappelé à Zaria un enseignement de Rabia qu'elle m'a conté (elle dit Râbi'at al Ahdawiyya). Rabia avait déplié son tapis près d'une rivière et s'était mise à prier. Un mystique l'avait rejointe, et pour la défier, il jeta son tapis sur la rivière, y sauta alors qu'il flottait au-dessus de l'eau, et se mit à prier aussi. Rabia l'imita, puis, quand ils eurent fini, elle lui dit : « Ce que nous avons fait, les libellules savent le faire. Quand nous serons devant notre Seigneur, que lui dirons-nous ? »

Je connais cette histoire de Rabia, une mystique de Bassora du huitième siècle, une des premières voix du soufisme, qui témoigne d'une spiritualité espiègle où l'apparente naïveté masque mal la profondeur. C'est elle aussi qui répondait aux gens qui s'étonnaient de la voir avec un seau d'eau et un flambeau : « Je m'en vais pour incendier le Paradis et noyer l'Enfer, en sorte que ces deux voiles disparaissent complètement devant les yeux des pèlerins et que le but leur soit connu, et que les serviteurs de Dieu Le puissent voir. »

« Oui, ce petit conte illustre bien mon état d'esprit, » continuai-je. « Note que je n'en pense pas moins quand il s'agit d'accorder aux applications de la science et de la technique la même sorte d'admiration. Le confort quotidien ou les hypothétiques prolongements de la vie sont bien dérisoires au regard de ce qu'elles nous dévoilent. »

Nous avons marché ainsi jusqu'à la caserne qui surmonte la ville en direction de la vallée, puis nous sommes redescendus par l'autre versant en longeant les carrières et la cimenterie. La route alors n'est pas très large, et les nombreux camions qui y circulent feraient croire qu'on est déjà dans la campagne le long d'une départementale, alors que la proximité du centre est à peine cachée par de petites maisons individuelles, leurs vastes jardins aux reliefs rocheux, quelques vergers et quelques futaies. La chaussée est longée d'un trottoir assez large pour permettre d'y marcher côte-à-côte en bavardant sans se sentir frôlé par la circulation, mais le bruit des moteurs est pénible, et, après la station-service, nous avons pris des chemins de traverse, de petites ruelles descendant vers le centre, la plupart non goudronnées, souvent en escaliers tenus par des rondins fixés au sol pour retenir la terre.

### *Au croisement du Takpil*

Au croisement du Takpil, la marche et le froid nous ont mis en appétit. Il y a là une forte concentration de petits bistros qui sont déserts à cette heure de la matinée. Un vieil homme solitaire, probablement retraité, est assis devant une partie d'échecs bien entamée dans un coin de la petite salle. Il lève à peine les yeux à notre arrivée pour échanger un furtif salut de la tête. Le bar est fait de planches et de bâches autour d'une simple baraque de chantier. Le sol est aussi de planches

grossières, mais le confort est malgré tout acceptable. Les banquettes et les chaises de bois sont solides et stables. La température est suffisamment adoucie par des résistances électriques, la cuisinière et le percolateur, de sorte que nous n'avons pas à ôter plus que nos manteaux. Les vitres sont un peu embuées mais on y distingue la place devant nous, large et déserte. Aujourd'hui n'est pas jour de marché.

Nous avons commandé des chaksouls – je ne sais pas ce que c'est, ni avec quoi c'est fait, c'est chaud, ça revigore, c'est bon. Ça ressemble un peu à des rissoles feuilletées, mais ce n'est probablement pas fait avec du cochon ; ça ne contient peut-être même pas de viande, mais assurément des piments. On a l'art ici de cultiver des essences qui réchauffent, on n'en met pas seulement dans la nourriture ; Kalia m'a fait connaître une huile corporelle qui tient chaude la peau, et qui m'a été bien utile ces derniers temps.

– Je ne comprends pas pourquoi tu n'utilises pas un ordinateur de poche pour prendre des photos, et tu te promènes avec ce reflex numérique encombrant, me demande Zaria en me voyant l'empoigner. Tu as gagné assez d'argent ces temps-ci pour t'en acheter un.

– Et comment fais-tu pour régler la focale, l'ouverture et la vitesse sur ton ordinateur de poche ?

– C'est automatique.

– La plupart de mes photos perdraient leur intérêt prises en automatique. Les réglages sont conçus pour s'adapter au sujet, mais moi, ce sont les jeux de lumière qui m'intéressent. Ne vois-tu pas l'éclairage étrange que donnent la neige et le soleil sous la bâche du toit. Les programmes de prise de vue ne comprennent pas de telles choses. Ils distinguent des visages, des sourires, des paysages, des scènes d'intérieur, des fleurs, des couchers de soleil, des feux d'artifice... mais les jeux de la lumière, ils ne s'en soucient que pour les corriger au profit du sujet. Ensuite, il serait impossible de les retrouver sur un programme de traitement d'image, surtout en n'ayant plus la scène sous les yeux.

– Je vois, c'est un peu comme les formes littéraires convenues qui favorisent l'idée quand il s'agirait de saisir le mouvement de la pensée.

– Ah oui ? dis-je songeur.

Les conversations de Zaria me surprennent toujours. Elle a l'art de faire surgir à travers le propos le plus banal des remarques troublantes dont on ne saurait seulement se convaincre qu'elle en prend toute la mesure. Sa remarque me fait spontanément songer aux caractères de la littérature chinoise et arabo-persane. Leurs modalités spécifiques, l'une basée sur la description romanesque objectale, l'autre sur le récit fantastique, ne favoriseraient-elles pas le mouvement sur les idées ? La difficulté d'en extraire des passages exploitables seuls, tient sans doute à un tel caractère. On doit prendre l'ouvrage en bloc, qu'il s'agisse d'un court tercet ou d'un long roman. On ne peut y découper aisément. Voilà certainement la raison pour laquelle on en connaît surtout les formes les plus brèves.

– Qu'en penses-tu Zaria ?

– Tu oublies la littérature indienne.

– Non, je ne l'oublie pas. Je la méconnaiss.

### *Au bazar*

« Je n'ai jamais pu comprendre ce que les Français avaient contre la religion, ni pourquoi ils ne respectent rien. » me demande Zaria pendant que nous promenons dans le bazar vers lequel nous avons marché après notre collation. « Tu me connais », ajoute-t-elle, « et tu sais que je ne suis pas bigote. J'accorde peu d'intérêt aux rites et aux dogmes, et même aux textes, que je tiens pour historiques, mais quand même... »

« Les Français ont surtout un problème avec la religion catholique » dis-je. « Ils emploient l'article défini "la religion" parce qu'ils se veulent philosophes et prétendent s'en tenir à des principes généraux, mais ils n'en visent pas moins l'Église Catholique. La plupart seraient d'ailleurs en peine pour imaginer ce que serait une autre religion. On peut comprendre que les Français aient des problèmes avec l'Église Catholique, et qu'ils aient voulu s'en protéger, mais comme nul ne saurait faire de lois pour se protéger de lui-même, ils ont fait une nouvelle société laïque qui ressemble beaucoup à l'ancienne, avec ses propres clercs laïques – excuse l'oxymore – et envers laquelle l'Église, la vraie, peut parfois faire figure d'espace de liberté. Alors, ils se disputent, puis ils s'entendent, puisqu'en réalité ils ne pensent pas différemment, et ils s'entendent de préférence contre les autres. Il semblerait que leur histoire leur ait seulement appris à ne pas concevoir ce qu'est une religion ; et l'on peut le comprendre aisément si on la connaît. »

Zaria m'écoute avec intérêt sans perdre de vue les mille marchandises étalées autour de nous. On en trouve produites par l'industrie locale, comme d'autres venues de très loin, on y trouve des bassines de bois fabriquées ici, comme des disques durs, des processeurs et des barrettes de mémoire de Taïwan ; de la vannerie chinoise et des ordinateurs montés sur-place. Zaria m'interroge longuement sur mon propre athéisme qui apparemment la surprend. Elle n'avait jamais abordé ce sujet avec moi, mais elle en a certainement parlé avec Kalia ou Yana.

« Je ne comprends pas ton athéisme », dit-elle. « Je peux comprendre que quelqu'un ne voie pas plus loin que sa vie bornée et qu'il s'abandonne aux moindres pulsions et aux moindres commandements de l'autorité la plus proche sans se poser plus de question, ni imaginer qu'il y aurait des forces au-delà. Mais tu n'es pas ainsi. Que tu ne dises pas "le Dieu", mais "le Vivant", c'est encore un nom divin. Je comprends encore que tu puisses dire que le Vivant n'existe pas ailleurs que dans l'existence réelle de chaque créature réelle ; cela des mystiques l'ont déjà dit avant toi, et je ne vois pas la différence. »

« Je serais très tenté de te répondre "moi non plus" », dis-je après avoir réfléchi, « et j'admets que jusqu'à un certain point ça ne fait pas de différence. La différence serait que j'hésiterais alors à parler de créatures. »

Zaria se tait et cesse de regarder les boutiques alignées. Je la tiens par l'épaule pour que nous ne soyons pas séparés par cette foule qui devient dense à l'approche de midi. « Oui... je comprends », dit-elle enfin lentement comme si elle avait tenté un instant de poser les yeux sur le monde environnant à travers les miens. « Ça fait un abîme. »

Puis se ravisant : « Mais il n'y a rien d'autre qu'un abîme. »

## Cahier trente-quatre

### Retour de Kalia

Réponse à un courriel de [l'oncle h](#) et à quelques autres

> <https://lundi.am/vers-une-theorie-de-la-puissance-destituante-Par-Giorgio-Agamben>

Bonjour,

Oui, avec le texte complet, les extraits d'Agamben deviennent moins sibyllins. Pour moi, Agamben est une sorte de [Turner](#) de la philosophie, et pour distinguer quelque-chose dans un détail de Turner... Je pense moi aussi que dans son flou artistique ce qu'il soulève est important.

La notion de « forme de vie » est dure à interpréter, je suis d'accord avec P, surtout quand elle n'est pas sous la plume de Wittgenstein, et qu'elle fait pourtant immanquablement allusion à lui. On a écrit des livres entiers sur ce qu'il entendait par là.

Wittgenstein n'entendait rien qui ne fût très simple, c'est pourquoi il a répété son expression sans l'explicitier. Il l'entendait comme l'on pourrait se demander s'il y a « une forme de vie » sur Mars. C'est en ce sens qu'il lui semblait observer « comme une forme de vie dans le langage ».

On peut se demander ce qu'est la vie ; Agamben prétend qu'on ne la définit jamais. On pourrait déjà dire que c'est ce qui croît, se reproduit, se multiplie à profusion, contamine, dévore, modifie son environnement, évolue, etc. La vie est à la fois vivace et vorace. C'est ce que je comprends chez Wittgenstein, et qui m'en donne une lecture qui tire un peu sur le Surréalisme, mais je ne suis pas sûr que ce soit ce que les commentateurs en comprennent, ni que ce soit ce qu'Agamben veut dire.

Je pense que les commentateurs surinterprètent la remarque de Wittgenstein en l'enfermant dans un cadre social. Ce cadre ne se prête pas à penser la vie, qui n'est ni du côté de l'individu (nul ne se reproduit seul) ni du côté de la société (mais plutôt du genre – « l'homme est un être générique » Marx). Je ne crois pas qu'Agamben échappe à cette limite, mais ce qu'il soulève n'en est pas moins intéressant.

Si j'annonçais qu'il ne tient pas assez compte de la vie, sans autre précaution, quelle trivialité cela ferait ! Pourtant, quand j'entends parler de lois, je pense spontanément plutôt à celles de la science, des mathématiques, des langages.

Ces diverses lois ont des points communs : un système normatif énonce ce que l'on doit faire, comment on doit s'y prendre. Les règles du langage ressemblent plus aux lois de la cité qu'à celles de la nature, par leur caractère arbitraire (le français fonctionne très bien sans avoir besoin de supin ni de duel). Mais elles ressemblent plus à celles de la nature dans la mesure où leur infraction n'entraîne aucune mesure pénale, ni ne nécessite aucune police. Les lois de la nature et celles du langage n'ont pas de volet pénal.

Ces trois formes de lois, celles du monde, de la cité et du langage, empiètent les unes sur les autres plus souvent qu'on ne le pense. Elles rivalisent dans la définition des concepts. On se tourne souvent ces temps-ci vers le droit pour lui demander de donner des définitions précises, sans paraître percevoir qu'il n'en a pas les moyens.

Même le recours à des procédés démocratiques ne peut fournir de tels moyens. On ne peut mettre au vote les lois de la dégradation de l'énergie ou de la géométrie, même pas celles de l'emploi du subjonctif. Le législateur ne peut proposer des définitions qu'en s'appuyant sur d'autres

champs de compétence, et, naturellement, s'il n'est pas maître de ses propres concepts, le droit ne peut rien définir ni commander par lui-même.

Donner un autre sens aux mots de la tribu (plus pur ou non) change le droit. Dans le pire des cas, selon où l'on va chercher ce sens, le droit devient une fiction auto-instituante qui perd toute relation au monde réel. Ou plutôt, car il intervient bien dans le monde réel, il crée un théâtre en dur, coupé du monde environnant et de la vie qui le menace. Il produit une société qui n'est plus écologiquement viable. Bref, on pourrait espérer mieux de l'usage des langages et des propriétés mécaniques des matériaux.

Voilà ce qui pourrait préciser l'idée d'une forme de vie, une forme de vie dans le langage, un langage qui mute évidemment avec le système des objets qu'il, non seulement désigne, mais modifie en se modifiant, et en est modifié. J'entends parfaitement Agamben quand il va chercher du côté de Sorel (la grève générale) et de Spinoza (la nature naturante).

« Comme une forme de vie dans le langage » ; la sienne ou toujours la nôtre ? Disons que le langage serait plus un organe qu'un outil...

### *Kalia et moi*

Kalia est de retour et je l'ai retrouvée avec plaisir. Kalia est grande, pas loin d'un mètre soixante-dix. Malgré ses cheveux grisonnants, la danse a conservé à son corps des formes parfaites, souples et élancées. Ses cheveux gris blanc, qu'elle attache en queue de cheval, tire en arrière sous un bandeau, ou cache sous un voile, lui donneraient plutôt la prestance d'une reine des Elfes.

La maîtrise et l'intelligence avec laquelle elle pratique son art inspirent estime et respect, lui ouvrent toutes les portes, et son atelier alimente autour d'elle une cour de jeunes gens qui ont bien des qualités que je n'ai pas, ou plus. Que me trouve-t-elle donc pour m'accueillir sous son toit ?

Elle me l'a dit. Il paraît que je lui évoque les hommes de la Renaissance dans les peintures italiennes. Elle a lancé le navigateur de mon portable ouvert sur la table pour me montrer. Je m'attendais aux élégants jeunes gens de Botticelli, ou aux robustes visages de Michel-Ange, mais certainement pas au [portrait de Federico da Montefeltro](#), de Piero della Francesca.

– Il ne me ressemble pas.

– Si, il a un peu ton nez, un peu ta bouche...

– Je ne trouve pas. Il me ressemble comme un Européen ressemble à un autre Européen, ou un Chinois à un autre Chinois.

– Et ce regard sur les lointains du monde étalé autour de lui ; cette façon d'être au monde, à la fois guerrière et apaisée. Je n'ai jamais vu aussi parfaite représentation de la virilité.

Le regard du duc me fait penser à celui d'un joueur de pétanque qui se demande s'il va pointer ou tirer. Et le costume rouge avec son chapeau cylindrique est ridicule.

– Ce chapeau n'est pas ridicule, regarde la stabilité qu'il donne au port de tête ; et la présence dans le paysage que donne la couleur rouge au personnage. La beauté de la peinture, et celle de son sujet, sont tout entières dans la force de ce rapport de l'homme au monde. Observe bien le paysage. Ne te laisse pas perturber par l'idée que cet homme est un possédant et un dominateur. Ce n'est pas ce que montre le tableau, mais l'unité intime de l'homme et de la réalité de son monde. Le caractère dominateur dont il témoigne pourrait être endossée par chacun, sans en priver quiconque. Cet homme en devient alors plus beau et plus puissant que des marbres antiques.

Je crois que nous avons tout intérêt à apprendre ce qu'une femme aime en nous. Nous pouvons en économiser bien de vains efforts pour chercher à lui plaire. Nous avons sans doute aussi tout intérêt à lui épargner ce même effort en ne faisant pas mystère de ce que nous aimons en elle.

– Tu connais cette image depuis longtemps ?

Elle me conduit dans son atelier au rez-de-chaussée et m'entraîne dans la pièce attenante où nul autre qu'elle ne met jamais les pieds. Il y a une penderie, un petit divan, une table de maquillage, un miroir en pied et un second au-dessus de la table. Là est posée une carte postale du tableau de Della Francesca aux bords jaunis.

– Tu y as pensé dès que tu m'as vu ? – Non, j'y ai pensé bien plus tard, quand je regardais par la fenêtre le jour baissant, que tu as posé ta main sur mon épaule et que j'ai senti ton regard sur les vallées. Alors tu m'as rappelé cette image que je conservais sans raison. Depuis, je l'ai regardée plus attentivement que je ne l'avais jamais vue.

J'imagine que pour Kalia, une telle image doit avoir une forte saveur exotique.

Sans s'en douter, Kalia fait naître en moi une nostalgie de mon pays, le Midi, le Nord de l'Italie, la Catalogne. Je crains qu'on ne le retrouve plus que dans les musées. Au cours des siècles, il n'avait pas tant changé, avec ces toits de tuiles, ses allées de cyprès, les épaisses ramures sur les murs de jardins, et le marbre des statues, mais je l'ai vu ravagé sous mes propres yeux. Même dans les musées, les tableaux sont peinturlurés de couleurs vives. J'ai peur de ne plus le retrouver ailleurs que dans mes souvenirs. Le voilà qu'il m'habite plus que je ne peux encore l'habiter, et qu'il me devient même étranger.

– Ce que j'ai dit a l'air de t'attrister remarque Kalia. – Ce n'est que l'amertume du temps qui passe. Je ne sais s'il mérite seulement les regrets qu'il inspire. Je lui ai toujours préféré les temps qui viennent.

### *Zaria et Yana*

« J'ai peur d'avoir gaffé avec Yana », me dit Zaria préoccupée. « Je lui ai demandé de venir voir le réseau local chez moi qui ne cesse de lâcher. Elle a hésité mais elle n'a pas osé me dire non. Je sais que je suis venue vous déranger sur le chantier. Je vous ai fait perdre du temps sans rien vous apporter en retour. Là, je demande encore, et je ne peux quand même pas la payer, ce serait plus vexant. »

Je comprends son embarras : même si elle faisait un cadeau à Yana maintenant, connaissant les mœurs ici, ce serait pire. « Non, Zaria, tu te trompes, tu ne nous as pas dérangés sur le chantier, tout au contraire, tu nous as apporté beaucoup ; au moins autant que tu as pris. C'est pourquoi Yana n'a pas hésité longtemps à te dépanner. »

J'explique à Zaria que l'agacement de Yana est d'une autre nature. « Comment crois-tu qu'elle t'ait dépannée ? Elle a certainement parcouru le net comme tu aurais pu le faire, et lu des modes d'emploi et des forums, sans doute en anglais, comme tu aurais pu le faire aussi. » Yana me répond que Zaria fait ce genre de choses plus souvent qu'elle, et qu'elle doit trouver plus rapidement.

« J'ai mis à niveau mon système il n'y a pas un trimestre », lui dis-je, « et j'ai réinstallé le pilote de mon imprimante. Si je devais le refaire aujourd'hui, je n'ai plus aucun souvenir de comment je m'y suis pris. On se souvient de ce qu'on fait tous les jours, voire toutes les semaines, peut-être tous les mois si on le répète souvent. Combien de fois crois-tu qu'elle a dépanné un réseau, et surtout un réseau qu'elle n'a pas installé elle-même ? Quel organe spécial crois-tu qu'elle possède pour y discerner immédiatement la cause d'une panne ? »

« Je l'admets, répond Zaria, » bien que je ne sois pas sûr qu'elle ait pris la mesure de ce que je tente de lui expliquer, « j'imagine seulement qu'elle est plus à l'aise que moi avec les interfaces, et plus entraînée à résoudre de tels problèmes. »

« Peut-être moins que tu ne crois. Elle est surtout entraînée à coder en Python et en Java. Si elle sait faire autre-chose, c'est d'abord parce qu'elle essaie de comprendre les problèmes qu'elle

rencontre, lit de la documentation et va chercher en ligne. Or c'est ce que tu lui demandes de faire à ta place. Ton temps est-il tellement plus précieux que le sien ? »

Ces outils numériques accroissent considérablement notre puissance de travail et nous font gagner beaucoup de temps, expliqué-je. Il n'est donc pas inadmissible qu'ils nous en demandent parfois aussi en retour pour leur prise en main et pour leur entretien, et il n'est peut-être pas non plus si acceptable que certains veuillent se décharger de cet effort sur ceux qui le font. Comprends bien que l'enjeu n'est pas ici de critiquer la paresse, ce qui ne serait pas bien grave ; il est plutôt que cette paresse est le coin dont les grandes maisons se servent pour nous déposséder de ces outils.

Il n'y a jamais rien de très complexe dans l'électronique et le numérique ; ou plutôt, il s'agit d'un très complexe écheveau d'éléments simples. Tout est consigné, tout est accessible, tout est expliqué. Il suffit de faire l'effort de chercher, nous avons les moyens pour cela, et d'apprendre. Bon, je suis d'accord, il y a des limites : parfois c'est inextricable, parfois l'effort n'est pas justifié par l'usage ponctuel que nous visons. Mais le contraire est vrai aussi, on ne peut économiser l'effort raisonnable d'apprendre, d'entretenir, de se munir d'un tournevis ou d'entrer du code. Dans bien des cas, si tu veux personnaliser tes outils, personne ne fera mieux que toi. Et cet effort n'est pas du temps perdu en vain. Grâce à lui on parvient à tirer tout le profit de ces outils, et l'on comprend leur fonctionnement.

Oublie en tout cas l'idée qu'il y aurait des spécialistes qui sauraient tout, et des néophytes qui n'y comprendraient rien. Personne ne sait tout, et chacun aussi bien est virtuellement capable de tout y comprendre.

Le numérique n'est pas une technologie parmi tant d'autres ; elle est chargée d'une nouvelle civilisation. Elle fait plus que l'annoncer, elle l'impose. Nous sommes maintenant au milieu du gué. L'usage du numérique est trop avancé pour que nous puissions reculer, mais nous ne pouvons avancer que si un nombre significatif d'humains s'en saisissent.

Pour l'instant, nous n'en prenons pas le chemin. Toutes les ressources sont mises en œuvre pour qu'on puisse utiliser ces outils sans y rien comprendre : pour que personne n'y comprenne rien, ni les techniciens et les ingénieurs qui les fabriquent et les programment, ni ceux qui les utilisent, ni ceux qui rachètent les brevets, ni ceux qui accumulent les profits et cherchent à en diriger l'usage, ni ceux qui décident, ni ceux qui exécutent, ni ceux qui donnent des cadres législatifs, ni ceux qui font lobby sur ces derniers. On ne peut toutefois parvenir à ce résultat qu'en mutilant les techniques, et en limitant leurs usages à de stupides distractions. En fait, ces grigris ne marchent pas, ou sur trois pattes. C'est ainsi qu'une modernité mondialisée et épuisée croit qu'elle va miraculeusement déboucher dans un transhumanisme. Elle sera seulement balayée par ce qu'elle tente d'endiguer.

Les ordinateurs de poche surtout sont un fléau. Ils sont la seule expérience du numérique que beaucoup de gens font, et celle par laquelle débutent les plus jeunes. Elle leur ferme toute porte permettant de voir en ces machines autre chose que de puissants grigris dont ils ne perceront jamais les pouvoirs magiques. Comprends alors Yana, qui sait que le service que tu lui demandes n'est pas un bon service.

Puis la voyant un peu contrite, je me reprends : « Ne t'en fais quand même pas Zaria. Il est si dur de secouer son énergie ; je n'agis que trop souvent comme toi. »

## **Cahier trente-cinq**

### **Les nuits de Karazan**

#### *Sortir le soir*

Nous sortons souvent le soir. Maintenant que Kalia est rentrée et que Farid a repris sa place, nous sortons souvent, mais peu ensemble. Nous ne faisons pas la tournée des bars, nous n'allons pas en boîtes, nous fréquentons plutôt les salons. Salon est le mot le plus juste en français.

Les salons ne se tiennent pas dans des appartements privés, ni dans des lieux publics, ouverts au public du moins. Ce sont plutôt des espaces communs. Ce sont des lieux généralement voués à d'autres occupations dans la journée. Par exemple un salon est tenu deux fois par mois dans le réfectoire de la maison des électriciens de chantiers, et je le fréquente assidûment maintenant que j'y connais bien du monde et où j'y suis du moins assez connu pour que personne ne se demande encore qui je suis quand j'y arrive seul.

Il y a bien d'autres salons à Karazan. Plusieurs chaque soir sont ouverts. On y est généralement bien accueilli si l'on y est inconnu, mais il convient qu'on se présente et qu'on ne fasse pas mystère des raisons qui nous ont amené. Il est toutefois plus commode d'y être introduit par quelqu'un. Ce ne sont pas des lieux où l'on va chercher une distraction, ou faire des rencontres. Ce sont des lieux où les gens se connaissent déjà et où l'on a des choses à partager. Le nouveau venu y est cependant accueilli cordialement pour peu qu'il ne fasse pas mine de l'ignorer.

Les premiers arrivés commencent par arranger la salle, ou les salles plutôt, car il y en a toujours deux ou trois, ou des coins relativement séparés où l'on puisse se retrouver en petits groupes pour des échanges plus privés. Chacun amène à boire et à manger. La plupart savent où est le frigo, et y déposent ce qu'ils ont apporté sans que personne ne prête grande attention à ce qu'un autre amène.

Peu à peu, les gens arrivent et se retrouvent autour d'un bar ou d'un buffet. On se salue, on se présente, on s'embrasse. Il y a surtout des hommes, mais quelques femmes aussi, arrivées en couple ou à deux ou trois. Peu à peu des gens s'éloignent du bar avec des assiettes remplies et des verres, s'installent sur des divans ou des tapis. Parfois les plats sont simplement déposés sur une grande table où chacun va puiser, elle aussi installée par les premiers arrivés. On ne distingue pas qui seraient les responsables ou les organisateurs, de ce ceux qui ne seraient que des nouveaux-venus.

Les soirées sont généralement organisées autour d'un événement. On en est prévenu à l'avance sur le site ou par courriel si l'on est abonné. On s'installe alors dans la plus grande salle, bien éclairée.

On dit des présentations ; je crois que c'est le mot le plus juste en français. Il peut ne pas y en avoir, mais c'est le plus courant : quelqu'un va présenter un travail en cours, entretenir l'assistance d'un sujet dont il est particulièrement informé ; ce peut être très variable, et tout dépend du salon. Naturellement l'assistance intervient, donnant lieu parfois à des échanges du plus grand intérêt. Les intervenants savent généralement donner à leur « présentation » une consistance et une rigueur suffisantes pour que les discussions soient soutenues, et que même le candide trouve l'occasion d'ouvrir des questionnements pertinents. Ils se servent au besoin de leurs ordinateurs reliés à un projecteur.

Ces moments qui réunissent tous les présents peuvent se prolonger un certain temps, mais ils ne sont pas destinés à durer plus d'une heure ou deux. L'assistance peu à peu se disperse pendant que

le débat se distend en plusieurs conversations privées. Des groupes se forment, on circule de l'un à l'autre, on en forme de nouveaux, entre lesquels d'autres se mettent à circuler. L'atmosphère devient plus intime, on se retrouve autour d'une table basse, sur des coussins ou un divan.

D'autres personnes, à chaque instant peuvent arriver, peut-être d'un autre salon qu'ils ont quitté après la présentation, pour rencontrer quelques amis ici, ou s'en aller, peut-être pour un autre salon. Les présentations peuvent être des plus variées. Zaria est venue au salon des électriciens pour présenter son approche des gestes de la danse et du travail, et sa collaboration avec nous sur le chantier. Bien sûr Yana était là, et elle est abondamment intervenue. Kalia et ses amies aussi étaient présentes. On a aussi assisté un autre jour dans un autre salon à la présentation d'un nouveau système libre pour les ordinateurs de poche : [CyanogenMod](#).

Quand la soirée se prolonge, on peut aussi entendre de la musique, de la musique faite maison. Quelqu'un sort un oud, un nay, une darbouka, un qanûn ou un waja, ou tous ensemble et plus encore du clavier de son ordinateur portable. Il arrive qu'on en entende aussi avant la présentation.

Ce sont en général des musiques assez douces, aux rythmes hypnotiques accompagnant un vocal dont je ne comprends rien, et qui ne gênent pas les conversations, incitant plutôt à ne pas parler trop fort. C'est excellent pour Yana qui est d'un naturel expansif. Ces musiques la rendent calme comme un petit chat sur les coussins de velours du salon des électriciens, contre l'épaule de Farid ou la mienne.

### *Les voies de la tradition à l'innovation sont impénétrables*

Cette pratique des salons paraît bien rodée et durer depuis longtemps. En fait, elle est récente. Elle ne date pas de dix ans. Elle est née des séances d'installation de systèmes Linux. Quand l'informatique s'est introduite dans la région, on a vite vu qu'elle jouait le rôle d'un cheval de Troie de l'impérialisme. Plutôt que de tenter d'en contrôler les usages et de limiter l'accès au net, comme le firent et continuent à le faire bien des gouvernements, des gens ont plutôt cherché des systèmes et des outils alternatifs, qui en permettent le contrôle certes, mais par chacun, et le plein usage.

On a vite vu que se déroulaient des rencontres très intéressantes autour de ces séances d'installation. On a alors délaissé leur rôle initial qui devenait moins utiles après que les distributions Linux sont devenues techniquement plus accessibles, et l'on a généralisé la pratique de telles rencontres sur des sujets plus divers, ou même sans sujet du tout.

Il est possible cependant que de telles coutumes aient pris la place d'autres plus anciennes, et en aient conservé des caractères. Les voies de la tradition à l'innovation sont impénétrables. Mes amis m'ont même appris que ce n'est que depuis cet automne que sont tenus plus d'un salon chaque soir à Karazan.

### *Méhmêt et Kalia*

« Il n'y a pas longtemps qu'on voit des femmes dans les salons », me dit Méhmêt. Bien sûr on en trouve aussi chez lui à Yatkoussour.

« La mixité pose des problèmes », continue-t-il. « Nous sommes des hommes et nous ne pouvons pas chasser de notre esprit l'idée de possibles rencontres amoureuses. Tu sais combien cette idée peut devenir prégnante pour de jeunes célibataires, et l'effet que peut avoir sur eux l'idée de rencontrer des femmes. »

« Et alors ? » demandé-je. « Il y a plus de femmes dans les salons ici que dans les rencontres de geeks en France, et rien ne dégénère. »

« Comprends-moi bien », répond-il, « il ne me dérange pas que des jeunes hommes rencontrent des femmes, ni même de moins jeunes, ni des hommes mariés et pères de famille. Il ne me dérange

pas qu'ils trouvent dans ces salons les occasions de rencontres amoureuses, ni même qu'il se noue de telles relations entre des hommes ou entre des femmes. Grand bien leur fasse, le problème n'est pas là. Le danger est que les salons ne finissent par devenir des prétextes pour de telles rencontres. »

« Il me semble que ce danger ne deviendrait réel que si les salons perdaient leur intérêt », objecté-je. « Je crois que tu inverses le problème. Je crois que les salons pourraient perdre leur intérêt même en demeurant des cénacles d'hommes. »

« Et dans ce cas, plus personne n'y viendrait », me renvoie-t-il. « Mais que se passerait-il si, sans le perdre, ils étaient envahis par des gens qui n'y verraient que des clubs de rencontre ? Tu sais ce qui se passe dès que les relations de séduction prennent le dessus ; nous commençons à faire les malins, nous nous évaluons, nous perdons la curiosité de notre environnement et le sens de la relation fraternelle et égalitaire. »

« Oui, je comprends », dis-je.

« Dieu se serait donné des fils et non des filles ? » nous interrompt Kalia par une citation du Coran. « Il suffit que chacun se tienne à des comportements corrects, noue sans affectation s'il en a envie les rapports amoureux qui lui plaisent, et que tous respectent une certaine discrétion. »

« Excuse-moi Kalia », répond-il, « je ne te visais pas personnellement, mais, tu peux bien me contredire, tu sais de quoi nous parlons. »

« Rassure-toi, je vous comprends », dit Kalia. « L'humanité est sexuée cependant. Ce n'est pas par une séparation entre les hommes et les femmes où elle n'a pas lieu d'être que nous en serons quittes. Nous ne le serons pas plus en réprimant nos pulsions de domination, d'évaluation et de rivalité. Elles n'ont d'ailleurs pas besoin de la présence d'un autre sexe pour nous faire perdre le sens de l'étonnement et de la relation fraternelle. Nous avons plus de profit à en tirer parti. Nous avons plus de profit à puiser dans ces pulsions les ressources que la civilisation émousse, plutôt que de se laisser mener par elles à travers des rapports institués. »

Kalia est ainsi. Je la vois toujours exceller dans la synthèse d'un savoir-vivre raffiné et de la sauvagerie. Elle dirait *wildness*, qu'il n'est jamais commode de traduire en français.

Certains salons sont plutôt ouverts aux techniques, certains sont littéraires, comme celui près du parc que fréquente Mansour, et où Méhmêt doit faire bientôt une présentation, puisqu'il reste quelques jours supplémentaires à Karazan. Certains sont très généralistes, d'autres spécialisés.

Kalia a même songé à ouvrir un salon dans l'atelier de danse. « Je me demande si ce serait assez grand. – Fais un petit salon », lui a suggéré Zaria.

### *Le terrorisme dans les lettres*

Je crois qu'il existe deux attitudes possibles envers le monde environnant. L'une consiste à fuir tout compromis, à vivre selon ses principes, au risque de se couper du reste du monde ; l'autre, à vouloir imposer ses principes au monde entier, au risque de sacrifier ces mêmes principes à leur réalisation toujours différée, car la réalité résiste, bien sûr. Parfois l'on qualifie l'une de ces attitudes de « radicale », parfois l'autre. Je crois que le terme est en réalité impropre pour chacune dans la langue française. Je crois que, dans la langue française, la radicalité consiste au contraire à réconcilier les principes et la réalité. Littéralement, à chercher dans la réalité les racines des principes.

Il existe un très beau texte, l'un des premiers qui a été écrit en langue française par Étienne de La Boétie : *Discours de la servitude volontaire*. « Soyez résolu à ne plus servir, et vous voilà libres », énonce-t-il à propos du tyran. « Je ne vous demande pas de le pousser, de l'ébranler, mais seulement de ne plus le soutenir, et vous le verrez, tel un grand colosse dont on a brisé la base, fondre sous son poids et se rompre. »

Son propos est simple, concis, direct et il va à la racine, la racine de la tyrannie. Des Calvinistes l'ont repris et republiés à leur compte, mais il n'est pas le texte d'un fanatique religieux, La Boétie n'a même jamais embrassé la foi protestante, il est celui d'une pensée radicale, dont il pourrait même se faire le modèle.

*Le Discours de la méthode* de Descartes est aussi un discours radical, par la place donnée à la radicale subjectivité de l'acteur de l'expérience, de même que ses *Méditations métaphysiques* avec son *cogito ergo sum*.

En français, une pensée radicale va à l'essentiel pour le dégager de l'accessoire. La radicalité est donc profondément distincte de l'extrémisme, qui généralement oublie l'essentiel pour se focaliser sur quelques détails, simples à identifier et à stigmatiser.

Voici une partie des notes un peu reformulées, que j'ai prises lors de la présentation de Mansour au cours du salon où il est le plus assidu. Méhmêt était présent, et Zadig aussi était descendu de sa vallée.

Mansour nous a parlé de l'extrême difficulté à traduire la presse française, à cause de la violence du traitement qu'elle inflige au lexique. Selon qu'on décide de traduire le mot employé dans la langue source, ou bien le sens qui lui est donné, on devra choisir des termes différents dans la langue d'arrivée. Naturellement, on doit traduire le sens. On doit traduire le sens qu'un discours donne aux mots. Si l'on traduisait le sens de chaque mot, on induirait le lecteur en erreur. En traduisant le sens du discours, on masque cependant à ce lecteur l'usage que le texte source fait du vocabulaire, et c'est loin d'être un aspect négligeable de l'information.

Mansour critique la presse car elle concerne son activité de traducteur. Elle n'est bien sûr pas seule en cause, si ce n'est qu'elle reprend sans distance le vocabulaire du pouvoir, comme le font à peu près tous les locuteurs et les traducteurs du français, opérant ainsi un lent détachement de la langue d'avec la culture qui l'a fait naître.

Les recours aux guillemets, aux notes ou aux citations ne résolvent pas la question, mais gênent la lecture. Du moins ils ne portent pas réponses aux trois attentes possibles envers ces traductions. On peut en attendre de la simple information, mais cet aspect perd aujourd'hui de son importance, dans la mesure où les sources d'information ne manquent pas et où celles-ci sont sujettes à caution. On peut encore y chercher une information sur la propagande, et dans ce cas la traduction peut laisser perdre l'effet de celle-ci sur sa langue. On peut enfin se préoccuper justement de comment la propagande pervertit le langage. Mansour avance que ce dernier aspect est devenu le plus intéressant.

Je sais bien, c'est précisément ce que je disais le mois dernier ; j'en parlais avec lui et Méhmêt, et il n'en était pas encore bien convaincu. Il m'a donc volé mon idée. Vais-je lui faire un procès ? Bien sûr que non. Il l'explique maintenant mieux que je ne suis seulement capable de le répéter.

Méhmêt est intervenu longuement sur « la terreur dans les lettres », et la conversation s'est prolongée tard dans la nuit entre nous trois. La question qu'avait ouverte [Jean Paulhan](#) dans *les Fleurs de Tarbes*, et qu'il fut loin de clore, restera entrebâillée, mais nous l'avons, je crois, prolongée. Nous en parlions encore en rentrant dans les rues glacées de Karazan, où le vent des montagnes avait fait la place aux étoiles.

## **Cahier trente-six**

### **Fin d'hiver à Karazan**

#### *Kalia m'a dit*

« Si tu étais venu il y a quelques années, tu aurais vu des livres et des imprimés à vendre dans toutes les boutiques. C'était souvent de très mauvaises impressions, à la photocopie ou à l'imprimante à jet d'encre dont les lettres fondaient quand on postillonnait sur les feuilles. On trouvait des textes classiques, des plaquettes de poésie locales, des livres en toutes langues venus d'on ne sait où. On ne voyait pas un magasin qui n'eût pas un petit rayon ou un présentoir pour des livres et des polycopies. On n'en trouve plus que rarement aujourd'hui. »

#### *D'une façon de considérer le travail*

Ici, si vous travaillez trop ou trop longtemps, on vous fait honte. C'est subtil, et probablement peut conscient, du moins peu pensé. Ici, quand on a accompli un certain travail et qu'on en a tiré assez de revenus, on passe à autre chose, on s'adonne à des activités moins rémunérées.

Si vous travaillez trop souvent et trop longtemps, on vous critique, on se moque de vous, on ne vous prend plus au sérieux. On finira par s'éloigner de vous. On s'inquiétera peut-être d'abord que vous ayez une famille nombreuse, plusieurs pensions alimentaires, des parents malades... On vous interrogera, cherchant peut-être quelques moyens de vous venir en aide. Si ce n'est pas le cas, vous perdrez toute considération.

Quand les gens travaillent, ici, ils éprouvent rarement un besoin d'argent. Ils l'éprouveraient sans doute s'ils cessaient entièrement de travailler, mais ils ne semblent jamais réduits à de telles extrémités. J'ai moi-même expérimenté comment les choses se passent ici. On vous demande ; on vous demande poliment. Il y a un travail à accomplir et l'on a besoin de main-d'œuvre, de compétences, de savoir-faire. On a besoin de vous.

On ne vous proposera pas plus d'argent pour vous convaincre, ces choses-là se discutent collectivement, mais on vous vantera tout l'intérêt du travail que l'on vous propose, l'intérêt pour tous, mais aussi l'intérêt pour vous, l'intérêt expérimental de nouvelles techniques, de nouveaux appareils, l'ambition du projet. On vous flattera au besoin, évoquant vos qualités professionnelles, humaines, mais aussi celles de ceux avec qui l'on vous propose de travailler, l'intérêt de les connaître, de partager vos connaissances, vos compétences.

Et puis on vous le demande comme un service. La requête est souvent présentée par celui-là même qui souhaite, ou qui, pour quelque raison, doit s'arrêter. On n'a pas coutume d'abandonner des collègues dans l'embarras.

Il y a ici un manque chronique de main-d'œuvre. Ce n'est pas étonnant, avec tous ceux qui, à tour de rôle, décident de s'arrêter un moment, et qui sont peut-être aussi nombreux que les chômeurs en Europe, additionnés de tous ceux qui y font des stages ou de petits boulots inutiles et minables.

Pour être incitatifs, les salaires doivent être corrects. Comment parvient-on ici à offrir des salaires horaires assez substantiels pour vous permettre de vivre correctement pendant de longues périodes sans travailler ? En maintenant une forte productivité, évidemment, que l'on obtient en se

débarrassant autant qu'il est possible de tout travail improductif. D'ailleurs, ce ne sont pas des salaires, et ils ne sont pas horaires.

Curieusement, quand les gens s'arrêtent de travailler ainsi, ils ne font pas particulièrement la fête, ils ne vont pas boire, ils ne font pas du tourisme, ils ne regardent pas la télé, ils ne hantent pas les discothèques, même pas les salons... pas plus en tout cas que lorsqu'ils travaillent. D'ailleurs, à leur façon, ils travaillent encore.

#### *En remontant le cours de la rivière*

En remontant le lit de la rivière à partir du pont près de chez Kalia, on sort très vite de la ville. Le problème est qu'il n'y a pas de voie qui longe la berge. Vous trouvez bien par endroits un petit sentier de pêcheur, mais la plupart du temps, vous devez marcher sur de gros cailloux ou sauter des rochers. On croise en effet toujours quelques pêcheurs sur une rive ou l'autre depuis que la rivière n'est plus gelée.

On ne trouve pas de végétation sur les deux premiers kilomètres, seulement quelques bois secs échoués. Vous longez des jardins sur le derrière des rangées de maisons, d'où parfois quelqu'un vous salue, ou un chien vous aboie en agitant la queue. Puis les constructions se font plus basses et plus clairsemées, deviennent rares, jusqu'à une étroite vallée, une large gorge où la marche se complique encore, mais où vous ne tardez pas à pouvoir rejoindre un chemin de terre en aplomb de l'Ourkhan dont les eaux sont devenues tumultueuses.

La rivière est basse en cette saison. Elle est gelée à quelques dizaines de kilomètres plus haut, comme ses affluents des vallées environnantes, mais son niveau monte chaque jour en même temps que le soleil sur l'horizon.

#### *Comment on sent le climat chez Kalia*

On sent bien le climat dans l'appartement de Kalia. Ce n'est pas seulement une façon de dire que son appartement serait dur à chauffer et mal isolé. Oui, je porte le plus souvent une laine et une veste de peau retournée que j'ai trouvée au marché de Karazan, mais je ne ressens pas le froid. Je ressens le climat, ce n'est pas la même chose. J'ai une très nette sensation du temps qu'il fait dehors, et cette impression est loin de m'être désagréable.

Pour moi, avoir froid est d'abord sentir mes doigts glacés par le métal de mon stylo. Cette sensation n'est pas seulement déterminée par la température telle que la donnerait un thermomètre, ni même la pression telle que l'indiquerait un baromètre, ni par le taux d'humidité. La question est simple : soit le métal de mon stylo refroidit mes doigts, soit mes doigts le réchauffent. C'est l'un ou l'autre, c'est oui ou non, blanc ou noir, un ou zéro. C'est une mesure exacte pour déterminer si la température ambiante me convient ou non.

Je peux donc affirmer que dans l'appartement de Kalia, je n'ai pas froid. Mes doigts réchauffent le métal de mon stylo, mais je ressens fortement le temps qu'il fait dehors.

Quand je vois de bon matin ces nuages de brume, s'élevant comme des fumées blanches qui découpent les formes des montagnes lointaines, leurs pentes noires de forêts trempées et glacées, je n'en ai pas seulement une impression visuelle, mais j'en éprouve aussi une forte perception corporelle, une sensation dermique.

Je la ressens parfois au réveil du fond de mes draps, et il me semble alors que je la vois. Je vois avec ma peau les fumées claires des maisons qui se mêlent à toutes les gammes de gris des nuages bas, à moins que ce ne soit un ciel rose et glacé que le soleil à peine caché dore déjà. Je les vois avec la peau, et c'est terriblement sensuel ; ça me tire du lit pour plonger dans l'éveil.

### *Un maître de musique*

Ici l'on écoute peu de musique, on en joue plutôt. Des gens se retrouvent pour en jouer, pas pour l'écouter. L'été, on voit des groupes de musiciens dans les parcs ou les places. L'hiver, ils se réfugient dans les bars ou les lieux fermés les plus divers. On ne joue pas pour un public, on ne demande pas de cachet, ni d'aumône. On joue entre soi, et tant mieux pour le voisinage s'il apprécie ce qu'il entend.

Parfois ce ne sont que trois, quatre, cinq jeunes gens qui jouent discrètement dans le fond d'une salle. Parfois la rencontre semble moins improvisée. Le groupe est plus nombreux, mieux organisé et bien rodé semble-t-il. Parfois la rencontre d'un plus grand nombre encore de musiciens paraît spontanée ; de nouveaux venus s'agrègent, et s'ils n'ont pas d'instrument, battent dans leur mains. Mais on trouve toujours des instruments ici.

Je ne connais rien d'équivalent en Europe que le flamenco. J'en ai fait écouter à Farik. C'est lui et ses élèves qui généralement accompagnent Kalia et les siennes quand elles dansent. J'ai fait écouter à Farik des musiques de chez moi, des chants corses et sardes aussi.

Farik est maître de musique. Cela veut dire que vous le payez pour qu'il vienne jouer avec vous. C'est une pratique courante : un groupe de musiciens paye un maître de musique pour qu'il vienne jouer chez eux, les guide, leur enseigne la perfection de leur art. On devient maître de musique seulement en étant meilleur que les autres ; et en connaissant parfaitement les classiques. Accessoirement, les maîtres de musique enseignent à l'université, mais il ne suffit pas d'y enseigner pour devenir un maître de musique.

Farik est aussi un compositeur contemporain. Les principes de la musique contemporaine sont exactement les mêmes que ceux de la poésie contemporaine tels que Méhmêt me les a expliqués : connaître les classiques, s'en inspirer, mais créer exactement comme le firent ces classiques avant qu'ils ne devinssent des classiques.

En règle générale, Kalia n'a pas besoin de Farik ni de son groupe expérimental quand elle travaille dans son atelier. Des accompagnements enregistrés lui suffisent. Farik vient pourtant souvent seul ou avec ses élèves pour ajuster sa musique aux chorégraphies de Kalia.

Il n'ajuste pas seulement sa musique ; il s'inspire de son travail. « Beaucoup de mes compositions, et beaucoup de ses chorégraphies sont des coproductions », m'a-t-il confié, « même si nous pouvons les exécuter séparément, et même les prolonger dans des directions différentes. »

### *Ramzo m'a écrit*

Ramzo m'a écrit. « Nous avons fini. Comme je vois que tu apprécies le pays, si tu veux revenir chez moi, ma porte t'est ouverte. La neige a recouvert la vallée et la rivière est encore gelée, mais tu sais combien le village est ensoleillé, et la neige y a presque complètement disparu. Dans tous les cas, je serais content que tu reviennes passer quelques jours ici avant que tu ne repartes, si du moins tu l'envisages. »

Il avait accompagné son courriel d'une photo de son chat au bord du précipice pour accréditer ses dires.

### *En train*

« Je ne comprends pas ce qui te perturbe dans la nouvelle réforme de l'orthographe du français », me demande Méhmêt assis sur la banquette en face de moi, à contresens du train qui monte cahotant vers Ranctoro. Il s'y attardera un peu chez Kalia avant de reprendre la route vers Yatkoussour. « Il est normal que de loin en loin on revoie les règles d'une langue. – Je ne conteste pas cela, dis-je, je conteste l'autorité qui en prend l'initiative. »

« Quelle est-elle ? » ajoute-t-il encore alors que la voiture pénètre dans un nouveau tunnel. Ce train est extrêmement lent, bruyant, et remue tellement que je me demande s'il m'aurait été possible d'y écrire si j'avais voyagé seul.

« Justement, je n'en sais rien », répons-je. « Personne n'en parle et l'on ne trouve rien en ligne. Du moins on n'y trouve rien de postérieur à [2013](#), et même alors, le site a si peu de liens externes qu'on pourrait croire à une blague. La presse fait tout un tapage sur la question, mais celui-ci ne renvoie qu'à la presse qui l'anime, au ministère de l'éducation et aux dénis de l'Académie Française. Le site du Syndicat des Correcteurs d'imprimerie n'en parle même pas. On ne sait pas seulement qui prétend dire aux francophones comment ils doivent écrire leur langue. Avoue que c'est cavalier, et pour le moins, étrange. »

« C'est dans l'ordre du temps », conclut Méhmêt, pendant que Kalia revient dans le compartiment. Elle s'était levée pour regarder à travers les vitres du couloir la vue plongeant sur une vallée enneigée adjacente à celle de l'Ourkhan. Ce trajet compense tous ses inconvénients par les visions splendides qu'il offre du pays.

Kalia a décidé de monter quelques jours dans sa maison de Ranctoro pour m'accompagner voir Ramzo.

#### *Retour à Tourba*

« Le travail ne produit pas de la monnaie, voyons Jean-Pierre, le travail produit des kilowatts, des chevaux-vapeur, des calories, des kilobits-seconde, des déchets carboniques, des becquerels... La monnaie peut servir à faciliter des échanges entre travail et produits du travail, même si, pratiquement, elle sert plutôt à mesurer la servitude ; mais elle ne produit rien. La politique peut être une façon de gérer la monnaie pour la rendre utile au travail, même si pratiquement elle sert surtout à défendre les propriétaires des dispositifs de production, des capitaux et des brevets ; mais seul le travail produit. Aussi devons-nous d'abord savoir comment et pourquoi nous travaillons, et les réponses ne peuvent qu'appartenir aux travailleurs eux-mêmes. Pour donner ces réponses, nous avons besoin de compter des kilowatts, des chevaux-vapeur, des calories, des déchets carboniques, des becquerels... Compter de la monnaie ne répond pas à la même nécessité. »

Ramzo n'a pas changé depuis que je l'ai quitté au début de l'automne. Me voilà donc revenu à mon point de départ.

## Table des matières

Cahier un À Tourba.....	5
Le 17 mai – Le 18 mai – Mai 2015 – Le 20 mai – Le chameau – Le 21 mai, Chez Ramzo – Ramzo – Les ombles	
Cahier deux Ici.....	9
Le 25 mai – Le 26 mai – Le 27 mai – Darâ et Ramzo – Des chameaux et de l’Avesta – Le 28 mai – Le 7 mai, la raison est fondée ailleurs que sur elle-même – Le 29 mai – Merveilles – À Tourba.	
Cahier trois Une réinvention du cinéma.....	13
Le nouveau cinéma – Mahmmud – Réinventer le cinéma – Inventer enfin le cinéma – Le premier juin – Avant de partir	
Cahier quatre Chez Ramzo.....	17
Le 2 juin – La nuit – Le 3 juin, parole et topologie – Le 4 juin, remarque – Autres remarques	
Cahier cinq Les rives du Djirac.....	21
Un peu d’orage – Le 8 juin – Un courriel de Mahmmud – Le 9 juin – Trichoptères – Le spectacle se désintègre	
Cahier six À Ranctoro.....	25
Sur la route de Ranctoro – Chez Kalia – Le 13 juin – Salmonidés – Les combats de poissons	
Cahier sept En passant à Torgôrod.....	29
Courriel à un ami resté au pays – Le 28 juin – En vue de Tôrgorod – Ébauche d’une phénoménologie de l’esprit – Au café – Les attracteurs étranges	
Cahier huit D’une mécanique de la pensée.....	33
Le 2 juillet – Une mécanique du langage – Poésie et espace – Chez Kalia – Près du lac – Alif – À la bergerie	
Chapitre neuf Quelque temps avec Kalia.....	37
Le pas du chameau – Noté le 23 juin – Le 7 juillet – L’intelligence est la sensibilité à l’improbable – Le toucher éloigné	
Cahier dix Chaudes journées.....	41
Les turbulences de l’Ourkhan – Le 9 juillet, courriel à Ramzo – Réponse à Ramzo – Les orthoptères – D’un discours de Yanis Varoufakis – En remontant l’Ourkhan	
Cahier onze Autour de la vallée du Djirac.....	45
À la forge de Tourba – Le 21 juillet – Au col – On entend d’autant mieux que l’on comprend moins – Le waja	
Cahier douze À Yatkoussour.....	49
La même intensité que possèdent les rêves – À Yatkoussour – Chez Méhmêt – De la correcte prononciation des langues – Yatkoussour, le 6 août – Yatkoussour et l’informatique – Du travail et de la lenteur	
Cahier treize Chez Méhmêt.....	53
La civilisation arabo-persane – Le 12 août – Frissonnement et volonté de conscience – Nouvelle lune – La poésie contemporaine – Sur l’état du monde ce 17 août	
Cahier Quatorze La vallée du Dar-Kall-Koury.....	57
Le sens de l’histoire – L’imprédictible – Contes d’Orient et d’Occident – La vallée du Dar-Kall-Koury – Le 26 août – Le bon pasteur Nietzsche – Mon genou me fait encore souffrir	

Cahier quinze À la Villa.....	61
À Bestan – Hanna – La Villa – Conversations à la Villa – De l’abandon – Du siège de l’âme	
Cahier seize À Bestan.....	65
De la critique cinématographique – Encore sur l’histoire – Domestication et progrès – La fleur absente de tout bouquet – Persistance de la mémoire – De l’angélisme du sexe – Le 18 septembre	
Cahier dix-sept Retour à Tourba.....	69
Dans la gorge – À propos du bois sec – Encore autour de l’épistémologie – À la forge – La tête dans les étoiles	
Cahier dix-huit À Karazan.....	73
Kalia enseigne la danse orientale – Un champ de blé – Mansour – Leçon de vocabulaire – Le site que dirige Mansour – Le Waja – Place du Pont	
Cahier dix-neuf Des insectes et des hommes.....	77
Le Chilopode – Du regard – Le pont de l’Ourkhan – Correspondance sur la musique – Intelligence collective et instinct artificiel	
Cahier vingt Retour à la civilisation.....	81
De la pertinence des liens externes – Universalité et savoir – Dialogue avec Kalia – Programme et instinct artificiel – Les larges espaces de Karazan – Karazan à l’automne – Danse orientale – De l’intelligence et de l’instinct	
Cahier Vingt-et-un Dans le Starkiz.....	85
Les prochaines nouvelles – Le curseur imaginaire du présent – À Carstan – De l’écriture en ousghab et de l’alphabet arabe en général – De l’irréversible et de l’imprédictible – Zadig ne ferre pas les chevaux – Zadig	
Cahier vingt-deux Les chevaux du Starkiz.....	89
Du cerveau – Comme un bernard-l’ermite – Un dispositif ingénieux – Parmi les hordes – Glacé jusqu’aux os – L’Université nomade	
Cahier vingt-trois Les festivités de Bastsec.....	93
À Bastsec – Le Savoir Minimum Intégré par Chacun – La structure des révolutions scientifiques – Les nuits de Bastsec – Toujours à propos de regard – De la solitude et de la rencontre dans le travail de l’esprit – Les mains de Kalia	
Cahier vingt-quatre Encore à Bastsec.....	97
Début novembre – Réveil à Bastsec – Le monde danse – Lever le camp – Chez Zaria – La docte ignorance – De l’erreur et de l’ignorance	
Cahier vingt-cinq Le long de l’Ourkhan.....	101
Sur le départ – À cheval – D’un prétendu calife – Fin de journée – Aux portes de Karazan	
Cahier vingt-six Karazan encerclé par le froid.....	105
De retour chez Kalia – Des maisons – D’une révolution future – Devant le feu – L’orée	
Cahier vingt-sept Les secrets de Karazan.....	109
Les tarouq – Religions et langages – De la tariqat – Des chevaliers électriciens – Du travail et du monde – Invitations de Yana et Farid	
Cahier vingt-huit Chez Farid et Yana.....	113
Début décembre – L’écriture aujourd’hui – Critique des workflows – En solidarité avec Library Genesis et Sci-Hub – Une offre – Décembre – Chevaliers-vapeur – De l’expérience intérieure et extérieure	
Cahier vingt-neuf Le barrage du Darial-Gar.....	117
Les nuits au-dessus du Darial-Gar – Quart du matin – Les mystères de la productivité – L’enseignement ésotérique – Le 27 décembre – Yana et Zaria	

Cahier trente Les après-midi au Darial-Gar.....	121
D'où nous viennent nos idées – D'une notion de régrès technologiques – La neige est enfin tombée – Des civilisations et du dépassement de la religion	
Cahier trente-et-un Autour de Darial-Gar.....	125
La force – Les poètes du Darial-Gar – De la force encore – Nous sommes allés chasser – De la chasse et de l'énonciation – Des événements contemporains – Du vertige des évidences	
Cahier trente-deux Conversations à Karazan.....	129
Rencontre avec le grand maître – Des complémentarités du travail manuel et digital – Rencontre avec Mansour et Méhmêt – À la sortie de Karazan – La parole n'a pas dit son dernier mot	
Cahier trente-trois Avec Zaria à Karazan.....	133
Les industries de Karazan – Je suis sorti avec Zaria – Au croisement du Takpil – Au bazar	
Cahier trente-quatre Retour de Kalia.....	137
Réponse à un courriel de l'oncle h et à quelques autres – Kalia et moi – Zaria et Yana	
Cahier trente-cinq Les nuits de Karazan.....	141
Sortir le soir – Les voies de la tradition à l'innovation sont impénétrables – Méhmêt et Kalia – Le terrorisme dans les lettres	
Cahier trente-six Fin d'hiver à Karazan.....	145
Kalia m'a dit – D'une façon de considérer le travail – En remontant le cours de la rivière – Comment on sent le climat chez Kalia – Un maître de musique – Ramzo m'a écrit – En train – Retour à Tourba	

# Mode d'emploi

## *Un livre numérique*

Ce livre est écrit sur le clavier d'un ordinateur, et il est conçu pour être lu sur l'écran d'un ordinateur, que ce soit une machine de bureau, un portable, une tablette ou un ordinateur de poche. Le lecteur est donc supposé connaître sa machine et ses programmes, et savoir s'en servir sans devoir passer par une interface trop explicite pour naviguer, grossir ou rétrécir l'affichage, afficher une image, etc.

Ce livre a été écrit sur le clavier d'un ordinateur en cherchant à tirer tout le parti des outils numériques et de l'internet, et il est destiné à être lu dans ces mêmes conditions.

## *Le livre doublement ouvert*

L'un des avantages d'un livre numérique est qu'il ne s'ouvre pas seulement du côté du lecteur, mais aussi de l'autre, du côté du web, sur le monde environnant. Plutôt que de réécrire, voire de recopier de la documentation extérieure, ou de se lancer dans des descriptions inutiles, ou encore d'accorder une trop grande confiance à la culture générale d'un lecteur, le livre numérique propose des liens qui l'invitent à aller y voir de lui-même sur des sites externes, dans le cours de la lecture. Ceci est à l'évidence une dimension nouvelle, une nature différente du texte, indéfiniment ouverte, où, sur la même fenêtre, il est possible de glisser d'un ouvrage à l'autre sans rupture, et dont les contenus font et ne font pas partie du livre, mais participent du moins de la lecture.

Naturellement, rien n'interdit de chercher ces compléments de sa propre initiative partout où l'on en éprouve le besoin. Il est même vivement conseillé de le faire : cartes géographiques, illustrations sonores, etc.

## *Le livre en procès*

Ce livre est édité en ligne en même temps qu'il est écrit. Pas tout à fait « en même temps » cependant ; trop de réécriture sont nécessaires, surtout au début. Il serait peu avisé d'offrir à la lecture un texte destiné à être profondément remanié. Une fois que l'ouvrage a commencé à prendre forme, les modifications sont en principe moins fréquentes et moins profondes... enfin, on verra.

Le parti-pris de laisser lire un texte avant qu'il ne soit achevé offre d'abord l'avantage de pouvoir se relire comme avec un regard neuf. On se donne aussi l'opportunité d'avoir des retours en cours d'écriture ; critiques, corrections, suggestions. On y trouve enfin un moyen de contrebalancer la trop grande facilité que le numérique donne aux corrections perpétuelles, et de retrouver en partie les contraintes de la plumes.

## *L'édition finale*

L'édition originale d'un livre numérique est forcément la dernière. L'édition complète et finale sera composée de trois versions : l'une en HTML pour être lue sur un navigateur ; une en PDF pour faciliter la recherche, les annotations, ou l'impression ; et une dernière au format ODT, pour des corrections ou des annotations à l'usage de ceux qui voudraient bien participer à la finalisation, pour le rééditer et au besoin l'imprimer selon ses goûts et ses besoins, ou pour tout autre usage à imaginer.

Dans sa version HTML, le livre est composé d'une page d'entrée, d'une note de version, d'une table des matières, d'une série de pages de plusieurs cahiers chacune, d'une ou plusieurs pages consacrées à des illustrations, et de ce Mode d'emploi.